

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

Volume de 90 Cts pour 10 Cts

PRIX - - - 10 Cts.

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PUBLICATION MENSUELLE No. 7

— LE —

Drame DE l'Hotel woronzoff

— PAR —

MARIE MARECHAL

JUILLET 1897

EDITEUR

— NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES —

LEPROHON & LEPROHON

25—RUE ST-GABRIEL—25

MONTREAL, Can.

ET PRIERE DE LIRE AVEC ATTENTION L'AVIS SUR LA DEUXIEME PAGE DU COUVERT

ESTIMÉE PAR

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

À la demande d'un grand nombre de nos abonnés et de nos clients, nous avons fait faire une élégante reliure destinée à contenir les six premiers volumes parus de l'année 1934. Ces ouvrages devront être achetés à leur valeur, on s'abonne en conséquence, mais, ayant obtenu la permission de faire cette collection, nous nous sommes sentis obligés de venir valablement les volumes, formant la collection de

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Tous les volumes, il sera mis à la disposition des lecteurs, une véritable œuvre de la collection complète des ouvrages parus. Le prix de cette reliure est de 100 francs 15 centimes chez toutes les librairies où ils ont existé de ce procédé. La Bonne Littérature Française. Les abonnés nouveaux, nos autres clients peuvent se procurer les ouvrages en question en versant 10 centimes en argent ou en timbres-poste, sans

LES ÉDITIONS

DE LA NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON.

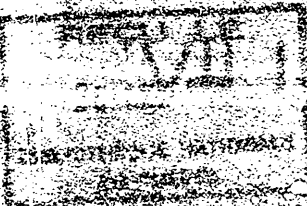
CIGARE DE L'UNION



Fait à la main. TOUT HAVANE

Le meilleur Cigare à 50.

MANUFACTURÉ PAR



W. HENRI & Co

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Publication Mensuelle

No 7

ABONNEMENT... \$1.25 PAR ANNEE

LE DRAME

DE

L'HOTEL WORONZOFF

PAR

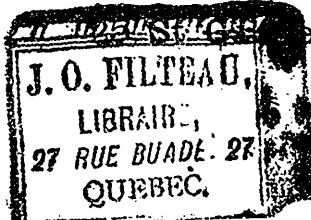
MARIE MARÉCHAL

JUILLET 1894

EDITEURS :

LEPROHON & LEPROHON,
NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES,

Montréal, Can.



LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Publication Mensuelle

La plus complète et la meilleure marché de toutes les publications du Canada. Cette publication dans son nouveau format donne de \$10.00 à \$12.00 de littérature par année pour \$1.25. Le volume 10 centins.

NUMEROS PARUS

1er Numéro paru : "Follement aimée, ou Le Torpilleur 29," Par P. Maël.

2e Numéro paru : "Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.

3e Numéro paru : "Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccone.

LE MARTYR DE L'AMOUR

Est un roman où l'auteur, avec son talent si connu de tous et sa profonde connaissance du cœur humain, a jeté à pleines mains des scènes à la fois vécues et reçues, d'un intérêt passionnant et où le lecteur est promené de surprise en surprise. Le style en est pur et digne de passer entre toutes les mains. Ceux qui ont aimé et souffert revivront en le lisant de leurs premières impressions, le bonheur de ces moments incomparables dont on garde le souvenir toute sa vie, où l'on a aimé souffrir parce que l'on souffrait d'aimer.

L'auteur ferme son livre d'une façon digne de lui et le dévouement est tout à fait inattendu. Nous n'hésitons pas à dire que c'est là un des meilleurs ouvrages du distingué et sympathique écrivain, Pierre Zaccone.

4me NUMÉRO PARU :

"LA ROCHE QUI FLEURE"

PAR CHAS. VALOIS

Ce livre a fait grande sensation en France et ce n'est qu'après beaucoup de démarches que les éditeurs de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE sont parvenus à se le procurer afin de donner à leur lecteur un chef-d'œuvre de littérature, un ouvrage émouvant qui fera verser des larmes au cœur le plus endurci. Il s'y déroule des scènes originales, gracieuses et terribles, mais toujours émouvantes, d'un intérêt passionné et soutenu. Que personne ne manque l'occasion de se le procurer, et que chacun se hâte, car le tirage est limité.

5me NUMÉRO PARU :

"Le Remords d'un Faussaire ou Le Désespoir d'une Femme"

Par M. Du CAMPFRANC

Ce titre exprime suffisamment tout la sensation de ce roman qui forme la 5eme livraison de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour nous dispenser d'en faire l'éloge. Cependant, après avoir lu un ouvrage aussi entraînant, il est difficile de ne pas dire l'émotion que nous avons éprouvée en parcourant des pages aussi émouvantes.

Nous avons suivi avec la plus grande attention toutes les scènes qui s'y déroulent, et nous avons été profondément touché par la douleur qu'éprouve une jeune femme très chrétienne, digne du bonheur auquel une femme tendre et affectueuse a le droit d'aspirer. Dans ses espérances légitimes elle devient très malheureuse, et elle rougit de la position que lui a faite son mari infâme et faussaire, mais qu'elle avait tant aimé parce qu'elle le croyait honnête et digne de toutes ses tendresses qu'elle n'avait cessé jusque-là de lui témoigner.

Le désespoir s'empare de la malheureuse et elle devient folle de douleur. Son mari, à ses genoux, lui demande de lui pardonner, mais elle est sans pitié pour ce misérable auteur de son désespoir et de sa douleur.

Plus tard, à la demande de la mère de son mari, elle se rend auprès de ce dernier pour recevoir son dernier soupir et lui pardonner. Ici il se passe des scènes de tendresse et d'affection que notre plume est incapable de décrire. Il faut lire cet ouvrage pour comprendre la grandeur de l'affection conjugale lorsqu'elle a déjà existé dans deux cœurs où l'amour était vrai et sincère.

6me NUMERO PARU :

REVES DORÉS

Par M. MARYAN.

Un des plus grands succès du jour

Ces six volumes seront adressés franco par la malle à la réception de 50 cts en argent ou en timbres-poste ou à 10 centins le volume.

Adressez :

LEPROHON & LEPROHON,

Éditeurs de "La Nouvelle Société de Publications Françaises"

25 Rue St Gabriel, Montréal, Canada.

785
B-139

LE DRAME DE

L'HOTEL WORONZOFF

PREMIÈRE PARTIE

FRANCE

I.

— Tibère, je n'y suis pour personne, entendez-vous bien ?

— Oui, Monsieur le docteur.

— Voilà cinquante-cinq minutes que l'heure de ma consultation est passée.

— Oui, Monsieur le docteur,

— Et trois fois que je vous répète la même consigne.

— Oui, Monsieur le docteur.

— Or, comme vous continuez à m'introduire les visiteurs, je suppose que vous ne m'avez pas entendu, et je me vois obligé de vous dire, pour la quatrième et dernière fois, que je n'y suis pour personne."

Ces trois mots, accentués énergiquement, et accompagnés d'un froncement de sourcils quasi olympien, auraient déconcerté tout autre que Tibère ; mais Tibère avait ses raisons pour rester à peu près impassible.

Il connaissait son maître, et il savait, par conséquent, que ce maître était le meilleur des hommes, le plus incapable de fermer sa porte à ceux qui venaient y frapper pour chercher un remède à leurs souffrances.

" Dame, Monsieur," murmura Tibère en se grattant l'oreille et en feignant une timidité qu'il n'avait pas, " ce n'est pas pour dire, mais on est joliment embarrassé avec Monsieur. Si je me permettais de renvoyer une personne pressée, même quand Monsieur m'en a donné l'ordre, je pourrais compter sur un bon savon."

Le docteur haussa les épaules en souriant à demi, ce qui signifiait que sa velléité de sévère humeur était déjà passée.

Il laissa retomber la portière de tapisserie qui séparait son cabinet de travail de la pièce de travail où se tenait le digne Tibère, puis la releva aussitôt :

" Dites à Verdier d'atteler au plus vite, n'est-ce pas ?"

Tibère quitta la table où, déjà penché avec application sur un grand registre relié en maroquin vert, il mettait au net les notes embrouillées qu'il avait prises tout le long du jour, au fur et à mesure qu'on venait réclamer la présence du docteur.

" Bon," murmura-t-il, " j'en reste à Mme la vicomtesse d'Ormans, rue Neuve-des-Mathurins, 54. En voilà une qui se fait soigner, et qui ne regarde pas à payer des visites inutiles ! "

" Monsieur," continua-t-il à haute voix en revenant sur ses pas après avoir exécuté une fausse sortie, " je crois que Monsieur fera bien de ne pas se disposer encore. Il y a une personne qui attend... Quand je dis une, c'est deux..."

Le docteur fit un geste de désespoir.

“ Mais, à la vérité, les deux n'en font qu'une . . . parce que la plus grande, qui accompagne la plus petite . . . c'est à dire la plus petite qui ne peut pas marcher . . . Enfin, je crois que pour sûr il n'y en a qu'une de malade.

— Quel diable de galimatias me fais-tu là ? ” s'écria le docteur à bout de patience, et dans ce cas-là il se laissait aller généralement à tutoyer son vieux serviteur. “ Va me chercher la grande, la petite et la moyenne, — s'il y a une moyenne, — mais pour l'amour de Dieu, arrange-toi de façon que cela finisse.”

Une demi-heure après, le docteur était encore dans son cabinet, en face de la grande et de la petite, et certes, quiconque aurait vu en ce moment son visage attentif, sa physionomie bienveillante, l'expression profondément intéressée de son regard observateur, n'aurait pu se douter que c'était là cet homme si pressé, si impatient d'en finir, comme il l'avait assuré à Tibère.

“ Je vous répète, mon enfant, ” disait-il d'une voix paternelle, que nous la tirerons de là, avec l'aide de Dieu et vos soins intelligents. Le grand air au dehors, et dans un appartement à plafonds élevés, le soleil, la lumière, la distraction, les promenades en voiture, voilà toute mon ordonnance, sans oublier le bon vin, les sucres de viande et les gelées, puis les fruits rafraîchissants dès que la saison le permettra.”

Ces paroles n'avaient rien de terrible, et cependant le sourire de bonheur qui s'était fait jour un instant sur les lèvres tremblantes de la jeune fille, lorsque l'oracle avait commencé à parler, ce sourire venait de disparaître comme un fugitif rayon qu'un nuage inattendu couvre de son ombre.

Son regard humide restait profondément reconnaissant, mais ses mains, jointes tout à l'heure dans une sorte d'extase, étaient retombées avec découragement sur les épaules de la petite fille qui se serrait contre son cœur.

C'était là la malade, bien malade, en vérité ! Et il fallait que le docteur eût une foi bien grande en la puissance de son art pour parler de guérison en face de ce corps amaigri, de ce visage où la souffrance avait profondément gravé son empreinte, où la vie, absente du reste de ce pauvre petit être, semblait s'être réfugiée dans deux grands yeux ardents, lumineux, interrogateurs, pleins d'un étonnement douloureux et naïf.

“ Pourquoi souffrir ainsi ? ” semblaient-ils demander en s'attachant sur le visage du célèbre médecin. “ Vous qui connaissez tous les secrets des misères humaines, dites-moi donc comment il se fait que je ne puisse courir, sauter chanter, ainsi que le font les enfants de mon âge ? ”

“ Oui, chère petite, ” murmura le docteur en caressant du bout des doigts le front intelligent et les cheveux bruns de la malade, “ dans quelques mois, je l'espère vous monterez seule mon escalier. D'ici là, c'est moi qui irai vous trouver. Votre chère sœur va me donner votre adresse ; je vous promets de ne pas l'oublier. Et d'abord, votre nom ? ”

— Stanie, ” répondit la petite fille, “ et voici Bérangère, ma Bérangère aimée.”

En disant ces mots, elle entoura de ses bras fluets le cou de sa grande sœur, et l'embrassa avec une tendresse touchante.

“ Les deux noms sont fort jolis, ” dit le docteur en souriant, “ et je comprends déjà l'épithète que vous ajoutez à celui de Bérangère, mais tout cela ne constitue pas une adresse. Paris est bien grand, et j'aurais beau demander à tous les échos Mlle Stanie ou Mlle Bérangère, je ne parviendrais pas à vous retrouver.”

— Oh ! oui, Paris est bien grand ! ” répéta l'enfant avec un air de lassitude “ Il me semblait que nous n'arriverions jamais auprès de vous ; je pensais combien Bérangère devait être fatiguée de me porter ainsi.

— Vous porter ? ” s'écria le docteur.

“ Oui, depuis l'omnibus, et cela fait encore bien des rues à traverser.

— Mais c'est une grande imprudence qu'elle commet là, votre raisonnable sœur et je vais user de mon autorité de médecin pour lui défendre de la renouveler.”

Le docteur essayait de plaisanter, mais sa physionomie portait les traces d'une émotion si visible, que Bérangère rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Elle se sentait comme enveloppée par ce regard profond, habitué de longue date sans doute à deviner, les souffrances de l'âme aussi bien que celles du corps.

Allait-il pénétrer le mystère où cherchait à se cacher son affreux dénuement ?

Se demandait-il pourquoi, par cette rude journée de décembre, quand la neige tombait épaisse et glacée, Mlle Bérangère de Pontmore n'avait à opposer au froid rigoureux qu'un petit châle de cachemire noir, sous lequel elle grelottait, en dépit de son courage ?

Lorsqu'il avait parlé de grand air et de lumière, avait-il vu, aidé par cette puissance de divination qu'elle lui attribuait déjà, le misérable réduit où les deux filles du vicomte de Pontmore végétaient depuis leur arrivée à Paris ?

Certes, ce n'était pas l'orgueil qui souffrait chez l'orpheline. Depuis longtemps, déjà, elle était habituée aux luttes quotidiennes avec la pauvreté, mais cette pauvreté noble et fière du pays natal n'avait rien de commun avec la misère parisienne.

Là-bas, l'argent avait beau se faire rare de plus en plus, il y avait toujours des fleurs, du soleil, des rideaux blancs aux fenêtres ; ici, dans l'hôtel où il avait fallu descendre, en attendant la possibilité d'une installation définitive, à la fois plus confortable et moins coûteuse, tout était ménagé, l'air et la lumière.

Un escalier étroit et obscur, aux marches inégales, conduisait, après cinq étages fort pénibles à franchir, dans une chambre froide et nue, où l'œil était choqué par un mélange de choses vulgaires, prétentieuses et sordides.

Sur la cheminée, deux bouquets de fleurs artificielles, flétries par la fumée et la poussière, servaient d'accompagnement à une pendule de zinc doré, qui ne marquait plus l'heure depuis longtemps.

Devant l'âtre sans feu, un tapis en loques étalait sans vergogne ses fleurs souillées par les hôtes d'un jour qui se succédaient au numéro 41.

Des rideaux déchirés pendaient à l'étroite fenêtre, tandis que sur le fauteuil et l'unique chaise de damas, jadis rouge, ainsi que sur le couvre-pied de la mince couchette, de nombreuses taches d'huile ou de graisse, incrustées chaque jour davantage par la poussière, témoignaient de la négligence et de la malpropreté des maîtres de la maison.

Le cœur de Bérangère s'était soulevé en entrant dans cette chambre, où l'on respirait une odeur nauséabonde.

Pourquoi n'avait-elle pu apporter avec elle, afin de réjouir et d'égayer sa petite malade, l'air vivifiant de sa belle vallée, les parfums aromatiques de la montagne, les anémones qui entr'ouvraient leur calice de pourpre jusque dans le voisinage de la neige, et les rameaux du houx, dont le vert feuillage et les baies de corail parlaient du printemps au cœur même de l'hiver !

" Ah ! ma pauvre Stanie," dit-elle en embrassant l'enfant, pour laquelle elle s'apprêtait à disposer le petit lit, tandis qu'elle allait se contenter d'un matelas par terre pour elle-même, " comme tu vas regretter ici notre petit jardin et la vue riante de notre balcon de bois !

— Ma sœur, " répondit l'enfant, dont les grands yeux étaient devenus humides, " partout où vous êtes, je ne puis rien regretter. Et puis, " continua-t-elle à voix basse, " ici comme là-bas, n'avons-nous pas le même Père tout-puissant et infiniment bon que vous m'avez appris à prier et à aimer ?

En finissant ces mots, son regard se promena sur la muraille, comme pour chercher l'image du protecteur céleste dont elle venait d'évoquer le souvenir.

Mais ce regard ne rencontra, sur le papier jauni de la vulgaire tenture, que trois ou quatre mauvaises lithographies encadrées de bois peint, et une nature morte, où l'artiste avait déployé une vigueur de coloris réellement prodigieuse.

Dans quelques jours nous aurons un chez-nous, " dit Bérangère, pour répondre à l'interrogation muette de l'enfant, " et alors, ma chérie, tu retrouveras au chevet de ton lit ton petit bénitier avec ton rameau de buis, ton chapelet de Bétharam et ta belle image de l'Ange gardien."

II.

" Je ne m'explique pas, " disait le docteur, " comment vous avez pu vous décider à quitter cette riante vallée de Campan, ce paradis terrestre du midi de la France, où chaque bouffée d'air respiré doit ajouter quelques minutes à l'existence, pour amener votre petite malade au milieu de l'atmosphère brumeuse et malsaine d'une grande ville comme Paris.

—On m'avait dit que vous seul pouviez la sauver," répondit Mlle de Pontmore "alors j'ai vendu notre petite maisonnette avec son jardin, nos meubles, et je suis venue."

Ce qu'elle ne disait pas, la pauvre Bérangère, c'est que la modique somme produite par cette vente plus que modeste, après avoir pourvu aux frais de déplacement avait été presque tout entière serrée soigneusement dans un petit portefeuille, pour suffire aux dépenses du traitement et des visites du médecin.

Pour le reste, elle comptait sur le travail, qu'avec ses talents divers, elle ne pouvait manquer de trouver à Paris.

Hélas ! combien en est-il, de jeunes filles et de jeunes gens, qui, sur la foi des plus décevantes illusions, quittent le pays natal, où régnait encore l'âge d'or, pour accourir à tire d'aile vers la grande ruche parisienne !

Musiciens, peintres et sculpteurs en herbe, artistes de tous genres, admirés sans conteste au foyer de la famille, poètes élégiaques ou dramatiques, dont les vers ont été lus et relus, pronés, acclamés parmi le petit cercle des amis, maîtresses de langue d'histoire ou de littérature, chacun et chacune a espéré se faire place à ce soleil qui doit luire pour tous.

On s'est embarqué sur la foi des zéphirs, sans redouter l'orage qui peut renverser la frêle nacelle dès la première heure, ni le calme plat, plus terrible encore peut-être. Mais le port est loin, et le voyage dangereux. Pour un qui atteint la rive prochaine combien restent en route !

Bérangère n'avait pas d'ambition. Elle ne souhaitait pas autre chose que de végéter à Paris quelques mois, quelques années, le temps nécessaire enfin à la guérison de sa sœur, pourvu toutefois que cette enfant de son adoption ne manquât de rien.

Et, à les voir toutes deux à cette heure, on pouvait constater qu'elle commençait à réaliser son programme.

Pendant que sa mise, à elle, touchait presque aux limites de la pauvreté, celle de Stanie ne laissait rien à désirer quant au confortable.

L'enfant était enveloppée dans une chaude douillette de drap bien fourré ; ses petites mains, toujours froides, se réchauffaient dans un manchon proportionné à sa taille, et ses pieds, qui pendaient inertes sur les genoux de sa sœur, étaient préservés de la rigueur de l'air par de mignonnes bottines de velours noir garnies de fourrures.

On devinait en la voyant une enfant choyée, *gâtée*, dans la bonne acception du mot, si ces deux termes ne jurent pas ensemble, entourée enfin de ces mille soins prévoyants dont les mères seules ont le secret.

Le docteur était donc bien excusable de n'avoir pas compris de prime abord à quel point son ordonnance coûteuse, condition *sine qua non* de la guérison demandée avec tant d'ardeur, avait dû épouvanter sa nouvelle cliente.

Il s'en rendait compte maintenant. On pouvait s'en apercevoir à chacun de ses regards, à chacune de ses questions, et jusque dans le son adouci de sa voix.

Car c'était un homme rare que le docteur Roland. Son cœur s'était fortifié, mais non endurci, dans la longue étude des misères humaines ; il souffrait avec ses patients, les aimait comme des frères ou des enfants, quand ils lui paraissaient mériter son estime en outre de sa compassion, et s'était fait un tel renouveau de bonté et de bienfaisance, que sa porte était littéralement assiégée par les pauvres aussi bien que par les riches.

"Ceux-là sont encore mes meilleures pratiques," répondait-il, par un mot de l'illustre Boërhave, à ses amis qui s'étonnaient de sa trop grande facilité, "car pour eux c'est le bon Dieu qui paye."

Bérangère avait donc été réellement inspirée par la Providence le jour où elle s'était décidée à venir consulter le célèbre médecin.

Non seulement il répondait d'une guérison assurée impossible par ses confrères des Pyrénées, mais encore il avait promis de trouver à la jeune fille un emploi de ses talents.

"Que pouvez-vous faire ?" lui avait-il demandé.

"Un peu de tout," avait répondu Bérangère.

"Mais enfin ?

—Je puis donner des leçons de français ou d'anglais, de piano ou de chant ; je sais bien compter, j'écris vite et lisiblement. Une éducation particulière à entreprendre, à condition que je reviendrais chaque soir auprès de ma sœur, ne m'effrayerait pas plus qu'une caisse à tenir dans un magasin.

—Oh ! pas de cela, mon enfant. Vous êtes taillée pour autre chose," dit le docteur, qui avait été frappé dès le premier instant du grand air de la jeune fille, à laquelle cet aspect de dignité n'était pourtant rien de sa modestie.

Le petit châle de cachemire noir, impuissant à la protéger contre le froid, était drapé sur ses épaules avec une grâce naturelle qu'aurait pu envier plus d'une élégante, faisant à cette heure le tour du lac, chaudement enveloppée dans ses précieuses fourrures.

"Et vous dites que vous avez une belle écriture ? C'est bon à savoir. Certes, je vous crois sur parole, mais je veux pouvoir donner mon témoignage *de visu*. Tenez mon enfant, écrivez là quelques lignes que j'emporterai avec moi dans une maison où votre travail de copiste pourrait être largement rémunéré."

Il présenta à Bérangère une feuille de papier blanc, une plume trempée d'encre, et prit dans sa bibliothèque un livre où elle copia les lignes demandées, sans avoir besoin de faire appel à sa mémoire ou à son imagination.

Il pensait à tout, ce savant docteur.

Bérangère ouvrit le livre au hasard, mais sa main se trouva guidée avec le plus heureux à-propos, car voici ce qu'elle copia dans les *Caractères*, de la Bruyère :

"Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnaissance qui lui manquent quelquefois.

"Si j'osais faire un comparaison entre deux conditions tout à fait inégales, je dirais qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs à peu près comme le couvreur pense à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie ni ne sont détournés par le péril. La mort pour eux est un inconvénient dans le métier, et jamais un obstacle. Le premier aussi n'est guère plus vain d'avoir paru à la tranchée, d'avoir emporté un ouvrage ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur des hauts combles ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, tandis que le fanfaron travaille à ce qu'on dise de lui qu'il a bien fait."

"Voilà qui est superbe," s'écria le docteur, après avoir considéré attentivement la page d'écriture de sa nouvelle protégée. "J'ai bien envie de vous demander des leçons pour mon compte. Mes malades et leurs pharmaciens se plaignent vivement de la peine que leur donnent mes hiéroglyphes. Ici, la forme est digne du fond, et chacun devrait savoir par cœur cette pensée de la Bruyère, pour apprendre à faire le bien sans se soucier des ingratitude possibles."

Bérangère resta muette, mais ses yeux expressifs disaient clairement :

"Est-il possible que la reconnaissance ait pu vous manquer quelquefois ?"

"En tout cas," reprit le docteur en souriant, "à défaut de leçons d'écriture, que vous vous refuseriez peut-être à me donner dès que vous découvririez quel mauvais élève je dois faire, je trouverai dans cet *exemple* d'autres leçons plus précieuses encore. La tranchée, pour le médecin, c'est la salle d'hôpital ou le lit du malade ; l'ouvrage à emporter, le retranchement à forcer, c'est la maladie à mettre en fuite. Merci donc, Mademoiselle, d'avoir si bien choisi."

Stanie, qui penchait languissamment la tête depuis quelques instants, la releva tout à coup et murmura :

"Je savais bien, moi, que ma Bérangère écrivait mieux que personne à Paris. Grand'mère, qui avait de très mauvais yeux, prétendait qu'elle lisait plus facilement l'écriture de ma sœur que n'importe quel livre imprimé. Alors Bérangère lui a copié tout le *Paroissien* et l'*Imitation de Jésus-Christ*, avec de belles images à chaque page.

—Quelle patience !" s'écria le docteur. "Voilà qui me donne la mesure, Mademoiselle, de ce que vous devez être capable de faire en toutes choses. La patience est une grande force.

—Oh ! n'écoutez pas les bavardages de cette enfant, docteur," répliqua Bérangère, toute confuse de se voir ainsi sur la sellette. "A son âge, on n'est pas encore

très bon juge, et sa tendresse pour moi est prompte à l'admiration. Je m'étais occupée, à mes heures de loisir, à peindre à l'aquarelle l'encadrement de chaque page, d'après un vieux missel qui m'avait été prêté ; un vrai amusement, pas autre chose.

—Oui, s'écria Stanie, dont les yeux brillèrent, " mais M. de Ganges a dit que c'était presque aussi beau que les *Heures* d'Anne de Bretagne, je m'en souviens bien.

—Vous connaissez Anne de Bretagne ? demanda le docteur, qui oubliait décidément de regarder le chemin fait par les aiguilles de la sévère pendule de marbre noir, et qui s'amusa des reparties prime-sautières de la petite fille.

Stanie lui lança un regard indigné.

" Oh ! " murmura-t-elle, " la femme de deux rois de France ! Qui ne sait cela ? "

—Allons ! Une vraie patriote ! C'est bien de connaître l'histoire de son pays. Et voilà qui me prouve encore que Mlle Bérangère s'y entend en matière d'éducation."

En ce moment six heures sonnaient, et, comme si le même ressort avait agi à la fois sur la pendule et sur la porte, la dite porte s'ouvrit, et Tibère présenta son honnête visage dans le plus petit espace possible.

" Je n'ai pas appelé, " dit le docteur en se retournant brusquement.

Tibère fit une profonde inclination de tête.

" Qu'y a-t-il, alors ? "

—Rien de nouveau, Monsieur.

—Pourquoi venir quand je n'ai pas besoin de vous ?

—Tout simplement pour rappeler à Monsieur qu'il neige de plus belle, et que Sparadrap est attelé depuis une heure.

—Verdier est sur son siège, je suppose ?

—Sans doute, Monsieur.

—Eh bien, quand Verdier attend, Sparadrap peut attendre."

Tibère ne parut pas convaincu par cet argument. Sparadrap était son filleul, ce qu'il aimait le mieux au monde après le docteur. Lorsque, cinq ans auparavant, un joli trotteur gris-fer avait fait son apparition dans le bon désert où venait de mourir subitement Mordaunt, un anglais que Tibère n'avait jamais pu souffrir, Tibère s'était senti le cœur pris immédiatement par le nouveau venu, il lui avait promis ses bonnes grâces, et, bien qu'il n'eût rien à faire avec l'écurie, il avait supplié le docteur de lui permettre d'être le parrain du bel animal.

" Accordé, " dit le docteur, qui ne savait rien refuser au fidèle serviteur dont le dévouement compensait, et au delà, l'originalité et les vellétés de résistance. " Seulement, trouve quelque chose de convenable."

Evidemment, par " quelque chose de convenable " le docteur entendait un nom qui, de près ou de loin, eût trait à la médecine. Tibère chercha longuement.

" As-tu trouvé ? " lui demandait quelquefois son maître, tandis que le valet de chambre tournait autour de lui, en apprêtant d'un air distrait ce qu'il fallait pour la toilette du docteur. " Pas encore, " répondait Tibère, " mais je crois que je suis sur la voie." Il s'était enthousiasmé successivement pour Sinapisme, Lancette et Bistouri, puis les avait rejetés. Rigolo parut un instant remporter la palme, qui lui fut enlevée aussitôt par Camomille d'abord, puis par Laudanum. Enfin, quand l'idée de Sparadrap surgit dans son cerveau, il s'élança triomphant chez son maître.

" Monsieur, " cria-t-il, " j'ai trouvé.

—Quoi ?

—Le nom.

—Quel nom ?

—Mais le nom de mon cheval.

—Ah ! s'il s'agit de ton cheval, c'est différent."

Et le docteur reprit tranquillement sa lecture.

" Monsieur ne me demande pas seulement quel est ce nom ? murmura Tibère tout déconcerté.

" J'attends que tu me le dises

—Sparadrap, Monsieur, Est-ce que cela ne vous a pas l'air espagnol ?

—Va pour Sparadrap. Comme mon cheval ne figurera jamais sur la liste des

courses ni sur celle des book-makers, le nom ne fera rien à la chose. Ainsi donc, c'est approuvé, à condition que tu ne feras pas trop d'embarras de ton modeste filleul."

Mais Tibère ne tint aucun compte de cette recommandation. Jamais enfant unique ne fut choyé avec une tendresse plus attentive, plus ingénieuse. Tibère en vint à prendre son café sans sucre, pour donner sa ration journalière à son protégé, devenu plus friand de jour en jour.

On juge donc de ce qu'il souffrait lorsqu'il savait son ami exposé à toutes les intempéries de la saison, à la neige en particulier, pour laquelle Sparadrap marquait une antipathie très prononcée

Au jour où nous sommes, le parrain ouvrit la fenêtre vingt fois pour donner de petits encouragements à son filleul, lequel dressait l'oreille d'une façon expressive, dès qu'il reconnaissait la voix de son protecteur

"Patience, mon pauvre vieux," lui cria-t-il, "patience, il faudra bien que cela finisse."

Enfin, à six heures et quart, le docteur descendit dans la cour, mais n'était pas seul.

La grande jeune fille vêtue de noir le suivait d'un pas rapide, tandis que dans les bras, dans les propres bras du docteur, l'enfant malade, la tête appuyée sur sa robuste poitrine, semblait s'être endormie de fatigue

"Est-ce bien possible!" se dit Tibère, qui avait laissé retomber le rideau, et qui restait invisible témoin de cette petite scène. "Mais il n'en fait jamais d'autres. Tout à l'heure, il semblait un vrai héros quand j'ai voulu les faire entrer de force dans son cabinet, et maintenant le voilà qui fait la bonne!"

Mais lui-même le pauvre Tibère ne pouvait-il pas aussi s'accuser d'illogisme?

N'avait-il pas maudit les visiteuses de la durée de leur audience, après avoir, pour ainsi dire, forcé la main à son maître en leur faveur?

Pour l'un comme pour l'autre, un intérêt supérieur avait relégué à l'arrière-plan les préoccupations premières

Le docteur avait tout oublié en présence d'une malade intéressante. Chez lui, l'amour de l'art, joint à l'humanité, avait vaincu l'égoïsme.

Chez Tibère, au contraire, l'égoïsme, sous la forme de la passion dominante, avait étouffé pour un instant l'humanité.

Au moment où la voiture roulait avec fracas sous la voûte de l'hôtel, une fenêtre s'ouvrit au premier étage, et une tête de femme se pencha brusquement en dehors.

Elle recula non moins vivement, en recevant une petite avalanche qui s'écoulait alors de la gouttière trop pleine, mais la fenêtre ne se referma pas, et l'on put entendre le tintement d'une sonnette agitée violemment à l'intérieur.

Cette sonnette fit accourir Tibère. Il connaissait de longue date ses vibrations énergiques; il savait qu'il n'était pas bon de faire la sourde oreille à son appel, et que cette sonnette-là n'avait pas la patience du timbre du docteur.

"Tibère," dit une voix impérieuse, dès que le domestique eut pénétré dans un petit salon où se trouvait debout, son chapeau encore sur la tête, une femme d'une quarantaine d'années, "est-ce que c'est la voiture du docteur qui vient de sortir?"

—Oui, madame.

—Avec qui était-il donc?

—Avec Sparadrap, Madame."

Madame haussa les épaules

"Avec Verdier, alors," reprit Tibère d'un air bonasse.

"Je ne vous parle pas de ceux qui étaient sur le siège ou dans les brancards, mais de deux personnes que j'ai vues monter dans le coupé.

—Pour sûr, il y avait deux personnes, Madame, mais je ne sais pas leur nom.

—Ont-elles laissé leur adresse?

—Oui, madame," répondit Tibère en se mordant la langue, désolé de l'étourderie de sa réponse.

"Si vous avez l'adresse, vous avez le nom," lui fut-il dit d'un ton sec. "Cessez de faire le jocrisse, je vous prie, et allez me chercher l'adresse en question."

Force fut bien d'obéir et d'apporter le registre à la maîtresse de céans.

Elle alla droit aux dernières lignes, et posa son index sur les mots suivants:

Mlle Bérangère de Pontmore, hôtel du Lion d'argent, rue S. Paul.

“Où est la rue St Paul ?” demanda-t-elle

“Dans le quartier St Antoine, Madame

—Le docteur est fou ! A quelle heure va-t-il encore nous faire dîner ?

—Ah ! pardon ! J'oubliais de dire à Madame que monsieur m'a bien recommandé de l'avertir qu'il ne dînerait pas à la maison. Il ne croyait pas Madame rentrée, et est passé par le petit escalier pour aller plus vite.

—Vous a-t-il dit où il comptait dîner ?

—Monsieur m'a dit de remettre cette carte à Madame.”

Madame saisit avec empressement le petit carré de carton que lui présentait le valet de chambre. Au-dessous de ces mots :

Comte Serge Woronzoff,

imprimés en caractères assez menus, on lisait au crayon les lignes suivantes, que Mme Roland eut grand-peine à déchiffrer :

“Si vous n'avez à sauver la vie à personne ce soir, cher docteur, venez donc dîner avec moi. Un de mes parents, à Paris pour quelques jours seulement, le prince Wladimir Dalgousky, désire vivement faire votre connaissance.”

“Mme Roland fit un geste d'impatience, et se vengea de cette contrariété sur l'innocente carte de visite, qu'elle déchira en petits morceaux.

Tibère la regardait faire d'un air respectueux.

“C'est bien,” dit elle en fronçant le sourcil, et en congédiant d'un geste hautain ce témoin importun, “vous pouvez vous retirer.”

Une fois de retour dans la solitude de l'antichambre, Tibère donna libre carrière à sa bile

—Voilà ce que c'est que de lui avoir lâché si longtemps la bride sur le cou,” murmurait-il. “Avec une mauvaise monture comme celle-là, si on ne serre pas le mors dès le premier jour, on est perdu. Il aura beau faire maintenant, mon pauvre maître, le pli est pris. Va-t'en voir s'ils viennent !”

Le fait est que le dévoué Tibère montrait en général très peu d'indulgence pour la femme de son maître. L'obéissance qu'il était obligé de garder envers elle n'avait rien de joyeux. Il aimait d'instinct ce qu'elle ne pouvait pas souffrir, brûlait ce qu'elle adorait, adorait ce qu'elle brûlait.

Sa tendresse pour Sparadrapp venait, en partie, de ce qu'en le voyant pour la première fois, Mme Roland, mue par ce sentiment de contradiction qui lui faisait condamner tout ce qu'approuvaient les autres, avait qualifié ainsi la nouvelle acquisition de son mari :

“Dieu ! la vilaine bête !”

La jeune fille en noir, d'après ce principe, devait gagner doublement les bonnes grâces du fidèle serviteur.

Elle était déjà très sympathique au maître, et plus antipathique encore peut-être à la maîtresse.

III.

Il y a, dans une rue retirée du vieux Pays, un vieux logis devant lequel ne manquent jamais de s'arrêter ceux qui passent là pour la première fois.

Par la grille, que la rouille dévore, on entrevoit une cour, ou plutôt un jardin, assez semblable à celui dont les contes des fées entourent la demeure de la *Belle au bois dormant*.

Les orties arborescentes y forment de vrais massifs contre les murailles, en compagnie de giroflées sauvages, des gueules-de-loup dégénérées, et des grandes mauves simples, qui lèvent haut la tête, comme pour dominer ce peuple vulgaire.

Plus de trace de sentiers ou d'allées, l'herbe a tout envahi. Ça et là, quelques églantiers laissent pendre jusqu'à terre leurs longues branches épineuses, couvertes de ces fruits rouges recherchés par l'enfance, tandis que tout le long des murs la lierre étend ses réseaux inextricables, comme pour en cacher la vétusté

C'est là qu'une quinzaine de jours après le commencement de ce récit on vit s'ar-

rêter, par une matinée neigeuse, l'honnête Sparadrapp, et, comme conséquence naturelle, le coupé vert du docteur Roland.

La portière s'ouvrit rapidement, le docteur mit pied à terre, s'arrêta devant la grille, puis, se ravisant, alla frapper contre une porte massive, basse et ciutrée, qui n'offrait aux regards ni bouton ni sonnette, ni timbre, ni marteau de cuivre, rien enfin de ce qui met en communication l'intérieur de la maison avec ceux qui veulent y pénétrer.

Il frappa deux fois, trois fois, ce ne fut qu'à la quatrième qu'un des solides battants de chêne s'entr'ouvrit à demi, et qu'une tête de femme, coiffée d'un bonnet blanc comme la neige, se présenta par l'ouverture.

— Ah ! Monsieur le docteur, faites excuse," dit elle en jetant un regard défiant dans la rue. " Si j'avais pu me douter que c'était vous, je ne vous aurais pas fait attendre ainsi, mais il y a tant de mauvais garnements dans les environs !

— Ne vous tourmentez pas, mère Sapin. Votre mari est-il chez lui ?

— Non, malheureusement. Il est allé au No. 26, chez des bourgeois nouvellement installés, où il a mis en couleur avant-hier. S'il avait été ici, le cher homme, il ne vous aurait pas laissé frapper quatre fois.

— C'est pardonné, vous dis-je. Et d'ailleurs, je connais de longues dates vos habitudes de prudence.

— Prudence est mère de sûreté," dit à demi-voix Mme Sapin.

Puis elle reprit de son ton ordinaire :

— Si Monsieur le docteur voulait bien entrer se chauffer un instant à la porterie, je ne ferais qu'un saut jusqu'au 26, et Sapin serait là dans cinq minutes.

— C'est inutile de le déranger. Je puis faire mon affaire avec vous, en y réfléchissant. Dites-moi," et le docteur s'assit sur une petite chaise basse recouverte d'un coussin en tapisserie, que la mère Sapin s'empressa de lui avancer, " s'il vous serait possible de prendre ici deux locataires à ma recommandation.

— Eh bien, où êtes-vous donc ?" continua le docteur, qui se trouva seul maintenant dans le parloir de la mère Sapin, et qui ne pouvait imaginer ce qu'elle était devenue,

Quelques mots inintelligibles, partis du fond de la pièce, derrière un paravent recouvert des chinoiserries les plus fantaisistes, révélèrent le secret de cette retraite surprenante,

— Me voici, Monsieur le docteur, dit enfin la mère Sapin, qui se présenta en faisant la plus respectueuse des révérences.

Il était facile de deviner à quoi la brave femme avait employé son temps derrière le paravent. Le fichu de cotonnade qui couvrait tout à l'heure ses épaules était remplacé par une pèlerine de soie noire d'une forme surannée, et un bonnet de tulle garni de rubans ponceau avait détrôné le bonnet blanc.

— J'ai été faire un petit brin de toilette," dit-elle. " Je sais bien que pour Monsieur le docteur l'habit ne fait pas le moine, mais j'étais honteuse de le recevoir dans mon costume de travail."

Le docteur sourit.

— Je vous disais," reprit-il, " que vous me rendriez service, si vous parveniez à loger ici, avec l'assentiment du propriétaire, bien entendu, et aux conditions les plus favorables, deux personnes auxquelles je m'intéresse vivement."

La mère Sapin eut grand'peine à laisser aller le docteur jusqu'au bout.

— Monsieur," dit-elle, vous pouvez demander à Sapin et à moi tout le sang de nos veines, nous vous le donnerons avec bonheur jusqu'à la dernière goutte. Il y a dix-huit ans, vous, un grand médecin que les plus riches se disputent, vous êtes venu tous les jours, durant trois mois, chez de pauvres gens qui, en vendant tout ce qu'ils possédaient, n'auraient pas eu de quoi payer seulement une heure de votre temps. Vous avez soigné notre petits-fils comme un fils de prince, vous l'avez guéri là où tous les autres auraient renoncé, et vous n'avez voulu de nous que nos prières et notre reconnaissance."

Ce fut en vain que le docteur chercha à arrêter la mère Sapin dans son élan.

— Non, non," reprit-elle de plus en plus émue, " vous ne parviendrez pas à me fermer la bouche. Voyez-vous, vous empêcheriez plutôt la rivière de couler. Eh bien, monsieur le docteur, faut-il nous couper en quatre ? nous le ferons, et avec bien du plaisir encore.

— Je ne vous en demande pas tant. Deux chambres bien aérées, en plein midi, me rendront votre obligé ; mais d'abord il faut savoir quelles conditions nous ferait votre propriétaire. On le dit fort original.

— Je le crois bien, laisser tomber en ruine une si belle maison, un vrai palais, quoi ! Quant à ce qui est des locataires, il n'en veut pas de payants, et depuis quatorze ans, à part les rats et les souris, je crois qu'à me qui vive n'a pas respiré par là-haut.

— Est-ce solide, d'abord ?

— Mon Dieu, oui ! Les maisons d'autrefois avaient la vie dure. On dit que celle-là compte au moins quatre cents ans, et avec un peu de bon vouloir on l'aurait fait durer bien davantage encore. Depuis trente-cinq ans que nous sommes gardiens de la maison, nous n'avons pas vu tomber une pierre des murs, ni une tuile du toit. Quant à l'habitation, nous pouvons y mettre qui bon nous semble parmi nos parents et nos amis. Monsieur, qui est toujours en pays étranger, et dont nous n'entendons parler que deux fois par an, lorsqu'il s'agit d'aller toucher nos gages chez le notaire, comptait dans l'origine que nous nous établirions, là avec toute notre famille de Picardie. Cela aurait été le village entier de Frémicourt, quoi ! car dans ce cas-là les parents de nos parents sont nos parents, comme dit le proverbe."

Mme Sapin affectionnait particulièrement les dictons et les aphorismes. Sous ce rapport, elle en aurait remontré à Sancho lui-même, et, bien que le docteur la connût depuis dix-huit ans, il n'avait pas encore épuisé son répertoire.

"Tout cela, monsieur le docteur," reprit Mme Sapin, "est pour vous dire qu'au premier, dans l'aile droite, j'ai deux belles chambres parquétées, avec deux petits cabinets qui sont en fort bon état. Quand Sapin aura passé par là avec sa brosse, qu'il aura lavé les boiseries et les carreaux, je veux dire quand il aura fait remettre les carreaux, — car, sauf votre respect, toutes les fenêtres sont borgnes ici, — quand il aura débouché les cheminées, où un tas d'oiseaux ont fait leur nid, les personnes dont vous me parlez pourront dire que le roi n'est pas leur cousin.

— A merveille ! Et ces chambres sont au midi ?

— En plein midi. De l'air et du soleil à revendre, ce qui n'est pas à dédaigner. Monsieur le docteur sait mieux que personne qu'une maison sans soleil vaut son pesant d'arsenic

— Et les meubles, y en a-t-il ?

— La maison est pleine de vieilleries qu'on dit à la mode d'aujourd'hui. J'épouse cela de temps à autre, pour ma seule satisfaction, car c'est péché de laisser perdre tant de choses qui ont coûté gros dans le temps jadis. Il y a des rideaux de soie, des canapés, des fauteuils, des glaces, des tables de toutes les sortes. Vos personnes n'auront qu'à choisir pour se meubler un palais.

Le docteur paraissait enchanté. Il prit trois pièces d'or dans son porte-monnaie et s'efforça de les faire accepter à la mère Sapin.

"Pour les carreaux à remettre," dit-il, "pour les réparations les plus urgentes.

— Ah ! bien oui, les carreaux ! Est-ce que je ferais jamais entrer un vitrier ici ? Tous ces gens-là boivent comme des sonneurs. Sapin sait poser les vitres aussi bien que qui que ce soit. Il a été soldat, il a fait la guerre, il a habité sous la tente, et il n'y a personne comme lui pour se tirer d'affaire. Adroit comme un singe, vif comme un écureuil, bon comme du bon pain blanc, voilà le portrait de Polydore Sapin, ex-maréchal des logis au 6ème dragons."

En disant cela, Mme Sapin releva la tête avec une telle fierté que les rubans écarlates de son bonnet semblaient lui faire une auréole.

"Mais, ma brave femme, comprenez donc que les personnes dont je vous parle ne sont pas riches, et que, si je veux leur éviter, sans qu'elles s'en doutent, une dépense d'installation, quelque minime qu'elle soit, je veux moins encore que vous en supportiez les frais.

— Pauvreté n'est pas vice," dit Mme Sapin, les yeux levés au ciel. "J'ai toujours appris à honorer ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front ; mais je vous assure, Monsieur le docteur, que, sans faire aucune dépense, nous trouverons ici tout ce qu'il faut pour réparer, raccommoder, remettre à neuf. Quant à ce qui est des carreaux, il y a dans la serre assez de vieux châssis pour tailler des vitres à toutes les fenêtres de la maison, le jour où l'on voudra s'en donner la peine."

IV.

Deux heures après, nous retrouvons le docteur en tête-à-tête avec sa femme, dans un petit salon qui procède la salle à manger.

Le tête-à-tête a dû être orageux, car M. Roland se promène de long en large, les mains croisées derrière le dos, ce qui est chez lui l'indice d'une grande agitation.

Mme Roland, les sourcils froncés, les lèvres serrées, paraît armée de toutes pièces. Son attitude belliqueuse a déjà mis en fuite sa femme de chambre, le valet de chambre, et les deux nièces du docteur, qui son venus successivement annoncer que le déjeuner était servi.

Bien qu'elle ait une tapisserie entre les mains, pour se donner une contenance sans doute, il est facile de voir que Mme Roland est incapable de travailler en ce moment; ses mains tremblent, et elle cherche en vain à arrêter leurs mouvements fébriles.

"La jeune fille dont je vous parle," dit le docteur avec une chaleur toujours croissante, qui fait le plus grand tort à sa protégée, "me paraît accomplie sur tous les points. . .

—C'est accordé. Vous me l'avez répété ou moins dix fois déjà, murmurent comme à regret les lèvres serrées.

"Ne pourrions-nous alors la faire venir chaque jour, aux heures qui vous conviendraient, pour terminer l'éducation de nos nièces, au lieu de courir à droite, à gauche, après un cours, une leçon, une répétition, ce qui doit vous fatiguer beaucoup?"

—Me suis-je jamais plainte?" demanda Mme Roland d'un ton aigre.

"Non, ma chère. vous êtes pleine de courage. et inattaquable de ce côté-là. Mais revenons à la question principale. Qu'avez-vous à faire valoir contre la personne dont je vous parle?"

—Je n'aime pas les perfections."

Cette fois, les lèvres serrées n'ont pas même paru s'entr'ouvrir, et l'on se demande comment cette courte phrase a pu arriver aussi distinctement aux oreilles du docteur. Il n'en a rien perdu cependant, et, qui mieux est, le voile de belle humeur. Sa bouche a repris son expression souriante, ses yeux pétillent d'une malice inoffensive.

"Oh! ma chère," murmura-t-il, ne vous condamnez donc pas ainsi vous-même! Combien de gens vouent à la perfection, sans pourtant l'approcher de trop près, un de ces cultes qui n'engagent à rien, un culte ploutanique, pour tout dire!

—Je ne suis pas en train de faire de l'esprit.

—J m'en aperçois, dit peut-être le docteur *in petto*.

Nous ne formons là qu'un pur soupçon, le docteur a trop de courtoisie pour se permettre de pareilles pensées envers sa femme. "Mais je me pique de sens commun," ajouta la dame, "et, si je choisissais une institutrice pour vos filles adoptives, ce n'est pas parce qu'elle aura le genre de perfections de la Vénus de Milo. Ah! voilà bien les hommes! Ils sont tous les mêmes, sans en excepter les meilleurs! Deux beaux yeux ont bien vite fait de leur tourner la tête!"

Cette apostrophe fut perdue pour le docteur. Depuis quelques instants, il n'y tenait plus, et riait d'un de ces bons et francs éclats de rire dans lesquels achevaient de se fondre d'ordinaire ses vellétés de mauvaise humeur.

"Vénus tout court, ma chère," dit-il, quand son hilarité fut calmée; "mais abandonnez, de grâce, la provenance de Milo. Elle atténue ce que votre comparaison pourrait avoir de flatteur pour ma protégée,—au point de vue esthétique, s'entend.—Pauvre Vénus, si belle en vérité, mais manchotte des deux bras, comme me disait un jour un rapin qui croyait faire de l'esprit!"

Sur ce triomphe, le docteur passa dans la salle à manger, déjeuna rapidement, embrassa ses deux nièces d'un air distrait, salua sa femme d'un geste amical de la main, et alla trouver Sparadrap, qui, plus prompt encore à déjeuner que son maître commençait, suivant son habitude d'enfant gâté, à s'impatienter sous le harnais.

"A l'hôtel Woronzoff, Verdier," dit le docteur.

"Allons," murmura-t-il, quand il fut installé au fond du coupé, "le sort en est jeté. J'essaierai là, puisque j'échoue partout. Partout des espérances ajournées, des fins de non-recevoir! Et le temps passe, l'argent s'épuise sans doute, car je lis

chaque jour l'inquiétude dans ce limpide regard qui ne sait rien me cacher. Quand j'arrive, est-ce que je ne vois pas, derrière son sourire, l'angoisse poignante prête à mettre sur ses lèvres cette question redoutable :

"Eh bien, n'avez-vous encore rien trouvé?"

"Non! rien," continua-t-il en se frappant le front. "Rien d'acceptable, au moins, qui lui permette de rester la garde-malade de sa sœur, tout en devenant son gagne-pain.

"Hier, j'ai essayé d'offrir mon aide :

"Puisque vous avez en moi la confiance d'une fille, me dites-vous," et je balbutiais, j'hésitais comme devant une injure à lui jeter à la face,—" laissez-moi agir comme un père envers vous."

"Elle comprit; elle rougit, pâlit; je vis ses yeux se remplir de larmes et se détourner de moi lentement.

"Ah! tout, excepté cela," murmura-t-elle avec un accent navrant. "Je préférerais fuir, renoncer à tout espoir! Et cependant," ajouta-t-elle en regardant la petite fille endormie, "je sais que le secours nous viendra. Dieu est le père des orphelins."

"C'est alors que je pensai à mes nièces, à leur éducation à finir. Sur ce terrain-là, sa fierté n'était plus à craindre. C'était le travail que je lui offrais, et non pas l'aumône.

"Mais quel purgatoire pour la pauvre enfant! Ma femme, Dieu lui pardonne, avec les meilleures intentions du monde, fait souffrir tous ceux qu'elle gouverne. C'est donc un bonheur peut-être pour Melle de Pontmore que la ressource sur laquelle je comptais vienne à manquer."

Le docteur s'ensevelit dans ses réflexions, et il n'avait pas encore déplié son journal, comme il le faisait chaque jour, lorsque la voiture s'arrêta, au commencement de l'avenue Gabriel, devant un des plus beaux hôtels de ce quartier, où abondent les demeures patriciennes.

Un suisse en livrée écarlate s'empressa d'accourir pour ouvrir à deux battants la grille de fer forgé, heureuse imitation de ces grilles de chœurs, comme on en voit encore dans nos vieilles cathédrales, où la matière rebelle semble s'être assouplie sous la main de l'artiste pour lui permettre d'exécuter son chef-d'œuvre de prodigieuse patience.

Mais le docteur était déjà descendu. Il avait contourné rapidement la corbeille plantée d'arbustes verts qui faisait le milieu de la cour, et escaladait maintenant de son pas gymnastique le perron à double escalier qui s'abritait, avec sa rampe de pierre découpée à jour, sous une élégante marquise.

À voir l'empressement des valets qui le reçurent dans l'antichambre, on devinait que le docteur n'était pas là un visiteur ordinaire.

Une portière de tapisserie des Gobelins, comme il ne s'en voit d'habitude que dans les maisons princières, fut soulevée par une main respectueuse, et le domestique à qui appartenait cette main resta pendant le rapide passage du docteur dans une attitude de déférence plus orientale qu'européenne.

Mais, au fait, n'était-ce pas un petit coin de la Russie que l'hôtel Woronzoff, appartenant au dernier descendant d'une des races les plus illustres, les plus fières et les plus riches de la sainte Russie?

Or, quand on a pour maître un homme qui commande à deux mille serfs en souverain absolu, qui possède, outre les mines les plus considérables de l'Oural, des domaines où l'on taillerait un royaume, quand, par-dessus tout, cet homme jouit de l'amitié du père de tous, le czar de toutes les Russies, il est bien permis à un valet né sur les bords du Volga d'être un peu plus valet que ses congénères de la Picardie ou de la Champagne.

Une demi-heure après, la portière se soulevait de nouveau, et le docteur apparaissait l'air à la fois souriant et préoccupé.

Il avait franchi le Rubicon; mais celle pour laquelle il avait combattu accepterait-elle le prix de la victoire?

Quelques jours auparavant, comme il exprimait à Bérangère son regret de voir les leçons attendus fuir devant sa poursuite :

"Je pourrais me faire copiste en attendant les leçons," proposait-elle timide-

ment. " Il y a sur notre palier une vieille demoiselle qui copie tout le long du jour pour un avocat célèbre, Ce n'est pas très payé, mais faute de mieux. . . Vous savez que j'ai une belle écriture, " ajouta-t-elle en souriant, comme pour corriger l'armetume de sa dernière phrase."

" Eh ! " pensa-t-il, " voilà un moyen de l'aider sans qu'elle s'en doute. Comment n'ai-je pas songé à cela plus tôt ? Je lui ferai copier la première chose venue pour un *savant* de mes amis. " Alors pour qu'il n'y eut pas instant de perdu, et à court d'idées, il prit sur la table une Bible qui se trouvait être heureusement une édition assez rare de 1715.

" Tenez, " reprit-il plus haut, " le hasard me sert à merveille. Voilà qui vous épargnera les visites à la Bibliothèque nationale. L'abbé Bernard, ami dont je vous parle, a précisément besoin de cette édition introuvable. " Nous devons dire qu'elle n'était pas, à beaucoup près, si rare que cela. " Mettez-vous sans tarder à la copier Il paye largement.

— Je pourrais lui prêter le livre, " dit Bérangère. " Ce serait un bonheur pour moi d'obliger un de vos amis. Je vous prierais même de lui offrir ma Bible, si elle ne venait de ma grand'mère, qui y faisait sa lecture quotidienne. "

Mais le docteur avait eu trop de peine à échafauder sa petite histoire pour y renoncer ainsi. Une fois entré dans la voie de ces généreuses supercheries, il ne voulut plus s'arrêter ; il trouva des raisons si convaincantes, qu'aussitôt : après son départ Bérangère se mit à l'œuvre.

Le lendemain, le docteur emportait une trentaine de feuillets avec lui à l'hôtel Woronzoff. Il avait que le comte cherchait un copiste, il voulait faire agréer le travail de sa femme.

Le comte fut armé de cette écriture.

" Voilà qui paraît tout à fait, " dit-il. " C'est mieux que beau. Rien n'est bête comme ce qu'on appelle une *belle main*. Ceci est charmant, net, élégant, un peu féminin peut-être, mais on devine l'intelligence qui a conduit la main. Vous ne pouvez vous imaginer, docteur, combien j'ai été impatienté, parfois, par ces copistes de profession, dont les caractères sont irréprochables, d'une façon monotone, qui me devient odieuse à la longue. On sent qu'ils écrivent comme de vrais automates, et l'on trouve tout à coup, au moment où l'on se sent le plus intéressé, un énorme pataqués qui vous casse bras et jambes.

" Oui, " continua-t-il !! me voilà décidé, amenez moi votre jeune homme demain. Je prendrai avec lui des arrangements dont il n'aura pas lieu de se repentir.

— C'est que, " dit le docteur, qui paraissait un peu troublé, " il demeure fort loin, et. . .

— Qu'il prenne une voiture, cela me regarde.

— J'avais pensé que j'aurais pu servir d'intermédiaire.

— Oh ! pardon, je vois que je ne m'étais pas expliqué.

Vous me connaissez déjà assez pour savoir que les choses ne me plaisent pas à demi. Ce n'est pas un copiste que je ferai de ce jeune homme, c'est un secrétaire. J'offre quatre mille francs par an pour écrire sous sa dictée, non pas tout le long du jour certes, mais à des heures assez irrégulières pour que j'absorbe le temps de façon à me croire obligé de le payer largement."

Quatre mille francs ? Ces chiffres flamboyèrent devant les yeux du docteur au point de lui faire perdre un peu le sens dû juste.

Quatre mille francs ! L'aisance, la richesse pour ses protégées ! La tranquillité d'esprit pour Bérangère ! Le confortable pour Stanie.

Au fait, pourquoi pas ?

C'est ce " pourquoi pas ! " qui avait mis sur les lèvres du docteur le sourire à la fois triomphant et préoccupé que nous y avons remarqué à sa sortie de l'hôtel Woronzoff.

" Ce que je fais là est hardi, " murmurait-il. " La sagesse mondaine le condamnerait sans doute. Ma femme pousserait des cris de terreur et se voilerait la face en criant au scandale. Oui, je jette Daniel dans la fosse aux lions...et cependant j'ai confiance. Je connais l'austérité des mœurs du comte, la dignité de son caractère. La plaie qu'il porte au cœur, et qui le ronge sans cesse, comme le vautour de Prométhée, m'est un garant, d'ailleurs. Et puis, qui sait le bien que peut lui faire cette

admirable créature ? A celui qui a renié Dieu, qui prétend maudire l'espèce humaine et ne plus croire à la vertu, je veux montrer ce qu'il y a de plus beau ici-bas - le cœur pur, l'âme dévouée, l'intelligence haute d'une vierge chrétienne.

Et ce fut d'une voix assurée, comme s'il avait pris une résolution inébranlable, que le docteur, en remontant en voiture, donna l'ordre à son cocher de le conduire au Lion d'argent.

Ce jour-là, bien des malades l'attendaient en vain, même ceux qui se trouvaient sur le parcours de Sparadrapp. Mais personne l'attendait-il jamais avec le désir véhément, la foi confiante, l'espérance enfantine de la pauvre petite Stanie ?

Etendue sur sa petite couchette, dont Bérangère lui faisait pour la journée un lit de repos, elle soulevait à toute minute sa tête fatiguée pour regarder par la fenêtre dans la cour de l'hôtel.

C'était une triste cour, qui servait d'abri à de grossières voitures venues pour la journée au marché voisin. Aussi les allées et venues n'arrêtaient-elle pas : ouvriers, artisans, petits marchands, paysans et paysannes des environs de Paris.

Stanie ne retrouvait pas là le pittoresque costume de ses chères Pyrénées, le pantalon de toile bien blanche, l'écharpe rouge autour des flancs, les espadrilles aux pieds, et sur la tête l'élégant béret béarnais, bleu, blanc, ou rouge.

Pour les femmes, le jupon court noué sur la chemise de grosse toile, et le capulet rouge, la coiffure nationale, qui encadrait encore à cette heure la figure pâle et fine de la petite malade.

Qu'il y avait loin de ce poétique ajustement à la vulgaire blouse bleue, ou, pis encore, au paletot de drap grossier, gênant le paysan peu habitué à cette entrave !

Certes, si Bérangère avait pu voir l'aspect de cet ignoble hôtel, qui ne valait pas la plus modeste auberge des villes de province, elle n'aurait pas donné au fiacre qui les avait transportées, elles et leurs bagages, depuis la gare d'Orléans, l'adresse du Lion d'argent. Mais c'était le soir, elle était pressée de coucher l'enfant après les fatigues d'un si long voyage, et elle avait accepté de confiance les indications d'une voyageuse, une brave marchande de toile des Pyrénées qui lui avait vanté le Lion d'argent, tenu par une de ses parentes.

Le lendemain, en voyant à la lumière du soleil l'apparence sordide de leur nouvelle demeure, son premier mouvement fut de prendre congé. Mais la réflexion l'arrêta. Tout était fatigues pour Stanie. Il valait mieux patienter et attendre une installation définitive, que Bérangère déciderait en raison des occupations qui ne pouvaient manquer de lui arriver un jour ou l'autre.

Mais le temps passait et n'amenait aucun changement. Ce fut alors que le docteur eut l'heureuse idée du vieux logis visité à toute heure par le soleil. Là, l'enfant malade trouverait à bon marché ce qui se paye si cher à Paris l'air, l'espèce et la lumière, sans parler de la protection affectueuse dont le ménage Sapin entourerait les deux orphelines.

Il arrivait donc, ce matin-là, les poches pleines de nouvelles, le bon docteur. Pour la question du logement, il était sans inquiétude : Bérangère se rendait, les yeux fermés, là où il lui dirait que Stanie trouverait les meilleures conditions d'existence. Mais pour le poste de secrétaire c'était bien différent.

Il avait pu apprécier déjà la dignité fière de cette âme vaillante, la gravité précocée de son esprit, et il se demandait si le dévouement fraternel serait capable de l'emporter sur les susceptibilités de la jeune fille.

Quelle ne fut donc pas sa joie, son étonnement même, lorsque Bérangère, après avoir écouté attentivement sa communication, et les objections qu'il opposa lui-même par conscience à son projet, releva lentement les yeux qu'elle tenait baissés, et lui dit d'une voix résolue, bien qu'un peu tremblante :

« Si j'avais le choix, mon excellent ami ce ne serait pas là l'objet de mes préférences. Mon désir aurait été de trouver un travail qui me laissât auprès de ma sœur, sans la quitter d'un instant. La courte séparation dont vous me parlez sera mon plus grand sacrifice. Pour le reste, j'ai l'âme en repos, Je suis vieille, malgré mes vingt-trois ans, » ajouta-t-elle en souriant, « j'ai beaucoup vécu pendant ces dernières années de sollicitudes de toutes sortes. Enfin je suis mère, et je veux guérir mon enfant malade.

— Allons, » dit le docteur, « il ne s'agit plus maintenant que de vous faire agréer au comte Woronzoff.

—Comment ? mais je croyais...

—Oui, votre écriture lui plaît. Il y devine, m'a-t-il dit, toutes les qualités d'intelligence, de zèle, d'exactitude qu'il souhaite rencontrer dans un secrétaire. Le sien, dont il était du reste médiocrement satisfait s'est marié en pays étranger et depuis il n'a fait que des essais malheureux, mais il ignore que ce secrétaire...

—Est une mère de famille ?" dit Bérangère avec un candide sourire.

"C'est cela, mon enfant, vous avez trouvé le mot. Voilà ce que je dois lui faire envisager. Soyez tranquille."

"Ah ! ma Stanie," s'écria Bérangère en tombant à genoux auprès du lit de l'enfant, des que le docteur eut refermé la porte, "remercions Dieu ensemble. Je pourrai donc, au printemps, te donner du lait d'ânesse, dont tu as grand besoin. Les gelées, les jus, le bon vin, tout cela, je le trouverai à cet hôtel Woronzoff.

— Et surtout, ma sœur, "dit la petite fille, dont le regard sérieux se fixait sur Bérangère avec une tendresse passionnée "vous ne me porterez plus comme vous l'avez fait jusqu'ici. Hélas ! j'aurais voulu être plus maigre encore pour diminuer le fardeau que vous emportiez dans vos bras.

— Tais-toi, chère enfant. Que parles-tu de fardeau ? Trouve-t-on jamais son trésor difficile à soulever ?"

Tout le reste du jour, en copiant sans relâche dans la Bible, Bérangère sentait monter de son cœur à ses lèvres un cantique d'actions de grâces,

Quel secours inattendu ! Quelle manne miraculeuse tombée du ciel pour les deux orphelines ! Comme tout allait lui sembler facile désormais !

V

A quelques jours de là, Bérangère s'installait avec sa petite malade dans le nouveau nid que l'amitié prévoyante du docteur Roland leur avait préparé.

Rien n'était plus confortable, plus gracieux, plus pittoresque surtout, que ces vastes chambres, où M. et Mme Sapin avaient réuni toutes les ressources disséminées dans les autres pièces du vieux logis.

Glaces de Venise pendues à la muraille, lourds rideaux de soie aux fenêtres à petits carreaux, tapis épais sur les parquets, dont quelques parties ressemblaient à des mosaïques, consoles dorées, candélabres portés par des Amours joufflus, toilettes Pompadour, larges fauteuils, où sur un fond de soie broché s'étaient des fleurs fantastiques, rien n'y manquait.

A la vérité, il ne fallait pas y regarder de près. Les tapis étaient un peu fanés, les meubles de bois de rose montraient çà et là de graves blessures, les rideaux de soie avaient perdu au grand jour la fraîcheur et l'éclat de leurs nuances primitives, l'or des cadres et des consoles paraissait bien près de se changer en un plomb vil ; mais à cette heure avancée de la soirée, sous la faible lueur de la petite lampe préparée à l'avance par Mme Sapin, le coup d'œil était charmant.

"C'est trop beau, en vérité, beaucoup trop beau pour nous," répétait Bérangère au docteur.

Il avait voulu assister au coup de théâtre, comme il disait, et, pendant que Stanie se reposait sur un lit de brocatelle, où de larges bouquets de roses étaient reliés les uns autres par des rubans bleu de ciel, — le tout un peu fané, c'est entendu n'est-ce pas ? — Bérangère, ravie, examinait une à une toutes ces magnificences au bras de son vieil ami.

Mme Sapin suivait à distance respectueuse, et Polydore fermait la marche distance plus respectueuse encore, en compagnie de Tibère, qui était venu aider depuis le matin au déménagement.

Tibère n'était pas arrivé les mains vides. Pour utiliser sa course, le docteur lui avait donné à porter un panier de vingt-cinq bouteilles qui, sous le nom de potions préparées par lui, car il ne s'en fiait pas au pharmacien, assurait-il, renfermaient le meilleur malaga et le bordeaux le plus généreux de sa cave,

Il avait mille inventions, toutes plus ingénieuses les unes que les autres, ce cher docteur !

Que de combinaisons savantes, que de finesses ajustées les unes au bout des

autres, pour faire sortir de la cave les dites bouteilles, de façon que la maîtresse du logis ne s'en aperçut pas !

Mais s'en serait-il tiré tout seul ! Non, les combinaisons auraient échoué, les finesses auraient paru cousues de fil blanc, s'il avait été livré à ses seules forces. Heureusement Tibère était là, et, quand il s'agissait du service de son maître, tout en pouvant faire quelque bonne attrape à sa maîtresse, Tibère imaginait des fourberies dignes de Scapin.

VI.

Le lendemain de ce jour mémorable, quiconque aurait rencontré Bérangère traversant de son pas souple et léger les Tuileries, la place de la Concorde et le commencement des Champs-Élysées, aurait juré qu'il n'y avait pas au monde de jeune fille plus satisfaite de son sort.

Et cependant l'air était froid. La neige se cristallisait sur les arbres dépouillés et commençait à pendre en stalactites brillantes le long des toits, et Bérangère n'avait pour se défendre contre les morsures de la bise que le mince cachemire noir que nous connaissons déjà,

Mais elle songeait que Stanie avait bien chaud dans la grande bergère au coin de la cheminée, que l'enfant avait pris avec plaisir la tasse de chocolat qu'elle lui préparait elle-même chaque matin ; enfin elle avait laissé auprès d'elle Mme Sapin, dont l'intarissable bavardage occuperait la petite fille pendant l'absence de sa sœur.

Voilà pourquoi Bérangère marchait d'un pas allègre vers l'hôtel Woronzoff. Ce grand seigneur étranger, qui payait si généreusement les modestes services de son secrétaire, allait se trouver de moitié dans l'œuvre entreprise par le docteur Roland. Aussi comme elle le bénissait ! Comme elle reprochait à son cœur ses battements précipités ! Un noble et bon vieillard, sans doute, tout consacré à la science, malheureux de sa solitude, et se consolant de la perte des siens par la culture des lettres !

Pourquoi donc avoir peur, maintenant qu'elle approchait du but de sa course ? Certes, il aurait été plus agréable de se sentir protégée par la présence du docteur Roland. Il l'avait promis ; mais le matin, Tibère était accouru annoncer que son maître serait retenu par une consultation bien au delà de l'heure prescrite.

Or, le comte Woronzoff tenait par-dessus tout à l'exactitude, avait-il été dit. Il ne fallait pas l'indisposer dès le début contre son jeune secrétaire. "La race slave est capricieuse, mon enfant," écrivait le docteur dans son court billet du matin. "Elle a les enthousiasmes prompts et les dégoûts subits. Ne donnez donc pas prise sur vous. Au moment où Tibère revêtait dans l'antichambre sa longue redingotte de livrée, Mme Roland vint à passer.

Sans mot dire, elle s'empara du billet posé en évidence sur la table, regarda l'adresse frôna les sourcils, rentra dans le petit salon, dont elle ferma violemment la porte et murmura, une fois seule : "Encore cette fille aux yeux d'or ! Devient-il fou ? Il n'a plus qu'elle en tête."

"Bon" dit Tibère de son côté, "gare à nous ! La voilà pour toute la journée changée en buisson d'épines !"

On s'étonnera peut-être que Mme Roland, qui n'avait fait qu'entrevoir Mlle de Pontmore lorsque le docteur l'avait accompagnée dans la cour, au jour de sa première visite, ait eu le loisir de distinguer la couleur des yeux de Bérangère. D'abord nous ne pouvons affirmer que Mme Roland, poussée par sa secrète antipathie, ne se soit pas arrangée de façon à faire plus ample connaissance avec l'objet de sa haine irréflectée. Ensuite, les yeux de Bérangère étaient en elle un trait si caractéristique, ils éclairaient de telle sorte son beau visage, qu'il suffisait de les voir seulement une fois pour ne jamais les oublier. D'un brun velouté, paraissant presque noirs quand ils se voilaient derrière leurs longs cils d'ébène, ils prenaient tout à coup des reflets d'or bruni lorsque la lumière venait à les éclairer en face. Alors, comme si elle avait conscience de l'effet surprenant qu'ils devaient produire, effet qui blessait sa modestie virginale, la jeune fille baissait lentement ses larges paupières, et il semblait que la nuit succédait au jour. Voilà comment Mme Roland avait trouvé l'épithète juste. Bérangère était bien réellement la jeune fille aux yeux d'or.

VII.

Elle avance pourtant. Elle tourne sur la droite, et regarde d'un air anxieux la plaque bleue qui, au coin de la rue, porte écrits ces mots ; *Avenue Gabriel*.

Une, deux, trois, quatre maisons, et la voilà arrivée. Le suisse est sur la porte.

Elle est signalée, sans doute, car il s'écarte pour lui livrer passage, et sonne un timbre, qui, par des fils invisibles, communique au corps de logis principal. Aussitôt un valet de pied paraît sur le perron. Bérangère se sent déjà très intimidée en présence de ce grand monde de la domesticité ; elle s'en veut de faire attendre l'imposant personnage, haut de cinq pieds six pouces, qui va lui servir d'introducteur. Mais elle a été obligée d'allonger sa route. Deux valets d'écurie, conduisant par la bride des chevaux pur sang, qu'ils ont grand'peine à maintenir, barrent la route principale. Bérangère a le temps d'admirer la beauté de ces nobles animaux, en dépit des riches couvertures qui les préservent du froid.

Aux quatre coins de ces couvertures, des caractères bizarres, le chiffre, sans doute, en écriture russe, du propriétaire de l'hôtel,

Mais comment un vieillard a-t-il l'imprudence de monter des chevaux si fougueux, si rétifs, qu'à peine si les valets, en les tenant de bien près, parviennent à en rester maîtres.

Il faut gravir le perron sous les regards impassibles du splendide introducteur, traverser un vestibule sur les murs duquel s'étalent des panoplies d'armes de tous les pays et de tous les temps, puis enfin, quand la portière de tapisserie des Gobelins que nous connaissons déjà est soulevée par le majestueux valet de pied, pénétrer dans le sanctuaire, où elle tremble maintenant, non plus seulement d'émotion, mais de crainte de n'être pas agréée.

C'est une austère retraite. Le jour, qui ne demanderait pas mieux que d'y pénétrer à travers les larges et hautes fenêtres, est tamisé par des vitraux de couleur, comme dans les églises gothiques, et affaibli encore par des rideaux épais de couleur sombre. Les boiseries sont en chêne noir, rehaussées d'un imperceptible filet d'or. Le plafond, très élevé et formant une sorte de coupole, est fouillé, sculpté, ornementé, et mériterait à lui seul un examen attentif. Mais Bérangère n'y jette pas les yeux. Elle a bien assez de regarder autour d'elle pendant qu'elle est seule encore.

Quelques portraits ressortent çà et là sur la sombre boiserie. Ce sont tous des portraits d'hommes dans des costumes d'une autre époque, des hommes du Nord, à en juger par la couleur fauve de la chevelure et de la barbe, et par les riches fourrures dont ils sont revêtus.

Ça et là encore des armes d'une richesse inouïe, et sur le parquet, recouvert pourtant d'un moelleux tapis, des peaux d'ours blanc ou noir, dont la tête féroce, admirablement montée, grimace un horrible sourire qui laisse voir des crocs aigus.

Tout autour de la vaste pièce, et à portée de la main, des rayons de chêne noir, semblables à la boiserie, supportent des livres, des atlas, des sphères.

La table du milieu, recouverte d'un tapis de velours vert sombre, est chargée de papiers, de journaux, de livres, mais il n'y a là aucun désordre. Tout est classé soigneusement, et Bérangère pense avec satisfaction qu'elle n'aura pas de peine à s'y reconnaître au milieu de ces matériaux si bien ordonnés.

Cependant elle se sent le cœur serré, l'âme oppressée.

Qu'y a-t-il donc dans cette atmosphère, où il lui semble qu'elle respire difficilement ?

Est-ce le parfum de ce canapé d'une forme étrange, recouvert tout entier en cuir de Russie, lequel parfum, en se dégageant perpétuellement, forme à la longue quelque chose de capiteux ?

Ne seraient-ce pas plutôt les visages farouches de ces guerriers du Nord, qui semblent la regarder avec malveillance ?

Mais non ; elle ne parvient pas à se rendre compte de ce qu'elle éprouve. Ce cabinet de travail, grand comme une salle de bal, tiède et parfumé comme une serre, ne porte que l'empreinte du goût le plus sobre et le plus délicat. C'est un

grand seigneur, un savant, un artiste, qui vit dans cette opulente solitude. Le luxe est du meilleur aloi,

Ah ! si cette première entrevue était à sa fin ? Si seulement le docteur se trouvait là pour reconforter sa tremblante pupille !

Allons ! Bérangère, courage, songez à votre tâche, et laissez de côté les craintes puériles des âmes vulgaires.

Le moment est venu. Un pas de maître résonne dans la pièce voisine. Mais est-ce un pas de vieillard, ce pas ferme, rapide, déterminé ? La porte s'ouvre sous une main vigoureuse qui se sent chez elle, qui a le droit de pousser cette porte sans se faire annoncer.

Bérangère, hésitante, troublée, se lève, se rassied, puis se lève encore. Le comte Woronzoff est devant elle. Elle n'ose pas le regarder, et cependant elle sait déjà que son nouveau maître n'est pas un vieillard, et qu'il a répondu à son salut par un salut courtois, mais froid et hautain.

Que lui importe, après tout ?

Déjà elle trempe sa plume dans le grand encrier de malachite, et la plume court, vole, glisse rapide sur le papier glacé. C'est une lettre qu'il dicte, un billet mondain, puis un autre, puis un troisième ; après cela une lettre d'affaires, compliquée, pleine de chiffres. Elle s'étonne de la netteté de cet esprit, de la promptitude de la pensée. Il ne s'arrête pas un instant pour chercher l'expression, et la plume a peine à suivre cette dictée rapide. Bérangère, après une heure et demie d'écriture sans interruption, commence à sentir sa main fatiguée. Elle donnerait beaucoup pour pouvoir se délasser un instant, mais comment faire ?

A peine si elle parvient à suivre, à peine si elle ne se sent pas un peu en retard, chaque fois que sa plume est obligée d'aller se retremper dans l'encrier. Alors la plume prend des ailes. Il faut aller doublement vite pour réparer le temps perdu.

Lit-il donc un brouillon préparé à loisir ?

Elle serait tentée de le croire. Jamais une rature à l'expression une fois lancée, jamais une hésitation. Mais comment s'assurer de la vérité de ce soupçon ? Le comte Woronzoff est assis loin en arrière, sur le canapé de cuir oriental. Bérangère ne le voit pas. Tant mieux ? Ce qu'elle a entrevu de ce visage glacial, de cette physionomie altière, ne lui donne pas le désir de la voir en face.

Pour lui, il se sert de l'instrument qu'il paye à tant l'heure, et il n'a pas l'air de se douter que l'instrument puisse avoir besoin de repos.

Ah ? si Bérangère n'avait pas devant elle l'image de Stanie fraîche, souriante, animée, de Stanie heureuse et guérie, avec la grâce de Dieu, par les soins du docteur Roland et l'argent du comte Woronzoff, comme les heures lui paraîtraient longues ?

Enfin la séance est terminée. Le comte se lève, salue, dit : " A demain, à la même heure " et se retire le premier, avant que Bérangère ait eu seulement le temps d'assujettir les feuilles volantes à l'aide d'un presse-papiers d'argent bruni, chef-d'œuvre de ciselure.

Quand Bérangère sortit de l'hôtel Woronzoff, elle souffrait de la faim depuis longtemps déjà. La tête lui tournait, le vertige s'emparait d'elle. Elle entra chez un boulanger, acheta un petit croissant, but un verre d'eau et se sentit ranimée. Sa tasse de lait du matin était bien loin. Trois heures sonnaient !

" Je déjeunerai plus solidement un autre jour, pensa-t-elle, et je me munirai d'un morceau de pain au fond de ma poche. L'heure de mon arrivée est déterminée, mais je crois que celle du départ n'aura d'autre règle que le caprice du comte. Je trouverai peut-être un entr'acte pour y placer mon goûter."

Bérangère se sentit glacée en rentrant dans son nouveau logis. Le vent s'engouffrait à travers le grand corridor et les salles désertes : tout était froid, morne, silencieux. Comme Stanie avait dû s'ennuyer ! Et Bérangère pressait le pas. Le jour baissait rapidement. A cette heure, l'année précédente, elle voyait le coucher du soleil sur les cimes dorées de ses belles montagnes.

" Allons. n'y pensons plus," dit-elle. " O mes chères Pyrénées, votre souvenir me trouble et m'obsède ! "

Et elle tourna le dos à ses visions du passé, à son découragement du matin, pour

ne plus songer qu'au petit capulet rouge qu'elle avait aperçu guettant son retour.

Elle vivait d'attente désormais, la petite Stanie. Le matin, son cher docteur, toujours en retard, toujours empressé cependant, un bouquet de violettes à la main, pour réjouir la malade. Vers la fin de l'après-midi, sa bonne sœur Bérangère.

"En vérité," disait parfois l'aînée, "vous gâtez trop cette enfant, mon excellent ami.

—Et vous donc ?

—Moi, c'est différent, je n'ai que cela à faire.

—Ah ! vous croyez ? Pourquoi donc alors ne vous donnez-vous même pas le temps de lever les yeux ? A peine rentrée, —oh ! je sais toute votre vie par cœur, voyez-vous, —vite, une reprise, un ourlet, un tricot, et le reste.

—Cela s'appelle des riens, reprit Bérangère, qui ne put s'empêcher de rire de cette boutade. "Mais vous, désiré, attendu, recherché par tout le monde !.. Que pouvons-nous pour votre réputation, pour votre gloire ?

—Comptez-vous donc pour rien le bonheur de ramener goutte à goutte la vie chez ma chère malade ?

—Alors, vous êtes content ? dit Bérangère, dont le cœur battait avec force.

"Je vous le répète chaque jour, mon enfant, et vous avez l'air de ne pas l'entendre, pour me donner le bonheur de vous le redire. Oui, cela marche bien, plus vite que je ne l'espérais. Dans quelques mois, peut-être, ce ne sera plus goutte à goutte, mais flots par flots, que la vie reviendra.

—Je pourrai donc courir ? dit la petite fille, dont le pâle visage s'anima d'une faible rougeur.

"Courir ! C'est-à-dire que vous volerez, que vous aurez des ailes, et qu'il faudra vous attacher un fil à la patte pour vous retenir parmi nous. En attendant, je n'ai aucun mérite à vous soigner. Cette enfant-là, ajouta-t-il en se tournant vers Bérangère, a une façon délicieuse de dire les choses. Je fais mon petit profit de ses observations, de ses analyses, et bien des grands malades. —je parle des plus savants, des plus avancés en âge, —ne seraient pas capables de me mettre comme Mlle Stanie au courant de leur situation.

—Quelle délicate bonté ! murmura Bérangère.

"Allons donc ? Quand je vous répète que c'est moi qui dois remercier ici. Ne connaissez-vous pas ce proverbe persan qui dit que les trois plus belles choses de ce monde sont : la lumière du soleil, le parfum d'un vin généreux, et le sourire.. d'une malade qui revient à la santé ? Eh bien, j'ai trouvé tout cela réuni, il n'y a qu'un instant. Mlle Stanie était en train de goûter, et m'a forcé à faire la dinette avec elle d'un biscuit et d'un petit verre de vin qui, pour n'être pas du chiraz, ce rubis liquide, avait encore son prix. Et d'un !"

—Ah ! vous voyez bien, s'écria Stanie, qui interrompit sans façon, c'est du vin, du vrai vin, qu'il y a dans ces grandes bouteilles apportées par Tibère, et que vous appelez des potions !

—Vin ou potion, c'est tout comme aux yeux de la médecine, dit le docteur le plus sérieusement du monde, tandis qu'au fond il avait bien envie de se mordre les lèvres de son étourderie. "Mais laissez-moi continuer. Secondement, nous avons attrapé par la fenêtre quelques petits rayons de soleil, fort réjouissants, tout soleil d'hiver qu'il est. Et de deux ! Troisièmement enfin, Mlle Stanie ne m'a pas ménagé ses jolis sourires de convalescente. Nous voici donc au bout du programme du proverbe persan, et je ne l'ai commenté que pour vous bien prouver lequel de nous devait dire merci."

VIII

Son deuil avait pris fin, et cependant elle restait en noir. Le noir lui semblait comme un double voile qui protégeait son isolement, mais il ne parvenait pas à dissimuler sa beauté.

Bien des regards sollicitèrent le sien, comme elle passait seule et sans défense le long des rues et des quais ; mais telle était la dignité fière de son maintien, que personne n'osa jamais se hasarder à lui adresser la parole, personne ne put se vanter d'avoir vu splendir au soleil la nuance orangée de ses yeux.

Où puisait-elle donc cette sérénité inaltérable, cette vaillance indomptable sur laquelle le docteur avait compté.

Où Daniel avait trouvé la force et la confiance au milieu des lions dévorants ; là aussi où les enfants dans la fournaise avaient puisé l'espoir exprimé par leur admirable cantique ; dans le secours du Seigneur, dans la foi en une Providence miséricordieuse.

Quand elle avait hâté le pas, quand elle se trouvait en avance de quelques minutes, elle entrait dans l'église la plus voisine du but de sa course, et elle priait avec une ardeur, une soumission, une confiance, qui ne pouvait manquer de faire descendre la rosée céleste sur son travail de la journée.

Là, elle se sentait heureuse, comme le voyageur qui rencontre au milieu du désert l'oasis ombragée de palmiers et la source rafraîchissante. Ce temps était bien à elle. Elle savait qu'elle ne devait pas arriver une minute trop tôt, car l'exactitude consiste à être à l'heure précise, ni avant, ni après, et le comte Woronzoff tenait à l'exactitude.

" Je suis exact, avait-il dit un jour devant elle, parce que je n'aime pas à attendre. Je me crois donc obligé d'être pour les autres ce que j'exige qu'ils soient pour moi."

Oui, c'était un homme juste, elle le croyait, du moins, mais cette justice ne laissait aucune place à la miséricorde. Les chagrins, sans doute, avaient endurci un cœur peut-être naturellement bon. Sa voix brève, un peu rude en général, avait parfois des intonations harmonieuses, qui charmaient et surprenaient l'oreille. Mais c'était un éclair. C'était un éclair aussi que la douceur subite de ses yeux d'un gris foncé, que le sourire furtif de ses lèvres, habituellement plissées par le sarcasme et l'ironie.

Il y avait dans toute cette physionomie d'homme, dans son attitude, dans ses manières, dans son langage, un incroyable mélange, ou plutôt une succession inexplicable de lumière et d'ombre.

" Cela ne me regarde pas, pensait Bérangère, qui subissait parfois, sous le masque d'une politesse presque glaciale, le contre-coup de ces caprices et de ces emportements. " Les Slaves sont capricieux," le docteur me l'a dit. " Que m'importe, au reste, pourvu que j'accomplisse ma besogne à son gré, et que Stanie en profite ?"

Et elle montait dorénavant sans le moindre émoi l'escalier d'onyx qui conduisait au premier étage, et qui avait coûté, disait-on, plus de cinq cent mille francs.

Tout n'était que merveille dans cette splendide demeure. Les ferrures des portes, les moindres clefs étaient des chefs-d'œuvre de serrurerie.

Quant au confortable, dont le maître avait pourtant l'air de se soucier fort peu, il régnait partout avec une admirable entente. Les domestiques servaient sans bruit, sans presque se faire voir, comme ces génies invisibles des contes de fées. L'hiver ne pénétrait pas à l'hôtel Woronzoff, et Bérangère s'était étonnée longtemps, en arrivant de l'air froid du dehors, de trouver une température égale depuis la loge du concierge, salon qu'aurait envié plus d'un petit bourgeois, jusqu'aux étages les plus élevés.

Mais en était-il plus heureux, ce grand seigneur qui vivait seul, sans famille, presque sans ami ! Les visiteurs affluaient, certes, mais il les traitait tous avec une égale indifférence, avec une politesse hautaine plus offensante peut-être que tout autre procédé.

Seul, le docteur Roland semblait trouver grâce à ses yeux. Le comte Woronzoff aimait la facilité charmante de son commerce, cette simplicité d'esprit et de cœur qui rendait le grand médecin confiant sans crédulité, complaisant sans faiblesse.

Aussi, parfois la glace septentrionale semblait-elle prête à fondre dans ces causeries où le docteur laissait échapper la verve un peu malicieuse qui s'alliait chez lui à une si rare bonté.

" Je voudrais être czar de toutes les Russies," lui dit un jour le comte Woronzoff.

" Et pourquoi donc ? Vous m'étonnez. Je vous croyais dépourvu de toute ambition.

— Il ne faut jurer de rien, comme l'assure votre proverbe français. Si j'étais le czar, je vous nommerais mon médecin ordinaire, avec défense de me quitter, sous peine du knout ou de la Sibérie.

—A la bonne heure ? Voilà une façon charmante de s'attacher les gens ?

—Jusqu'à vous, je méprisais les hommes, continua le comte sans paraître se soucier de l'interruption.

“ Mille fois merci pour mes semblables. Il y a eu cependant, j'imagine, d'honnêtes gens avant mon arrivée en ce monde.

—Qu'appellez-vous d'honnêtes gens ? demanda le comte avec emportement. Ceux qui respectent le code par la crainte salutaire des gendarmes ? Voilà leur frein, à vos honnêtes gens.

—Permettez, permettez, je ne les fais pas miens.

—Depuis la désobéissance d'Adam et le meurtre d'Abel...

—Un innocent, celui-là !

—Oui, je vous l'accorde. Mais qu'a donc amené, je vous le demande, le flot successif des générations, sinon les mêmes brigandages, les mêmes fourberies, les mêmes artifices hypocrites, le même dépouillement du plus faible par le plus fort, et le même triomphe de l'iniquité ? Triomphe d'un jour, me diriez-vous ; mais, pendant ce jour qui me paraît si long, que fait donc l'éternelle justice, à laquelle vous croyez, vous, heureux docteur ?

Elle attend, parce qu'elle est éternelle, répondit le docteur. Vous venez de l'appeler ainsi vous-même.

—Mais moi, je n'ai pas le temps d'être patient. Il ne nous a été donné que peu de jours à chacun pour descendre, “ chargé du fardeau de nos actions, les pentes “ rapides de la vie.” Que voulez-vous que je devienne, si j'arrive au terme, chargé de mes douleurs et de mes stériles vengeances, pendant que les coupables seront encore au commencement de la route, au sommet de la montagne, heureux et triomphants ?

—Et ce peu de jours, reprit le docteur, nous l'empoisonnons par nos haines et nos colères insensées, nous l'abrégeons par nos passions ! Ah ! quel mauvais emploi nous faisons du bienfait de la vie ?

—Le bienfait de la vie ! murmura le comte avec amertume. “ Tenez, j'ai lu dans un de vos Pères de l'Eglise, vous ne récuseriez pas ce témoignage, au moins ; Peut-on “ tenir pour un bienfait ce qui, en chaque homme et dans tous les hommes, s'éva- “ nouit comme une vapeur ? ”

—Pardon, mon cher comte, mais vous faites là une application très fautive du texte que vous citez. Saint Augustin, —c'est lui que vous m'opposez, n'est-ce pas ? —ne parlait qu'au point de vue païen de la vie d'ici-bas, mais cette fumée devient la plus précieuse des réalités quand on songe à quoi nous conduit notre rapide voyage.

—Heureux ceux qui croient ! dit le comte d'une voix sombre.

Puis il ajouta d'un accent ironique, toujours prêt à se faire jour après ses courtes émotions :

“ Le parti catholique doit être bien fier de compter dans ses rangs un homme tel que vous. Quelle conquête pour lui ?

—Je m'honore d'être catholique, répondit le docteur. “ Et je ne pense pas que la religion qui a produit des hommes tels que saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, Bossuet, Pascal, Fénelon et tant d'autres, ait besoin pour s'affirmer des suffrages d'un être chétif comme moi. En outre, je n'ai pas été conquis. C'est sur les genoux de ma mère, dans son lit maternel que j'ai puisé les croyances inébranlables qui font la joie et le bonheur de ma vie.”

IX

Pendant ces longues causeries, que devenait Bérangère ?

Souvent elle y assistait, muette, indifférente en apparence, mais sentant son cœur battre de sympathie pour le docteur, et de pieuse compassion pour l'âme desséchée, flétrie, qui se laissait ainsi mettre au jour.

D'autres fois les deux interlocuteurs passaient dans un petit salon voisin, qui servait de fumoir, et le bruit seul de leurs voix arrivait jusqu'à la jeune fille.

Mais, dans l'un ou l'autre cas, Bérangère ne restait pas oisive. Il y avait toujours quelque chose à faire : des passages annotés d'avance à copier dans certains

livres, des pages écrites par le comte, et qu'il fallait déchiffrer et remettre au net, des analyses à faire d'après des revues, des brochures de toutes sortes.

C'était là la partie la plus difficile de sa tâche. Elle y excellait pourtant. Son esprit net et judicieux savait reconnaître d'instinct ce qu'il fallait prendre et ce qu'il fallait laisser. Mais sa modestie, le fonds timide de sa nature, en ce qui concernait son mérite personnel, ne lui permettait jamais de s'applaudir de rien.

Le comte lisait le travail quand il était achevé, ne faisait aucune observation, et classait lui-même les matériaux nouveaux préparés par son secrétaire.

"C'est bien, sans doute," pensait-elle, en voyant disparaître les feuillets dans un carton. "Mais comme il lui serait facile de m'encourager par un mot!"

"Il est fâcheux que vous ne sachiez pas lire et écrire les caractères russes," dit un jour le comte à la jeune fille.

Le lendemain, Bérangère, qui avait veillé une partie de la nuit sur l'alphabet russe, trouva l'occasion de montrer sa science nouvelle.

"Déjà!" dit-il en souriant.

C'était la première fois qu'un sourire passait sur cette physionomie hautaine en s'adressant à la jeune fille.

Puis il ajouta quelques mots de russe. Et Bérangère, qui avait rougi en entendant ce *djâ*,—un compliment de grande valeur dans la bouche du comte,—releva la tête d'un air étonné.

"Comment trouvez-vous notre langue?" demanda-t-il, mais sans sourire cette fois.

"Très douce, très agréable à entendre," balbutia Bérangère.

"Auriez-vous compris, par hasard? Je n'en serais pas étonné. Vous me semblez de force à accomplir des prodiges."

Ce fut au tour de Bérangère de sourire.

Elle avait dit vrai. Cette langue russe, toute nouvelle pour ses oreilles, avait pris en passant dans la bouche du comte, qui était à un de ses moments si rares de sympathie communicative, une étrange douceur.

"Est-ce bien le même homme?" se demandait la jeune fille.

Le silence se rétablit aussitôt. De nouveau la plume courut sur le papier, et, sauf les instants où il dictait, le comte parut s'absorber dans une rêverie douloureuse. Mais, dès que la plume de Bérangère s'arrêtait, il tressaillait, comme s'il venait de s'éveiller, et reprenait la phrase précédente avec une lucidité dont il y avait lieu d'être surpris.

Ce jour-là, lorsque la séance fut levée, le comte dit à Bérangère :

"Donnez-moi votre adresse. J'ai presque envie d'envoyer chez vous une grammaire russe avec un dictionnaire.

—Je préfère les emporter moi-même, répondit la jeune fille.

"Comme vous voudrez. Il me sera commode, je ne vous le cache pas, que vous soyez en état le plus tôt possible de pouvoir traduire les lettres que je reçois de la Russie."

Bérangère s'inclina en signe d'assentiment. Le comte posa le doigt sur un des nombreux boutons de timbre placés dans un angle de la pièce. Aussitôt un homme qui ne portait pas la livrée, mais le costume national russe, parut, comme si une baguette magique l'avait évoqué. Le maître lui dit quelques mots dans leur langue. L'homme disparut avec la même rapidité, puis reparut au bout de quelques secondes, chargé d'un petit paquet.

"Ce n'est pas gros, pour commencer," dit le comte en soupesant le paquet. "Je suis bien certain qu'avant peu nous arriverons au grand format. Il n'y a là que les premiers éléments."

X -

Un jour, il se fit derrière la portière de tapisserie qui séparait le cabinet de travail du salon voisin un tapage si inusité, dans lequel demeura silencieuse, que la plume de Bérangère s'arrêta court entre ses doigts. Par-dessus un frou-frou d'étoffes soyeuses et de mousseline bruyamment empesée, on entendait s'élever, impérieuse et menaçante, une voix de femme à laquelle répondait humblement en russe une voix d'homme, qui cherchait vainement à se faire entendre, tout en restant basse et soumise.

“ Qu'est-ce donc ? ” murmura le comte, dont les sourcils se contractèrent et qui parut en proie à une horrible émotion.

Il se leva néanmoins, mais il n'eût pas le temps d'aller jusqu'à la porte. Les rideaux s'écartèrent, et une jeune femme, éblouissante de beauté et de toilette, fit une soudaine irruption jusqu'au milieu de la pièce. C'était la vie, l'élégance, le printemps, la jeunesse, pénétrant de vive force dans la retraite austère où s'ensevelissait depuis quelques années le comte Woronzoff. Il ne parut cependant ni ébloui ni charmé. Mais cette apparition n'était pas celle qu'il redoutait sans doute, car ses noirs sourcils perdirent leur farouche contraction, l'éclair fulgurant s'éteignit dans ses yeux, et les couleurs de la vie remontèrent à ses joues devenues subitement livides. Il ne lui resta plus qu'un air de surprise maussade, lequel répondait bien mal au séduisant sourire qui lui était adressé.

“ Enfin ? ” murmura l'apparition en se laissant tomber comme épuisée sur le premier siège venu, qu'on ne songeait guère à lui offrir.

Elle était ravissante dans cette pose d'un coquet abandon. Des flots de soie bleu céleste entremêlés de ruchés, de plissés, de volants de crêpe de Chine d'un bleu plus foncé, couvraient le fauteuil, et s'étagaient sur le tapis avec une grâce savante. Une capote Pompadour, de même nuance, offrait un délicieux fouillis de plumes bleues et de plumes roses, de tulle et de valenciennes frisottées, où s'enfouissait un bouquet de roses. Le tout encadrait un visage frais, mutin, coquet, qui, dans le demi-jour de la vaste salle, paraissait d'une extrême jeunesse. Mais au grand soleil, sans le voile moucheté de blanc, cette jolie créature devait bien avoir une trentaine d'années. Le comte Woronzoff se tenait debout devant elle, muet, immobile. Toute son attitude semblait dire :

“ Vous me dérangez fort. Que souhaitez-vous ? ”

“ J'ai tant cherché ! ” reprit-elle d'une voix douce.

Ce n'étaient plus là les accents impérieux de la minute précédente.

“ Eh bien, ” répondit-il brutalement, “ l'animal est au gîte. la chasse a été bonne.

— Oh ! pouvez-vous me recevoir ainsi ! Avoir fait trois cents lieues d'une traite et se voir accueillie de cette sorte ! Ingrat ! ”

Elle essaya de lui décocher un tendre regard, mais les yeux fauves, où brillaient parfois de brillantes étincelles, restèrent mornes et comme voilés.

“ Vous êtes venue, ” reprit-il froidement, “ pour entendre chanter les couplets de la diva Thérèse dans le *Voyage à la Lune*, du maestro Offenbach.

— Oh ! Serge ! s'il est possible de me reconnaître à ce point !

— Ou bien pour assister à la seconde représentation de l'*Etrangère*, de M. Alexandre Dumas fils, n'ayant pas pu être à la première.

— Y étiez-vous ? s'écria-t-elle.

“ Ni à la première, ni à la seconde, ni à la troisième. Je ne suis pas un friand de ces sortes de choses. Quand je vais à la Comédie française, comme on disait autrefois, c'est pour me régaler de quelque tragédie de Corneille ou de Racine, de quelque pièce de Molière. De ceux-là on ne se lasse jamais.

— Je suis bien sûre que Corneille a vos prédilections.

— Vous vous trompez. Je lui préfère encore Racine.

— Quelle est cette personne ? demanda l'apparition à voix basse, et en désignant du doigt Bérangère.

Elle avait parlé en russe, mais Bérangère en savait assez maintenant pour avoir

compris la demande et la réponse qui allait suivre. Elle ne bougea pas, et continua à écrire sans lever les yeux.

N'avait-il pas dit d'un ton qu'elle jugea dédaigneux :

“ Mon secrétaire. Mais prenez garde, elle sait toutes les langues, même la nôtre.”

Mon secrétaire. C'est-à-dire une personne sans conséquence, que je paye pour exécuter mes ordres, qui doit regarder sans voir, écouter sans entendre. et devant laquelle vous pouvez parler comme devant ces tableaux et ces statues. Tout cela était exprimé implicitement dans la façon avec laquelle le comte Woronzoff avait dit “ mon secrétaire.” Pour la première fois, Bérangère se sentit blessée. Le rouge monta jusqu'à son front, et elle baissa la tête afin de cacher sa confusion.

“ Enfin,” disait l'apparition, que nous appellerons désormais par son nom Olga Paulowna, veuve depuis deux ans du prince Ivan Schersky, “ je me suis tant pressée, que j'ai pris le train-poste avant d'avoir reçu de Paris mon costume de voyage. C'est un meurtre, avouez-le, de se mettre en route en avril avec une toilette de l'automne précédent.”

Le comte sourit ironiquement :

“ Il me semble que vous avez déjà eu le temps d'en rappeler,” dit-il, en jetant les yeux sur le gracieux étalage Pompadour qui débordait du fauteuil. “ Mais, au fait pourquoi une telle hâte ?

— Vous me le demandez, ingrat ! répondit-elle avec le ton et le geste de Rachel dans le rôle d'Herminie. “ Et puis,”—elle quitta alors les allures de la tragédienne pour reprendre son personnage de comédie de société,—“ je voulais être à Paris avant l'ouverture de l'exposition du 1er mai. C'est une faiblesse peut-être, mais je tiens chaque année à cueillir la fleur du panier au cercle des Champs-Élysées.

— Décidément, vous aimez les primeurs, les premières représentations de tout genre, princesse Olga.

— Oui, je l'avoue. D'une part, je déteste la foule, et de l'autre, les vieilleries.

— La foule, je le comprends, mais les vieilleries artistiques ? Comment alors vous en êtes-vous tirée pendant votre séjour à Rome ? La ville éternelle ne brille pas précisément par la nouveauté de ses aspects, et vous avez dû tourner le dos à bien des chefs-d'œuvre. Tenez, j'aurais voulu voir quelle figure vous faisiez en présence de la *Transfiguration* ou de l'*Ecole d'Athènes*.

— Oh ! vous ne me prenez pas sans vert. Je puis mettre la signature au bas des tableaux célèbres de toutes les galeries de l'Europe. Je sais qu'il faut s'incliner devant Raphaël. On m'a appris cela dès l'enfance. Mais entre nous, mon cher cousin, je m'en soucie fort peu, et si, lorsqu'il le faut, je sais dire mon mot admiratif tout comme une autre, en retour, dans mon for intérieur, je sais faire mes réserves et prendre ma revanche.” “ La revanche contre Raphaël ! Stupide poupée ! ” pensa le comte. “ Il y a, derrière les vitrines de certains magasins, de tes pareilles aux yeux d'émail, qui ont tout juste autant de cervelle que toi.” La conversation continua pendant quelques instants encore, animée, provocante de la part de la princesse, saccadée, monosyllabique du côté de son interlocuteur.

Elle feignit d'abord de ne pas s'en apercevoir, mais, à une réponse un peu trop brève qu'elle reçut en plein visage, elle essaya de parer par une riposte du même ordre. “ Vous êtes toujours resté un cosaque, mon cher cousin,” dit-elle, “ et la femme qui chercherait à vous apprivoiser perdrait son temps, je le crains bien.

— Pourquoi donc ? Personne plus que moi n'est admirateur sincère, mais désintéressé, des grâces féminines, du charme naturel, ou de la distinction acquise de votre sexe. Seulement,—je l'avoue,—je cherche encore autre chose.

— Ah ! vous cherchez ? dit-elle avec un accent de coquetterie sur lequel on ne pouvait se méprendre. “ Vous trouverez alors, sans aucun doute. Vous n'êtes pas de ceux pour lesquels l'oracle doit mentir.

— Tout mécréant que je suis, dit le comte en tournant pour la première fois les regards du côté de son jeune secrétaire, je n'aime pas à voir travestir sous un déguisement profane le langage le plus divin qu'il ait jamais été donné à l'homme d'entendre. Je ne vous suivrai donc pas sur ce terrain.

— Oh ! mon cher comte, dit la princesse en riant aux éclats, ce qui lui permettait de montrer ses petites dents blanches et fines, enchâssées dans un vrai émail rose, vous n'avez pas été toujours l'austère Caton d'aujourd'hui. Tenez il n'y a qu'un

instant, je passais devant le Café anglais, et je me souvenais de certaines aventures de votre premier voyage à Paris. Je n'étais qu'une enfant alors, et pourtant..

— J'avais vingt ans, par conséquent, vous en aviez quinze, puisque je suis votre aîné d'un lustre. A quinze ans, on peut déjà se souvenir.

— Oh ! le détestable calculateur ! Savez-vous, mon cher, que toute autre femme qu'une cousine dévouée comme moi, vous prendrait en grippe ?

Le comte sourit dédaigneusement.

Pour un observateur impartial, ce sourire voulait dire : " que m'importe ! " mais elle était décidée à ne rien voir de ce qui aurait pu la décourager.

" Oui, " reprit-elle d'un ton de bonne humeur, " j'étais, comme vous le dites fort bien, en état de me souvenir, puisque je n'ai pas encore oublié l'effet produit par la lecture de je ne sais quelle feuille française qu'une amie de ma mère, alors à Paris, lui envoya, et que je dévorai en cachette, parce qu'on m'avait défendu d'y jeter les yeux. " Le pli ironique qui se montrait parfois autour des lèvres du comte s'y dessina nettement.

" Et aussi, trois fois ingrat, " murmura-t-elle, " parce que je savais qu'il était question de vous. Oui, monsieur le philosophe, au temps dont je vous parle, vous ne viviez pas retiré au fond d'une bibliothèque. parmi les livres poudreux... "

— Je repousse la poussière, dit brièvement le comte. Elle me fait horreur ; même sur les livres, j'aime tout ce qui est net.

— Enlevons la poussière, si vous y tenez absolument, il n'en reste pas moins un sanctuaire inaccessible dont un dragon rugissant défend l'entrée. Je veux dire le fidèle Dimitri, qui a failli me laisser à la porte.

— C'était sa consigne. *

— Vous êtes aimable, en vérité. Mais pour en revenir au Café anglais et à ma feuille française, il paraît qu'un beau matin, vers cinq heures, avant que l'aurore parisienne eût ouvert de ses doigts de rose les yeux de la grande ville, quand il n'y avait encore dans les rues et sur les boulevards que les chiffonniers faisant leur ronde, ou les ouvriers allant à leur travail, le comte Serge Woronzoff, mis en gaieté par un souper fin, jeta du haut d'un balcon du Café anglais une pluie d'or sur les rares passants. Cette pluie-là tout à l'encontre de l'autre, fait sortir les humains de leur cachette. Il y eut donc bientôt un attroupement tel sous cette bienheureuse fenêtre, que la police dut s'en mêler. Il était temps ! Le grand seigneur russe avait, dit-on, jeté dix mille francs par la fenêtre, son gain de la nuit. C'était d'un beau joueur, n'est-ce pas ? Le comte haussa les épaules.

" Puisque vous me faites l'honneur d'une longue visite, " dit-il, " je préférerais vous entendre discuter sur toute autre chose que ces vieilleries. Vous les détestiez, prétendiez-vous tout à l'heure. Renevez donc à ce jeune cercle des Mirlitons, et faites-moi respirer la fleur du panier. Qu'y avez-vous vu ? "

— Tout Paris d'abord, puis des tableaux de genre délicieux, entre autres *l'Intérieur d'une grande dame japonaise*. Voilà ce qui m'a le plus frappée. C'est réellement admirable. Il y a là des étoffes indiennes tissées d'or et de soie dont on voudrait s'habiller, des bijoux ravissants où l'émail avive de ses feux le bronze nuagé d'argent. On y sent, pour ainsi dire, vibrer la lumière. C'est une splendeur dont la vue de ce petit chef-d'œuvre peut seule donner l'idée.

— Je reconnais la phrase, " dit le comte avec un grand sérieux. " Elle était dans un compte rendu de je ne sais plus quel journal.

— Ne vous l'ai-je pas nommé, ce journal, homme malhonnête ? " s'écria la princesse, en lançant de nouveau comme une fusée un de ces grands éclats de rire qui avaient le privilège d'exaspérer les nerfs de son cousin. " Mais laissez-moi continuer. J'ai vu des *Moissonneurs kabyles* sous un ciel de feu, j'ai vu la *Lutte de Jacob contre l'Ange*. Ces deux tableaux sont d'une poésie et d'une grandeur vraiment bibliques.

— Vous m'étonnez, princesse ! Quand donc et où donc avez-vous étudié la Bible, à moins que ce ne soit toujours le même journal qui parle ? Je vous avoue que je n'ai pas votre mémoire, et que je commence à ne plus distinguer le sien du vôtre. "

La princesse haussa les épaules. " Vous voulez lasser mon amitié, " dit-elle d'un ton sentimental, " mais vous n'y parviendrez pas. Quand je ne mets pas de guille-

mets dans ma conversation, c'est que tout est de mon pauvre cru. Je ne suis pas de ceux qui aiment à se parer de la dépouille du paon." "Pardou, Mademoiselle," dit brusquement le comte Serge, comme s'il venait tout à coup de s'apercevoir de la présence de Bérangère. "Recevez mes excuses pour le temps que je vous fais perdre."

La plume n'avait cessé pourtant de courir sur le papier, Jamais le jeune secrétaire n'avait écrit si vite, et cependant elle ne perdait pas un mot de la causerie qui se faisait devant elle à bâtons rompus Elle admirait l'aisance souveraine avec laquelle l'inconnue se jouait des difficultés, la vivacité de ses reparties, et le pouvoir qu'elle avait d'amener de temps à autre la gaieté sur ces lèvres sans sourire. Car pouvait-on donner le nom de sourire au pli amer et dédaigneux qui venait parfois les effleurer ? "C'est moi la seule coupable, comte Serge," dit la princesse en reprenant la voix de tête qu'elle abandonnait à certains instants. "Je pars, mais non sans vous avoir dit que je suis à l'hôtel Maurice, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque chose de convenable. Ce n'est donc pas adieu, mais au revoir. Souvenez-vous que je suis femme à venir vous relancer." Elle tendit la main au comte par un geste d'un affectueux abandon, salua légèrement le jeune secrétaire du haut de sa capote Pompadour ; puis le frou-frou de l'arrivée se fit entendre, et la brillante vision disparut.

Voilà, Monsieur le comte, tout un paquet de lettres que j'ai mis de côté pour vous faire voir " dit Bérangère, lorsque le maître eut repris sa place dans l'angle le plus éloigné de la pièce. "Elles demandent réponse, il me semble..

— Voyons cela," répondit-il.

Sa gaiété factice l'avait abandonné ; il paraissait plus sombre que jamais. "Eh bien, quand vous voudrez commencer cette lecture ?" murmura-t-il d'un ton d'impatience. Voici d'abord une circulaire de la société des Colons explorateurs, qui doit s'établir dans l'île de Sumatra, au sud de l'ancien empire d'Atchim proximité du pays des Battahs. Elle compte partir le mois prochain, et ne doute pas de l'intérêt de Votre Excellence pour une œuvre...

— Assez, assez, de grâce. *L'et cetera* suffit, Bien que je me soucie fort peu du pays des Battahs et de l'empire d'Atchim, la mode est si fort à la géographie, qu'il faut avoir l'air de partager l'engouement général sous peine d'être appelé sauvage. Répondez donc poliment qu'on peut tirer sur mon banquier la somme de quinze cents francs. Ensuite ?

— Voici maintenant une lettre de la Société des Sauveteurs havrais qui veut célébrer la *soixantaine* de son doyen d'âge, fondateur et conseiller honoraire etc., etc., M. Michel Pinard.

— Je ne m'y oppose pas. Que me demande-t-on ?

— Votre présence au banquet, et la souscription de cinquante francs.

— Envoyez-en deux cents, et qu'il n'en soit plus question.

— Mais, dit Bérangère hésitant, "dois-je dire que vous ferez le voyage ?

— Non certes, qu'irais-je faire là ?

— Nous connaissons," reprit Bérangère, lisant la lettre à haute voix, "l'amour du noble comte pour ses semblables, le zèle ardent dont il a fait preuve en tant de circonstances pour le bien de l'humanité-

— Je veux bien être pendu, s'il y a un mot de vrai dans tout cela.

— La Russie a beau être loin," reprit Bérangère, "tous ceux qu'un même sentiment rapproche finissent par s'entendre. Nous n'avons pas oublié, comte Serge Woronzoff, pour l'avoir lu dans des annales étrangères, que vous avez exposé votre vie dix fois pour sauver quelque pauvre serf de vos domaines." En finissant ces derniers mots, Bérangère releva timidement la tête, et ses yeux bruns à reflets d'or semblèrent dire : "Ne riez pas, ne démentez pas ces braves gens. Laissez-moi croire que votre cœur vaut mieux que vos paroles." Le comte interpréta cette muette interrogation. "A mes moments perdus," répondit-il, "peut-être bien... Je n'en ai pas pris note. Cela vous étonne, n'est-ce pas, que je me sois donné cet innocent passe-temps ?"

Le ton était amer. Bérangère se sentit blessée, et elle s'étonna de cette insensibilité. Que lui importait, après tout, à elle, irresponsable des actions de cet homme ? S'il voulait être mauvais, s'il voulait fermer son cœur à tout sentiment

humain, cela ne regardait que lui. "Allez donc," reprit-il, comme s'il devinait ce qui se passait au fond de son âme, et qu'il voulût arrêter le cours de ses réflexions. "Excellence," commença Bérangère en prenant une autre lettré à la suite, "nous savons que votre main généreuse ne se ferme jamais, qu'on la trouve ouverte partout où il y a quelque souffrance à soulager. . . ."

—*Et cætera, et cætera*, au panier. Je déteste la flatterie et les flatteurs. Est-ce fini ?

—Autre circulaire du président de la Société générale de tempérance, qui sollicite l'honneur de voir figurer votre nom. . . .

—Qu'on laisse mon nom tranquille. J'enverrai de l'argent, c'est tout ce qu'il leur faut. Après ?

—Voici un livre de poésies offert par l'auteur.

—Je déteste les vers en général. Renvoyez le livre à son adresse.

—C'est un père de famille," murmura Bérangère. "Il est dans le plus pressant besoin."

—Comment s'appelle-t-il, lui et son livre ?

—*Les Amours des anges*, par Evariste Moutardier.

—Oh ! voilà qui est trop fort ! Se faire poète quand on est père de famille et qu'on s'appelle Evariste Moutardier ! Et celui-ci commence aussi, j'en suis sûr, par cette universelle formule :

"Connaissant la générosité incomparable de Votre Excellence, etc.

—Non, répondit Bérangère d'une voix ferme, "la lettre est pressante, mais elle est digne cependant."

Le comte se leva de son fauteuil, fit quelques pas en long et en large, puis vint se placer debout devant son jeune secrétaire. "Vous vous étonnez, n'est-ce pas ?" dit-il d'une voix contrainte, "que le fou qui jetai une fortune par la fenêtre, comme on vient de vous le raconter tout à l'heure d'une façon très piquante, refuse aujourd'hui l'aumône de quelques pièces d'or à l'un de ses semblables dans le besoin ?

—Oui, répondit tranquillement Bérangère, qui osa le regarder en face. "Eh bien, Mademoiselle, ouvrez ce coffre-fort, puisez-y à pleines mains et répandez-en le contenu par la fenêtre ouverte. Même dans cet aristocratique quartier, la foule grouillante et mendicante se formera vite sous votre balcon."

Bérangère resta silencieuse. "Qu'attendez-vous pour satisfaire vos instincts de bienfaisance ?" reprit-il avec amertume. "Ce n'est pas une raillerie. Voici la clef."

Bérangère rougit d'indignation.

"Ce n'est pas là ce que j'appelle l'aumône," murmura-t-elle.

"Ah ? je comprends. Porter sous son manteau une bouteille de vin généreux ou un petit fagot destiné à la mansarde voisine ! Charmantes utopies rêvées dans la jeunesse ! Mais j'en ai fini avec les rêves, et ne me sens nullement la vocation du Petit Manteau bleu."

XI

Décidément, depuis la visite de la princesse Olga, le comte Woronzoff était devenu moins sombre. Il parlait davantage à Bérangère, mais aussi il faisait de plus fréquentes absences. Allait-il voir, à l'hôtel Meurice, cette brillante cousine dont l'apparition avait amené la gaieté, le sourire, ou tout au moins l'écho d'une autre vie dans cette demeure vouée à la tristesse ? Bérangère savait qu'elle était veuve depuis deux ans.

Pourquoi ne l'épouserait-il pas ? Et s'il l'épousait, s'il abandonnait ses habitudes sédentaires pour la suivre dans les plaisirs de sa vie mondaine, que deviendrait le poste de secrétaire ? Parfois elle considérait l'événement redouté comme un fait accompli. D'autres fois, au contraire, elle se disait que ces deux natures si différentes feraient un contraste par trop frappant. Il n'était pas homme, lui semblait-il, à changer jamais ses allures pour l'amour de qui que ce fût ; mais, en revanche, elle n'était pas femme à condamner à une retraite austère les dernières années d'une jeunesse dont elle tirait un si brillant parti. Alors elle se la représentait le

jour de l'apparition dans sa grâce aristocratique, dans son élégance patricienne, dans sa mièvrerie coquette, et elle plaçait auprès de l'éblouissante créature le grand seigneur vieilli avant l'âge par des chagrins restés inconnus à tous.

Était-il beau ? Elle n'avait jamais osé le considérer assez attentivement pour répondre à cette question selon la vérité, mais elle le voyait à toute heure en face d'elle, sur ce grand portrait à l'huile qui la regardait avec une fixité gênante.

Elle n'avait qu'à lever les yeux pour voir ses lèvres fines et serrées qui ne s'ouvraient qu'à regret, ce front carré ; ce regard puissant, cette attitude hautaine et dominatrice de l'homme habitué à tout faire plier sous son bon plaisir. Non, ce n'était pas là le compagnon qu'il fallait à la brillante jeune femme. Elle était née Parisienne, plutôt faite pour régner par sa beauté sur les bords de la Seine que sur ceux de la Néva. Elle ne semblait pas de la même race que ces Woronzoff, dont les portraits se détachaient avec un relief extraordinaire sur les sombres boiseries. C'étaient tous de terribles hommes, disait un petit livre qu'elle avait trouvé dans la bibliothèque du comte, et qu'elle avait lu avec le plus grand intérêt pendant une des absences du maître. La légende commençait avec un cavalier polonais du seizième siècle, ancêtre maternel des Woronzoff, reproduit d'après une gravure de l'époque, La vue seule de ce terrible guerrier, avec sa longue moustache, son crâne rasé, sa toque surmontée d'une aigrette rigide, la magnificence guerrière du harnachement de sa monture, et surtout la pesante liache d'armes qui paraissait un jouet d'enfant dans sa main puissante, devait inspirer aux ennemis une terreur salutaire. Tout près de lui se voyait, dans une tenue de combat, un certain général Woronzoff qui après avoir assisté à vingt batailles sans jamais recevoir une blessure, avait fini par périr dans un duel à outrance. Il avait été convenu entre les deux adversaires pour échapper à l'héritage de Pierre le Grand portant que tout homme qui en provoquerait un autre serait pendu, que lui général Woronzoff, et le prince Dolgorouchi, avec lequel il s'était pris de querelle, emploieraient un moyen qui devait présenter bien plus d'égalité dans les chances qu'un duel ordinaire. Tous deux devaient se tenir dans une embrasure où les Suédois dirigeaient un feu terrible, et y rester jusqu'à ce que l'un eût été frappé.

La convention fut exécutée loyalement. Les deux fous héroïques se tinrent droits en face l'un de l'autre, la main sur la hanche, et se regardant fièrement, jusqu'à ce que le général eût été coupé en deux par le boulet.

"Celui-ci aurait été capable d'en faire autant, je pense," murmura Bérangère en regardant le portrait du comte Serge, qui lui faisait vis-à-vis. Il y avait aussi, dans ces récits légendaires, et rapporté tout au long, l'acte héroïque d'une noble Hongroise grand'tante du comte actuel. Elle accompagnait son mari aux états de Hongrie, et il devait y prendre la parole sur une question qui intéressait au plus haut point l'avenir politique du pays, lorsqu'en descendant de voiture, et en disant à sa femme un rapide dieu, le noble magnat ferma brusquement la portière du carrosse, où se trouvait prise la main de sa femme. La malheureuse eut trois doigts broyés, pour lesquels l'amputation fut jugée nécessaire une heure après, mais sur le moment elle ne poussa pas un cri, elle eut même le courage de sourire à son mari lorsqu'il se retourna, au bout de quelques pas, pour lui dire à revoir une fois de plus.

Quand il rentra vers le soir, la terrible opération était faite, et telle était la force de volonté de la comtesse de Deym, qu'elle put cacher à son mari une partie de la vérité pendant bien des jours encore. Il poursuivit donc sans aucune préoccupation sa tâche patricienne, et parvint à la mener à bonne fin. Le portrait de cette femme héroïque se trouvait dans un petit salon de la bibliothèque, et qu'on appelait le salon de musique. Rien dans son apparence ne pouvait faire préjuger une héroïne de cet ordre. Elle était jeune, fraîche et blonde, et portait avec grâce le costume national. Son mari avait, lui, les honneurs de la bibliothèque. Il ressortait avec sa chevelure noire, son teint un peu basané, au milieu des Woronzoff, presque tous blonds ou roux. Oui, Bérangère les connaissait tous par leurs noms. Elle savait leur vie ; ils étaient devenus les compagnons de ses heures de solitude, qui se faisait de plus en plus fréquentes.

Le comte avait cessé de se séquestrer dans sa retraite. Il était devenu plus accessible à tous, et sortait beaucoup. Sans doute il accompagnait sa belle cousine dans ses promenades aux bois, car Bérangère entendait presque chaque jour les piaffe-

ments de son cheval favori, Mazeppa, résonner sur les pavés de la cour d'honneur, à la sortie et au retour. Jusque-là c'était le matin, à l'heure où le bois est solitaire, que le comte, excellent écuyer, aimait à faire de longues chevauchées. Mais la princesse Olga avait des goûts tout opposés. Elle n'était pas femme à garder pour les rares promeneurs de la matinée ses grâces d'amazone, qui trouvaient tant d'admirateurs dans l'après midi.

XII

Un jour, comme Bérangère arrivait à l'hôtel Woronzoff, avec son exactitude ordinaire, elle trouva sur son chemin Dimitri, l'homme de confiance du comte, qui semblait s'être posté dans le vestibule pour l'attendre.

Il lui présenta un petit plateau d'argent sur lequel était posé en évidence un billet cacheté et armorié. Bérangère reconnut vite la grande écriture fort illisible du comte, cette écriture qui n'avait plus de secrets pour elle, tant elle l'avait étudiée pour en pénétrer les caractères mystérieux. Le cœur lui battit bien fort. N'était-ce pas son congé qui allait lui être signifié sous ce pli ?

Depuis quelques jours, le comte se montrait de plus en plus sombre, de moins en moins communicatif. Sans doute il avait assez des services de son secrétaire, il ne les appréciait plus comme il semblait le faire à l'origine. Alors qu'allait devenir Stanie ? D'une main tremblante, la jeune fille décrocha l'enveloppe qui contenait peut-être sa destinée et celle de sa sœur. A mesure qu'elle lisait, la sérénité reparaisait sur son front. Enfin elle poussa un soupir de soulagement, et fit au serviteur, immobile devant elle, un petit signe qui voulait dire : "Merci."

La lettre ne contenait que ces quelques lignes :

" Prière à Mademoiselle de Pontmore de vouloir bien m'attendre quelques instants, et de m'excuser si mon absence se prolonge plus que je ne le voudrais.

" Comte SERGE WORONZOFF."

" Si Mademoiselle veut attendre dans le salon de musique," dit Dimitri, au moment où la jeune fille indécise se demandait si elle devait pénétrer seule dans le cabinet de travail, " cela la désennuiera peut-être." Bérangère accepta et suivit son guide.

Ce qu'on appelait le salon de musique était une pièce retirée, d'un aspect original et pittoresque, où se voyaient un piano, un orgue harmonium, et quelques pupitres destinés à recevoir la musique de violon ou de violoncelle. Les murailles étaient revêtues d'une tenture de satin noir, sur laquelle se détachaient des bouquets de roses d'un coloris éblouissant. Des rideaux de même étoffe retombaient sur des stores de riches dentelles, et ne laissaient pénétrer que ce demi-jour si en honneur à l'hôtel Woronzoff. Dans les encoignures, des bustes de marbre blanc, entourés de fleurs, portaient les noms de Mozart, Beethoven, Weber, Haydn. Enfin, pour fond et dernière ornementation de ce petit temple des arts, un panneau entièrement vitré laissait apercevoir les magnificences de la serre, où les feuillages grandioses de la flore tropicale se mêlaient aux plus belles fleurs européennes. Bérangère, restée seule, promena ses regards tout autour d'elle ; puis, se sentant attirée par la vue du piano, dont la robe d'un noir d'ébène étalait sa queue le long de la muraille, elle quitta le fauteuil que Dimitri lui avait avancé auprès de la fenêtre. Elle ouvrit le bel instrument, le referma, le rouvrit encore sans oser y toucher ; puis la tentation devint plus forte. Ces touches d'ébène et d'ivoire attiraient, fascinaient ses doigts, comme peut le faire une table bien servie à l'égard d'un affamé, un livre précieux pour un amateur qui vise à la collection. Debout devant le clavier, elle y promena timidement ses doigts, tressaillit aux premiers sons ; puis, s'enchantant elle-même et la tentation devenant irrésistible, elle s'installa franchement sur le tabouret, et bientôt la pièce fut inondée de flots d'harmonie. Tout à coup, derrière elle, une voix fit entendre cette interrogation :

" Qui vous a appris cet air ?"

Tremblante, éperdue, Bérangère se leva plus morte que vive en murmurant quelques mots de pardon. Lui qui détestait le bruit, lui chez lequel les domestiques passaient silencieux comme des ombres, et qui avait condamné sans doute ces beaux instruments à rester muets à jamais ! Quels échos douloureux avait-elle donc éveillés, sans le savoir, pour qu'il se tint là pâle et ému ?

" Mais, jouez donc," murmura-t-il.

Bérangère obéit comme malgré elle, et commença l'*Invitation à la valse*.

" Non, non, pas cela ; ce que vous jouiez tout à l'heure quand je vous ai interrompue."

Les doigts de la musicienne se promenèrent incertains sur le clavier sonore, puis enfin ils attaquèrent une mélodie d'un rythme sauvage, qu'ils varièrent avec une grande habileté et un profond sentiment. Mais l'écoutait-il encore, celui pour lequel elle jouait docilement ? Assis sur le divan, la tête cachée dans ses mains, il restait plongé dans une mélancolie profonde. Comme cette naïve harmonie résonne mélodieusement à ses oreilles ! Que de souvenirs évoqués ! Que de joies ressuscitées qu'il croyait à jamais perdues ! O prisme éblouissant de la jeunesse ! Premières et fraîches années de ce printemps de la vie, avez-vous donc tout emporté en vous enfuyant ? Faut-il donc continuer à croire que tout sera détruit, renversé, brisé, immolé sans retour ? Non, quelque chose murmure encore au fond de cette âme dévastée. C'est un appel à l'espoir qu'il entend, pendant que pour la seconde fois les doigts dociles de Bérangère se promènent sur le clavier magique. Ce sont d'habiles génies, de rians lutins, ces petits doigts agiles. Ils font reflourir pour un instant ce qui semblait à jamais flétri. Ah ! serait-il donc possible de secouer cette cruelle torpeur, de ressusciter un cœur mort à jamais, il le croyait ; du moins ? Possède-t-elle le talisman vainqueur, cette fée de l'Espérance, qui se tient maintenant debout devant lui d'un air timide, embarrassé, toute confuse de l'effet qu'elle a produit ?

" Que dois-je faire maintenant ?" semble-t-elle dire.

Mais lui ne la regarde pas. Sa pensée est loin de ce salon somptueux, loin du bruyant Paris où il est venu ensevelir ses amères déceptions, ses inoubliables mécomptes. Il erre par le souvenir dans les steppes de l'Ukraine, il a franchi d'un regard, et sans le sonder cette fois, l'abîme terrible qui le sépare du passé. Il est redevenu jeune, heureux, aimé. Oh ! jouez donc encore, Bérangère, pour qu'il respire une fois de plus l'air libre des steppes désertes, pour qu'il croie sentir encore passer dans ses cheveux le vent du pays natal et les émanations de la sauvage bryère.

" Qui vous a appris cela, Mademoiselle ?" dit-il enfin pour la seconde fois.

La question est directe.

" Je croyais être seul peut-être à Paris à connaître ce vieux chant de l'Ukraine."

A mesure qu'il parle, les lignes rigides de son visage se détendent, une émotion puissante se répand sur ses traits énergiquement accusés.

" Vous ne sauriez croire le bien que vous m'avez fait," reprend-il avec un sourire qui éclaire toute sa physionomie d'une lumière inattendue. " Mais tenez, ne me dites rien. Je ne veux pas d'explications banales qui enlèveraient peut-être tout son charme à l'effet produit. Laissez-moi croire à la harpe de David."

Bérangère se sentait de plus en plus embarrassée, lorsqu'il lui arriva un secours sur lequel elle ne comptait guère. Un magnifique chien des Pyrénées, ardent, impétueux, fit irruption dans le salon, et en trois ou quatre bonds superbes vint se précipiter aux pieds du comte.

" Arrière, Minos !" dit le maître brusquement, " arrière !"

Le bel animal leva sur son maître un regard intelligent, et poussa un petit gémissement plaintif. Le comte détourna la tête.

" Va retrouver Dimitri," dit-il. " C'est la musique qui t'a attiré jusqu'ici, n'est-ce pas ? car il n'y a plus rien de commun entre nous. Et cependant ce n'est pas cette musique que tu étais accoutumé à entendre. *Radis roses, Cœurs d'artichaut, Fraises au champagne*, voilà, avec les refrains de la *Mère Angot* et de la *Timbale d'argent*, ce qui réjouissait tes oreilles et les miennes. Allons, arrière, te dis-je ! J'avais signifié que je ne voulais plus te rencontrer sur ma route, j'avais défendu que ce piano s'ouvrit jamais."

La voix avait repris ses intonations hautaines. En même temps le comte fit le geste de donner un coup de pied à son chien, mais il eut soin de ne pas l'atteindre. Le pauvre animal gémit douloureusement et vint se réfugier auprès de Bérangère, appuyant sa tête expressive dans les plis de sa robe.

"Il va à vous d'instinct," dit le comte. "Comment a-t-il pu deviner du premier coup d'œil que vous deviez avoir l'âme bonne et compatissante ?

— C'est mon compatriote, murmura timidement la jeune fille. "Je demande grâce pour lui."

Et elle passait doucement la main sur la fourrure soyeuse de Minos, qui, réconforté par les caresses, faisait entendre de petits grognements de satisfaction.

"Il est à vous, si vous le souhaitez," dit le comte de sa voix la plus basse. "C'est un brave chien, mais sa vue m'est odieuse. Dimitri le conduira chez vous. Entends, Minos," et il frappa du bout de sa cravache l'échine de l'animal ; "désormais, tu n'as plus de maître ici, tu es libre, tu seras heureux !"

XIII

Il était dit que cette journée ne serait pas propice au travail. Encore une fois, la retraite du comte fut envahie par la brillante apparition des premiers jours. Mais il n'y eut pas de démêlés derrière la portière, pas de victoire à remporter. La place prise d'assaut une fois avait fini, paraît-il, par se soumettre de bon vouloir, car la princesse Olga entra comme en pays conquis, mais avec toute la grâce d'une souveraine qui se croit désirée.

"C'est moi," dit-elle, "mon farouche cousin. Je vous avais promis de venir vous relancer, et je tiens parole."

En disant cela, elle se laissa tomber languissamment dans un fauteuil, qu'on lui avait avancé cette fois, et des flots mêlés le plus heureusement du monde, mi-partie en cachemire de l'Inde feuille de rose, mi-partie en soie de même nuance, s'étendirent sur le tapis aux sombres couleurs. Là-dessus couraient en cascades, en coquilles, en plissés, en coulisses, d'autres flots de dentelles de Bruges, et, pour couronner l'édifice, une capote en gaze blanche diamantée et neigeuse offrait le plus coquet mélange de plumes blanches et de roses moussues, enfouies dans une barbe de dentelle qui rappelait celles de la robe.

"Je suis à demi morte de fatigue," continua-t-elle. "C'est une vie impossible. Danser jusqu'à trois heures du matin ; puis, après déjeuner, des courses indispensables qui m'ont achevée ; enfin une rapide halte auprès de vous, pour repartir encore.

— Où cela ? demanda tranquillement le comte Serge. "Retourneriez-vous par hasard en Russie ?

— Dieu du ciel, l'entendez-vous ? Mais je suis libre, vous l'avez donc oublié ? Triste liberté !" murmura-t-elle comme pour sacrifier quelque chose aux convenances, en jetant un regard mélancolique sur son costume rose, lequel, devons-nous le dire, éloignait toute idée de veuvage par trop douloureux.

"Eh bien alors, si vous n'allez pas à Saint-Petersbourg, où allez-vous ?

— Mais c'est le grand prix aujourd'hui, mon très cher comte, et vous êtes seul dans Paris à n'y pas songer.

— C'est bien possible.

— C'est à dire que c'est incroyable, inouï, inexplicable : vous, un sportman de premier ordre, un cavalier aussi élégant que sûr et correct, me disait hier encore le président du Jockey-Club. Mais il y a en vous tant d'autres choses incompréhensibles ! Tenez, Serge, dit-elle de ce ton sentimental qu'elle essayait parfois avec lui, je me demande parfois si vous vous souvenez encore de cette petite cousine qui vous admirait de loin, qui vous aimait en dépit de vos froideurs ? . . ."

Il se la rappelait bien, au contraire. Il n'oubliait pas qu'il l'avait surnommée *Dominante*, à cause de ses instincts despotiques.

Mais elle n'était jamais parvenue à dominer son farouche petit cousin, qui, dès cette époque, se montrait fort incliné à rester son maître.

"C'est que vous étiez réellement sauvage en ce temps-là, mon cher comte, et que

vous l'êtes bien resté un peu," ajouta-t-elle avec un sourire qui corrigeait la rigueur des paroles.

"En ce temps déjà vous saviez vous venger, princesse," répliqua-t-il, "et vous m'aviez présenté à votre cercle d'amies sous le nom du Cosaque.

—Vraiment, vous vous souvenez de ces enfantillages?" dit-elle d'un air charmé. "Mais, avant d'aller plus loin, faites-moi donc savoir à quelle dignité nouvelle vous avez promu Fodor, votre chef de cuisine. Jadis, dans l'heureux temps où vous étiez Russe par le cœur et par la résidence, cet homme, comme la plupart de ses pareils, se serait pour un peu prosterné devant moi. Un jour, il m'en souvient, il traversait la cour des cuisines en portant une de ces gelées tremblantes et merveilleusement architecturées dont nous avons emprunté le secret à votre nouvelle patrie française. Je vins à passer au même moment; quel caprice m'avait conduit là, je l'ignore, mais peu importe! Grand embarras de Fodor, dont les deux mains occupées ne pouvaient soulever sa barrette. La gelée française faillit tomber dans le ruisseau. Qu'aurait dit Alexandra? Au milieu de mille qualités charmantes, elle ne se montrait pas précisément tendre pour ses gens. Enfin, pour en revenir à Fodor, je pense que l'air libre de la France nouvelle l'a par trop émancipé.

—Fodor est dans notre maison depuis plus d'un quart de siècle," répondit le comte, qui avait froncé les sourcils, et était devenu subitement pâle au nom d'Alexandra. "Au bout de vingt-cinq ans, dans ma famille, la domesticité ennoblit les domestiques.

—Oh! oh! vous avez précédé l'émancipation? Qui aurait pu croire cela d'un Woronzoff?

—C'est une coutume du côté maternel. Ma mère était Hongroise, et cela se passait ainsi chez eux.

—Les magnats étaient de vrais suzerains. Quant à votre Dimitri, votre majordome, vous en avez fait une sorte de maire du palais, et, qui pis est, un gardien incorruptible de votre inaccessible retraite."

Le comte sourit ironiquement et jeta un coup d'œil sur Bérangère, qui travaillait seule, absorbée en apparence, et sans se laisser distraire par la conversation. Non certes, la retraite n'était pas inviolable. "Que de temps perdu!" pensait-il. Mais, après tout, autant cela qu'autre chose.

"Encore une tradition de l'Austro-Hongrie," dit-il, "Toutes les fonctions réputées serviles en Russie deviennent des plus honorables chez nous quand elles sont rehaussées par la fidélité et le dévouement. Avez-vous lu les *Niebulungen*, par hasard?

—Non, mais je crois bien que je connais ce nom-là.

—Je vous dirai alors que, dans les *Niebulungen*, le maître de cuisine, Rumolt, est un des principaux chefs militaires, et qu'aux festins du couronnement impérial, les électeurs tenaient à honneur d'apporter le boisseau d'avoine.

—Pour le souverain? Singulier régâl!

—Non, pour la monture auguste du nouveau couronné. Si je vous dis cela, c'est afin de rehausser maître Fodor à vos yeux, et aussi pour montrer à Mlle de Pontmore que je ne perds rien du travail qu'elle veut bien faire."

Bérangère tressaillit. Quels yeux de lynx il avait donc, cet étrange grand seigneur! Tout en causant, il pouvait suivre ce qu'elle copiait au mouvement de sa plume. C'était bien là, aux *Niebulungen*, à Rumolt, qu'elle en était en effet. Mais alors il avait peut-être pu suivre aussi quelques lignes sorties de sa plume malgré elle, soulagement à sa pensée pendant ces longues heures de pénibles contraintes.

Elle rougit, et s'en voulut de sa rougeur.

Mais quelqu'un lui en voulut peut-être bien plus encore.

Cette femme, qui brillait là dans tout l'éclat de sa toilette et du luxe, avait été obligée de convenir, en face d'elle même, que la silencieuse jeune fille, vêtue de noir, coiffée simplement de sa belle chevelure d'un brun doré, et à laquelle personne n'aurait dû faire attention, n'avait qu'à se montrer pour éclipser la princesse Olga.

Pardonne-t-on ces aveux humiliants à celle qui en est la cause? Nous ne savons, mais la séduisante princesse pinça les lèvres, et dit, en fermant dédaigneusement les yeux pour ne plus les sentir offusqués par la beauté de sa rivale :

« Très intéressant, en vérité. J'ignorais cela, comte Serge. Avec un savant comme vous il y a toujours à apprendre. Mais ce n'est pourtant pas le désir de m'instruire qui m'amène aujourd'hui. Vous pensez bien qu'il a fallu une cause grave pour m'amener à descendre de voiture, en plein Paris, dans cette toilette de carnaval qui ne sied qu'à la tribune de Longchamps. Du rose et de la dentelle blanche dans une visite du matin !... Voilà de quoi me perdre à tout jamais de réputation. Je voulais parler à Dimitri. Vous ne sauriez croire, en dépit de notre contestation du premier jour, avec quel plaisir j'ai revu ce fidèle serviteur.

— Mais si, je vous crois capable de tout, même de l'oubli des injures.

— Oh ! c'est vrai. Vous me rappelez que je n'ai jamais eu les bonnes grâces de ce page de la chambre. Mais, que voulez-vous ? tout au contraire du personnage de la chanson, qui répète en sol majeur : « J'aimerai qui m'aime, » moi, je m'attache à ceux qui ne m'aiment pas. »

Tci, nouveau regard, nouvelle flèche décochée, mais perdue, en dépit de l'habileté de celle qui la lançait. Il était vraiment de fer, de bronze ou de granit, ce Woronzoff, dont rien ne parvenait à enlever la triple cuirasse. « Oui, » dit-il froidement, « parce que vous espérez, sirène que vous êtes, à vous faire aimer d'un rebelle. Alors la triomphe après la lutte, la victoire glorieuse, l'instinct dominateur satisfait. Oh ! vous êtes bien toujours *Dominante*.

— Vouloir n'est pas pouvoir, murmura-t-elle en baissant les yeux. Mais, pour en revenir à Dimitri, — car je m'écarte sans cesse de la question, — j'aime cette nature farouche, exclusive, passionnée dans son dévouement pour vous. J'aime surtout ses chinchillas. Il les a toujours, n'est-ce pas ?

— Je le crois bien, c'est la seule joie de sa vie.

— Les jolies petites bêtes ! J'en raffole. Pensez-vous qu'il voudrait les céder

— Je suis parfaitement sûr du contraire, et d'ailleurs qu'en feriez-vous ? Dans votre enfance, vous laissiez mourir d'inanition toutes vos bêtes favorites. J'imagine que vous n'avez pas changé.

— Oh ! vous vous rappelez Nadèje, ma pauvre petite perdrix.

— Celle-là et tant d'autres : un griffon écossais, une tortue, un paon, des tourterelles, etc., etc.

— L'arche de Noé, » dit-elle en éclatant de dire. « Mais rassurez-vous, les chinchillas n'auraient pas le temps de mourir de faim. Dès ce soir, ils seraient portés au Manteau Royal, rue du Faubourg Saint-Honoré.

— Et qu'en ferait-on là ?

— Un manchon, » dit-elle avec le plus grand sang-froid. « On m'assure que, vu les dimensions exigües de la mode actuelle, il y aurait de quoi.

— Quelle horreur ! Perdez-vous l'esprit ?

— Pas encore. Je le perdrai bien sûr, si je n'en arrive pas à mes fins.

— Je vous engage à ne pas vous ouvrir à Dimitri de ce projet insensé. Il appellerait sur vous toutes les vengeances du ciel et le courroux de ses saintes images. Et puis, pour votre honneur, ne parlez à personne de cette féroce extravagance.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de plus cruel à porter du chinchilla que de la martre zibeline. Toutes ces bêtes ont été créées, j'imagine, pour finir en manchons ou en boas.

— Je ne discuterai pas cette question avec vous. Je vous engage seulement à calmer vos désirs au sujet de Newsky et de Newska. Un de mes amis, qui est un peu aussi le vôtre, le prince Vagarine, voulant avant de quitter Paris, laisser un souvenir de son passage au Jardin d'acclimatation, avait offert à Dimitri une somme considérable de son couple de chinchillas. Dimitri y a répondu qu'il ne les donnerait pas pour tous les trésors du monde.

— Ainsi, ce phénix des serviteurs vous a refusé quelque chose ? Voilà ce que je ne n'admettrais pas, si vous ne me l'assuriez de votre bouche.

— Ce n'est pas à moi qu'il a dit non, mais au prince Vagarine.

— Et si vous étiez intervenu ?

— Il aurait cédé, je n'en doute pas.

— Ah ! prenez garde, comte Serge, murmura-t-elle avec un air de coquetterie mutine qui aurait ébranlé une tête moins solide que celle de son cousin. « Voilà

une parole imprudente. C'est à vous que je vais livrer assaut. Mais, dites-moi, dans le cas où j'échouerais auprès de Votre Excellence, vers quels parages pourrais-je me procurer des chinchillas vivants ?

— C'est donc une idée fixe ?

— Tout ce qu'il y a de plus fixe.

— Je vous avertis qu'ils perchent très haut, à trois ou quatre mille mètres, sur le versant occidental des Andes.

— Où prenez-vous cela, les Andes ? J'ai quelque idée vague qu'il s'agit de l'Amérique, mais si vague, que je ne saurais me mettre en route sur de pareilles données.

— Connaissez-vous le Pérou, le Chili ?

— Parfaitement, — du moins très imparfaitement, — mais je puis m'en les représenter sur la carte.

— Eh bien, c'est là.

— Merci, mon cousin, si vous ne me revoyez pas d'ici à quinze jours, c'est que je serai partie pour le versant oriental des Andes Oc.....

Occidental, Occidental !

— Ah ! mon Dieu ! qu'allais-je faire ? Prendre à rebours ces diables de montagnes ! Vous devriez m'écrire cela sur un morceau de papier. Mais, dites-moi, êtes-vous aussi bien renseigné sur toutes les bêtes de la création.

— A peu près. Qu'y a-t-il encore pour votre service ?

— Oh ! rien de ce genre. Seulement, je me rappelle que vous aviez une mémoire terrible. Vous appreniez comme en vous jouant, tandis que moi je n'ai jamais pu rien introduire là."

Et elle frappa du bout du doigt sur son front lisse, en prenant bien garde de déranger les ondes savamment capricieuses qui le couvraient à demi.

— J'étais déjà un grand garçon au latin et au grec, quand vous n'étiez encore qu'une petite petite fille jouant à la poupée.

— C'est vrai, à cet âge, huit ou dix ans, — je ne sais plus trop au juste, cela fait une différence sensible qui se rapproche plus tard.

— Cinq ans, ma chère cousine, je vous l'ai déjà rappelé, il me semble.

— Quel homme terrible ! " s'écria la princesse en riant. " Heureusement que je me trouve encore assez jeune pour ne pas tenir d'une façon absolue à lui cacher mon âge. Règle générale : fiez-vous à vos parents et à vos amis pour vous remettre dans la bonne voie, si vous tentiez de vous égarer sur la question de certains chiffres. Adieu, adieu, ou plutôt au revoir, à mon retour des Andes. Sans rancune jusque-là.

" Tête f...olle ! " pensa le comte, qui avait été la reconduire jusqu'à la voiture. " Voilà pourtant ce que le monde appelle une femme charmante ! Moi-même, autrefois... autrefois ! N'y a-t-il pas cent ans de cela ? "

XIV.

Le comte tint parole. Minos arriva un beau matin, conduit par Dimitri, auprès de sa nouvelle maîtresse. Mais il ne vint pas sans bagages, une sorte de voiture de chasse, qui s'arrêta à la grille rouillée du vieux logis, contenait, outre le chien et le conducteur, une grande niche de chêne, en forme de chalet, dont la vue fit battre des mains à la petite Stanie. Oh ! la jolie maison ! s'écriait-elle. Regardez donc, ma sœur ! Voulez-vous la faire porter dans ma chambre ? Bérangère eut grand'peine à faire comprendre à l'enfant que Minos, tout estimable qu'il était sans doute, serait d'un voisinage immédiat fort incommode. Le chalet rustique avait sa place toute marquée dans la cour, sous l'abri du vieux sureau, dont les ombelles, d'un blanc mousseux, étoilaient maintenant le sombre feuillage.

Stanie se résigna, mais ce ne fut pas sans peine. Elle avait attendu avec tant d'impatience ce brave camarade annoncé ! Pendant bien des jours, les rares bassants de cette rue déserte avait pu voir son petit capulet rouge briller comme un coquelicot entre les lianes verdoyantes des volubilis, des capucines et des pois de senteur, qui encadraient gracieusement la haute fenêtre.

Vous verrez qu'il ne viendra pas ma sœur, disait-elle chaque soir avec décourage-

ment. C'est une plaisanterie qu'à faite ce grand monsieur. Mais Bérangère savait bien que le *grand monsieur* n'était pas homme à plaisanter. Aussi quelle figure joyeuse montrait maintenant la petite Stanie ! Mais quoi ! Encore autre chose après Minos ! Quelque chose de bien plus grand, de bien plus lourd, entouré par des toiles cirées retenues par des cordes, quelque chose que Dimitri, aidé du père Sapin, descend avec de grandes précautions. Serait-ce par hasard une seconde habitation pour maître Minos ? Ce chien aristocratique, si fier sous son collier d'argent ciselé, aurait-il, comme un grand seigneur, maison de ville et de campagne ! C'est une maison roulante, en tout cas. Voilà de jolies roues bleu foncé que Stanie découvre, et, à mesure que tombent le papier d'emballage et la toile cirée, une petite calèche d'enfant, précisément ce qu'il faut pour la taille de Stanie, apparaît aux regards charmés de l'heureuse petite malade.

— Le chien est habitué à traîner cette voiture, Mademoiselle, dit Dimitri à Bérangère stupéfaite. Elle fait partie de son mobilier. Vous pouvez sans crainte y mettre une enfant de dix à douze ans. Il tirera aussi bien qu'un attelage de poneys.

Le harnachement est une merveille d'exécution. Toutes les parties métalliques sont en argent. La calèche porte le nom du plus grand carrossier de Paris. Dimitri insiste pour qu'une répétition ait lieu en sa présence. Il veut montrer au père Sapin comment il doit s'y prendre pour atteler, et le père Sapin rit dans ses grandes moustaches, car un ex-maréchal des logis du Gême dragons ne peut être embarrassé avec rien de ce qui porte le harnais. Une fois le brave Minos installé entre ces légers brancards, on descend la fillette, on l'étend sur les coussins de soie bleue, et Dimitri, armé d'une petite cravache, dont il ne se sert que par contenance, dirige l'attelage tout le long du mur. "Allons mon pigeon, dit-il, mon joli ramier, un petit temps de galop." Minos a l'allure la plus douce, la plus aimable, un vrai cheval de malade. Jamais une secousse. Mais aussi la calèche est si bien suspendue ! Comment s'étonner qu'on se trouve à merveille dans un huit-ressorts de Binder ? Ce qui étonne Mlle de Pontmore, c'est qu'une pareille voiture, précisément ce qu'il faut à Stanie, se trouve comme par miracle dans le mobilier de Minos. "Surtout, a dit le fidèle Dimitri, ne parlez pas de cela à Son Excellence. Il voulait être débarrassé de tout ce qui avait appartenu à Minos, alors j'ai préféré réunir ses bagages ici. Un pur hasard, s'il se trouve dans le nombre une voiture qui puisse faire votre affaire." Mais faut-il compter aussi dans le mobilier de Minos cette grande caisse de bois blanc qui porte sur son couvercle le nom d'un des grands éditeurs de Paris ? Minos alors serait un chien savant, car la caisse contient une soixantaine de volumes splendidement illustrés, de la collection Hetzel, et elle porte pour adresse :

A MADENOISELLE STANIE DE PONTMORE.

Stanie est ivre de joie. Les couleurs de la santé montent pour un instant à ses joues pâles. Bérangère est rêveuse. Elle ne comprend rien à ce qui se passe. Depuis l'ouverture de la caisse de livres, elle ne croit plus au hasard de la jolie calèche bleue et du mobilier de Minos. D'ailleurs, cette voiture n'a jamais servi. Personne encore ne s'est assis sur ces moelleux coussins où la petite malade se sent si à l'aise. Tout est mystère. Qui donc avait donné au comte Woronzoff l'adresse de Mlle de Pontmore ? Qui donc lui avait appris qu'elle avait auprès d'elle une sœur infirme, une enfant de dix ans, dont les livres, la voiture et l'attelage devaient faire le bonheur ? Ce n'est pas le docteur à coup sûr. "Mon noble client ne veut rien savoir de vous, lui avait-il dit. Il lui suffit que son secrétaire réalise son idéal la plume à la main. Tout le reste lui importe peu." Ceci avait été dit, en effet, avec cette hautaine insouciance qu'apportait le comte dans la plupart de ses jugements et de ses appréciations. Et cependant, si le docteur avait eu la clef d'un tiroir secret du bureau Louis XVI, où le comte enfermait quelques papiers précieux, il aurait pu lire sur une sorte d'agenda les lignes suivantes : "Je m'étonne chaque matin quand je vois entrer chez moi cet être mystérieux et charmant. Je ne sais rien d'elle, et je n'en veux rien savoir. Je ne veux pas qu'elle soit touchée à mes yeux par aucune des vulgarités de la vie. Je ne lui parle pas. Rien d'elle à moi, si ce n'est ce qui concerne son travail. Je la regarde aller et venir, tailler une plume, prendre un livre, un dictionnaire, relever un

rideau de la fenêtre, approcher la lampe. Chacun de ses mouvements est une harmonie. Le contraire de l'autre,, bruyante en paroles, en actions, allures brusques, démarche déterminée, tours de têtes arrogants. Et j'ai pu appeler cela la grâce! . . ."

XV.

Il fallait remercier pourtant ; mais comment s'y prendre ? D'ordinaire la reconnaissance semblait à Bérangère le plus doux, le plus facile des devoirs. Le merci qui se trouvait au fond de son cœur montait tout naturellement à ses lèvres. Ah ! que ne s'agissait-il du docteur Roland ! Mais avec lui, ce maître impérieux, qui obligeait en se cachant, sans avoir l'air de se soucier de vous, tout était difficile.

La route, ce matin-là, ne parut pas assez longue à Bérangère. Elle composa et recomposa une vingtaine de petits discours, imagina les brèves réponses qui leur seraient faites ; mais, quand elle franchit le perron entre deux haies de fleurs parfumées, elle avait déjà tout oublié, et ce fut en, se fiant à l'inspiration du moment qu'elle entra dans le cabinet de travail. Le comte écrivait. Il salua presque sans se déranger, et leva les yeux vers la pendule de Boule placée sur un support de porphyre. Pour la première fois, le secrétaire était en retard de dix minutes. C'était un fâcheux prélude. Néanmoins la jeune fille, par un grand effort de courage, balbutia quelques mots qui finissaient ainsi : Comment vous exprimer ma reconnaissance, Monsieur le comte ?

—En ne m'en parlant pas, Mademoiselle. Parmi les choses qui me sont odieuses, les remerciements viennent en première ligne. Vous êtes jeune, vous ; cette façon de penser vous paraît cynique ; mais quand vous aurez vécu quelques années de plus, en apprenant à connaître le monde, vous apprendrez aussi à connaître l'ingratitude. Les larmes jaillirent des yeux de Bérangère. Oh ! je ne parle pas pour vous, reprit-il d'un ton moitié sérieux, moitié ironique. Vous êtes l'exception, ne le savez-vous pas ? Bérangère sentit son cœur se serrer douloureusement. Ce n'était pas l'amour-propre qui souffrait en elle, mais la compassion qui s'éveillait poignante. Que de cruelles déceptions cet homme avait dû éprouver pour ne plus croire à rien ! Quel vide dans ce cœur resté bon pourtant !

Le silence se fit. Bérangère garda les yeux attachés sur son papier blanc, attendant les instructions du comte. Mais il ne songeait guère au travail, et la jeune fille se sentait de plus en plus embarrassée de sa présence, qu'elle croyait importune, lorsque la princesse Olga entra fraîche et souriante comme une fleur de printemps. Il se dérida aussitôt. Ses manières, son langage, prirent le ton aisé, vif et animé de sa belle interlocutrice. Décidément, elle savait le charmer. Rassurez-vous, dit-elle, j'ai renoncé aux chinchillas. Dimitri peut dormir tranquille. Je n'en aurais eu réellement besoin que pour l'hiver prochain, et d'ici là il me viendra bien une nouvelle fantaisie.

—Je n'en doute pas. Et qu'avez vous fait ces derniers jours ?

—Oh ! tant de choses plus fatigantes les unes que les autres ? Il faut une santé de fer pour résister à cette vie parisienne.

—Le ciel vous a bien douée sous ce rapport comme sous tous les autres, dit-il presque galamment. Vous êtes d'une fraîcheur éblouissante.

—Ne m'en parlez pas. J'ai une santé de campagnarde. C'est honteux ! Vous douteriez-vous que j'ai dansé toute la nuit comme une pensionnaire ?

—Non certes.

—C'est ce que m'a dit la comtesse Batowska, que j'ai rencontrée tout à l'heure chez le pâtissier anglais. Vous savez qu'elle n'est pas complimenteuse. Eh bien, en me voyant, — mon voile relevé pourtant, — car je mangeais un petit pâté aux huitres, elle n'a pu s'empêcher de s'écrier : "Vraiment, chère belle, vous êtes "blanche et rose comme si vous sortiez d'un bain de lait !" Avouez qu'il y a quelque mérite à cet aveu quand on a soi-même le teint couleur citron.

—La force de la vérité. Mais où donc avez-vous dansé ainsi ?

—Chez la baronne de Tussac. Je gage que vous n'avez pas seulement regardé votre invitation. Elle m'a exprimé les regrets les plus aimables de n'avoir pas "mon

cher cousin " à cette fête digne des *Mille et une Nuits*. Vous savez que l'hôtel est splendide : un vrai musée, avec ses tableaux, ses statuettes, ses émaux cloisonnés, ses bronzes et ses glaces, dont les cadres sont des merveilles de sculpture.

— Que d'occasions pour vous admirer ! Gageons que vous n'en avez pas perdu une. "

La princesse rougit légèrement. Cette remarque venait à point. Tout en parlant, elle regardait de temps à autre dans la grande glace de Venise faisant face à la porte vitrée qui s'ouvrait sur le jardin, et le comte avait surpris un ou plusieurs de ces regards.

Vous êtes insupportable, dit-elle. Est-ce ma faute, si mes yeux ont rencontré cet éternel tentateur ?

— Et si vous avez été à lui comme l'alouette au miroir ?

— Non, mais j'ai voulu me rendre compte de l'effet que pouvait produire une guirlande de fleurs des champs dans cette glace habituée à ne réfléchir. . . .

— Que ma figure rébarbative, n'est-ce pas ?

— Vous mériteriez bien que je dise un *Amen*. Mais la force de la vérité, comme vous disiez tout à l'heure. . . . Enfin, s'il n'était pas ridicule à une femme d'assurer à un homme qu'il est beau. . . . très beau même. . . . je vous dirais comte Serge. . . .

Ici elle s'arrêta. Non même à un cousin, il ne faut pas laisser voir tout ce que l'on pense. Revenons-en donc à la fête hier. Il y avait des costumes ravissants, — car vous n'ignorez pas qu'il s'agit d'un bal costumé. Le comte s'inclina gravement. Notre ambassadrice était splendide en Egyptienne ; la baronne de Wallensbach portait on ne peut mieux le péplum des dames romaines ; sa fille, qui a dix-sept ans à peine, faisait une ravissante abeille. Elle est svelte, aérienne, une taille de guêpe, le physique de l'emploi ; enfin sa cousine, Bettina de Gastein, était délicieuse en Arlequine Blanche.

— Mais vous ?

— Oh ! moi, dit elle d'un air modeste, cela ne vaut pas la peine d'en parler, bien qu'on m'ait trouvée en général assez réussie.

— Mais enfin ?

— Eh bien, si vous tenez absolument à le savoir, j'étais en papillon rose. Ce qui m'avait décidée, c'étaient les splendides rubis balais que le pauvre prince Schersky m'avait offerts l'année même de sa mort, et dont mon costumier a tiré, pour les ailes, un parti merveilleux. "

Le comte réprima un sourire. Cet hommage au défunt lui semblait quelque peu singulier. La princesse ne s'en aperçut pas, et continua avec la verve qu'elle mettait à ces sortes de choses :

Lady Stanley était superbe en Elisabeth d'Angleterre ; sa fille Harriet, charmante en neige.

Mais vous verrez tout cela dans les journaux. Ce qu'on ne saurait décrire, ce sont les magnificences de la décoration.

Cela m'a rappelé notre dernière fête de Saint-Petersbourg. . . . Quel triomphe pour Alexandra, qui avait organisé tout cela avec une merveilleuse entente, il faut l'avouer ! Un éclair étincella sous les noirs sourcils du comte, mais ce ne fut qu'un éclair. Les ténèbres se firent aussitôt.

A partir de ce moment, il ne répondit plus que par monosyllabes ou par interjections impatientes aux railleries et aux aménités de sa charmante cousine. Elle finit par s'en apercevoir, et, se levant languissamment, mais le sourire aux lèvres : Il est évident que ma gaieté vous fatigue, cher comte.

— Moi ? pas le moins du monde. Vous vous en allez parce que vous le voulez bien.

— Je le veux ! Est-ce qu'on peut vouloir ici quelque chose de son plein gré ? Je comptais me reposer au moins jusqu'à demain, et puis j'ai eu la faiblesse de prendre rendez-vous à quatre heures au Skating palace avec Mme de Montmayeux. C'est très amusant, ce patinage. Cela me rappelle en petit nos fêtes sur la Néva. De quelle force vous étiez ! Vous souvenez-vous d'avoir écrit mon nom avec le tranchant du patin, tout en décrivant vos courbes de haute école ? C'était plus lisible que votre écriture ordinaire. Mais vous me laissez debout, comte. Je suis horriblement fatiguée, pourtant.

—Vous aviez annoncé votre départ. J'attendais votre bon plaisir.

—Avec résignation, ou plutôt avec impatience. Mon cher comte, vous avez l'air d'un crin, comme disent nos amis les Français dans leur langage de tous les jours. Ou plutôt vous me faites l'effet d'avoir les nerfs,—mais les hommes ont ils des nerfs?—tendus comme des cordes à violon. Et cependant vous n'avez encore écouté que la moitié de mes plaisirs, ou de mes fatigues, si vous aimez mieux. Savez-vous que ce pauvre papillon rose avait dû commencer sa soirée d'hier,—dans un tout autre costume, ce qui compliquait encore les choses, par un dîner à l'ambassade d'Autriche, que vous aviez refusé, à mon grand déplaisir?

—Comment était-ce composé?

—Comme tous ces dîners quasi officiels. On mange beaucoup et fort mal. Je dois avoir le menu dans ma poche. Je les collectionne pour mon chef, qui est totalement dépourvu d'imagination." La princesse introduisit avec peine sa main gantée dans une bonbonnière d'émail, un porte-monnaie grand comme une pièce de cinq francs, et d'où elle tira le menu en question. Vous allez vous demander comment il se trouve dans mon costume de skatineuse. Eh bien, je l'y ai mis exprès pour vous.

—Est ce qu'ainsi que votre chef, je manquerais d'imagination? demanda le comte, qui avait l'air de terriblement s'ennuyer.

—Taisez-vous. Votre pénitence sera de m'entendre jusqu'à la fin :

"A part le johannisberg, authentique et merveilleux, cela va sans dire, et la salade russe, à mon adresse, ainsi que la bombe moscovite, s'il faut en croire ce que m'a dit galamment l'ambassadeur, ce dîner n'avait rien que de très ordinaire. Hélas ! ils se ressemblent tous ! Pas la moindre variante. Aussi je crois bien que j'aurais pu vous défilier tout cela d'un bout à l'autre sans un grand effort de mémoire." Le comte la laissa aller jusqu'à la fin ; puis, quand elle s'arrêta :

"C'était des convives que je vous parlais, dit-il avec un sang-froid superbe, et non pas du menu.

Elle partit d'un de ces éclats de rire par lesquels elle avait coutume de se tirer d'affaire : Oh ! bien, là aussi, pas la moindre variante. Tous les ambassadeurs et chargés d'affaires de la terre avec leurs femmes, puis quelques étoiles de première grandeur, choisies dans la colonie étrangère. Après le dîner, trois ou quatre cents personnes environ. Mais je n'ai pas eu le temps d'attendre le défilé. Il me fallait bien aller prendre mes ailes roses avant de m'envoler chez la baronne. Sur ce, monsieur mon cousin, bonjour et bonsoir. Allons, un effort ! Ne m'accompagneriez vous pas au skating, quand ce ne serait que pour voir quelques types variés et charmants de skatineuses, auxquelles je me ferai un vrai plaisir de vous présenter ?

Il sembla réfléchir. Peut-être bien, dit-il, en tout cas, je vais vous mettre à votre voiture. Il alla jusque vers la porte ; puis, revenant sur ses pas : Veuillez, en mon absence, Mademoiselle, dit-il à Bérangère, relever tous les noms russes du dix-septième siècle qui se trouvent dans le dictionnaire dont je vous ai parlé."

Bérangère était seule. Elle pouvait attendre des heures, et des heures encore. L'absence du comte se prolongeant, il était évident qu'il s'était laissé tenter par les perspectives séduisantes du patinage à la roulette.

Elle avait faim, et présentait surtout qu'elle rentrerait fort tard chez elle ; elle tira de sa poche un petit pain d'un sou, et commença le plus discrètement du monde son repas d'anachorète. Mais, quelque précaution qu'elle prit, il tomba sur le tapis de couleur sombre quelques miettes, très visibles par conséquent. Elle se baissait pour les ramasser, lorsque la portière se souleva, et le comte Serge entra sans bruit. Avait-il vu quelque chose ? Qu'avait-il pensé pendant qu'elle se relevait toute confuse, laissant à terre les traces innocentes du délit ? Bérangère ne pouvait rien conjecturer. D'abord, parce qu'elle n'osa plus le regarder, occupée qu'elle était à faire disparaître le reste de son petit pain dans sa poche, ensuite, parce que la physiologie du maître n'avait jamais été plus impénétrable, plus impassible qu'à cette heure. Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain, vers trois heures, la porte s'ouvrit à deux battants, — une porte à gauche, que Bérangère n'avait jamais vu s'ouvrir, — et Dimitri, en tenue de maître d'hôtel, la serviette sur le bras, prononça à haute voix la formule sacramentelle : Son Excellence est servie.

—Pardon pour ce sauvagement, Mademoiselle, dit le comte, qui se leva et s'avança.

vers la jeune fille interdite. Cela signifie en bon français que vous êtes attendue dans la salle à manger, où j'aurai l'honneur de vous accompagner.

Bérangère était fort troublée. Que devait-elle faire? Obéir, sans doute. Elle s'y résigna par l'impossibilité de trouver une réponse convenable qui aurait signifié non. D'ailleurs, le comte ne paraissait pas douter de son consentement. Sans lui offrir le bras, il marchait avec le respect d'un chambellan qui trouve le moyen d'être humble tout en passant le premier. Humble, lui! le comte de Woronzoff! Ces mots faisaient un singulier effet sur l'esprit de Bérangère par leur assemblage. Et cependant tout cela était vrai. C'est humblement qu'il s'arrêta au milieu de la salle pour lui désigner sa place, humblement encore qu'il attendit qu'elle fût assise sur la chaise à dossier sculpté, élevée comme un trône. Puis, changeant subitement d'attitude, il dit d'un air souriant: L'histoire du petit pâté aux huîtres, racontée par la princesse Olga, m'a remis en mémoire les habitudes parisiennes, avec lesquelles j'ai rompu depuis quelque temps. Pardonnez-moi, Mademoiselle, de les avoir oubliées jusqu'à ce jour.

—Je ne suis pas Parisienne, répondit Bérangère.

On le devient vite. Regardez ma cousine Olga. Se douterait-on jamais qu'elle est née à quatre cents lieues d'ici, sujette du czar de toutes les Russies? Puis il salua respectueusement, et disparut par une porte ouverte à celle qui leur avait livré passage. Bérangère resta seule avec Dimitri, mais il se multipliait de telle sorte pour la servir, qu'elle aurait pu croire qu'il y avait autour de la table une douzaine de serviteurs invisibles, versant à boire, avançant un plat, en présentant un autre, faisant apparaître tous les fruits de la saison, avec des gelées rares, des compotes recherchées, dont la jeune fille ne savait même pas le nom.

Du caviar, avait-il murmuré au commencement du repas. Bérangère ne fut guère tentée par ce noir mélange qui lui rappelait les descriptions du brouet spartiate; mais il y avait tant d'enthousiasme dans le ton concentré avec lequel Dimitri avait prononcé ce mot unique: Du caviar, une expression de désir si véhément dans ses petits yeux verts,—un vrai visage de Kalmouck, ce brave Dimitri,—qu'elle s'en laissa mettre une cuillerée sur son assiette. L'assiette était en porcelaine de Sèvres la plus fine; un semis de boutons de roses en décorait la pâte d'un blanc de neige. La cuiller était d'or. Tout cela n'empêcha pas que le mets favori des Russes fût trouvé détestable par le palais délicat de Bérangère. Elle ne se permit cependant pas une grimace en avalant la composition exotique, mais elle répondit résolument: Non, merci, à l'encore encourageant que murmurait le majordome. Du reste, tout en mangeant à peine, elle était assez occupée de défendre son assiette contre les envahissements projetés par Dimitri. Elle aurait préféré pouvoir regarder en paix l'admirable décoration de cette belle salle en rotonde, avançant en saillie sur le perron du jardin, comme une sorte de pavillon, et éclairée par une coupole vitrée qui formait le plafond.

C'était un jour doux et voilé qui tombait d'en haut à travers des vitreaux de riches couleurs. Il suffisait cependant à éclairer comme il le fallait deux grands panneaux couverts de peintures, qui formaient les deux pans principaux de la moitié de la rotonde. Ces deux panneaux décoratifs, signés d'un nom illustre parmi les peintres de paysage contemporains, avaient été payés cinquante mille francs, assura Dimitri. Le prix n'ajouta rien à l'admiration de Bérangère. Elle aimait les arts, ce premier des luxes, et pensait qu'une grande fortune ne pouvait être mieux employée, après le soulagement des nécessiteux, qu'à se procurer les plus nobles jouissances de l'esprit. C'en était une, certes, et des plus douces, que d'avoir sous les yeux ces représentations presque vivantes de la nature. Comme elles devaient égayer le repas du solitaire! se disait-elle. On n'est pas mal seul avec de pareilles merveilles pour charmer le regard. Ces grands peupliers qui élèvent dans un ciel d'un bleu pâle leur tête déliée ne vont-ils pas frissonner au premier souffle de la brise?

Le second panneau était plus frappant, plus vivant encore peut-être, et Bérangère le regarda avec une telle attention, que Dimitri, flatté comme s'il s'agissait d'une œuvre de ses mains, s'avança pour lui servir de cicerone. Russie, murmurait-il d'une voix émue.

—Oh! la Russie! répéta Bérangère.

Elle ne connaissait pas la clémence des étés septentrionaux, et ne croyait, comme tant d'autres, qu'à une Russie emprisonnée dans ses glaces, ensevelie sous la neige, et grelottant de froid sous son pâle soleil.

C'est beau, continua Dimitri de sa voix qui ressemblait à un murmure, encore plus beau que cela. Il n'avait que douze ans, voyez-vous, quand ici, et il posait l'index sur un arbre isolé au bord d'un petit sentier tournant, son fusil lui partit entre les mains et lui enleva presque la moitié d'un doigt.

— Qui donc ? demanda la jeune fille. De qui me parlez-vous ?

— Eh ! du petit père, sans doute, de Son Excellence, je veux dire. Je suivais la chasse, et je ne le quittais pas plus que son ombre, car c'était la première fois qu'il avait un fusil d'homme, un vrai fusil ! Une imprudence quoi ! Et je tremblais, — d'autant plus que c'était un 13, mauvais jour pour les chasseurs ! — Le fusil se prit en passant dans les branches de ce maudit sapin, qui vit encore. Il partit tout seul ! Pif ! paf ! Et le doigt de mon jeune maître fut presque séparé en deux. Tais-toi, me dit-il froidement, comme je me précipitais en avant pour aller à son secours. Ce n'est rien. Je te défends d'en parler à personne. Je me serais fait hacher plutôt que de lui désobéir. Je l'aidai à envelopper sa pauvre main dans son mouchoir, dont je fis des bandes et des compresses, et cela alla ainsi pendant deux heures que dura la chasse. Mais, en arrivant à la maison pour dîner, il tomba évanoui tout raide. On fut chercher le pope, qui était un peu médecin, pendant qu'un exprès partait pour la ville.

— Et pourquoi donc avoir gardé le silence ? demanda Bérangère. Cet acte d'héroïsme était bien inutile.

— Parce que le comte Michel, son père, avait dit, en lui remettant le fusil que mon jeune maître sollicitait depuis l'année précédente : Si tu te comportes mal avec lui, je te le retire à tout jamais. Et puis, il y avait là la princesse Olga, qui riait avec de grands jeunes gens, et semblait le considérer comme un enfant. Quoi vous dire, enfin ? Je n'ai jamais connu un petit lion comme celui-là. A quinze ans, son père étant mort, il allait, libre de ses actions, chasser l'ours bien au loin. Quant aux loups, qui ne manquent pas dans notre district, il n'en faisait qu'une amulette. A présent, soupira Dimitri, c'en est fait de la chasse aux loups et aux ours, du cheval et de tout ce qui l'amusait. Il s'est mis dans les livres. Mais je crois bien, ajouta Dimitri en hochant la tête, que ce n'est pas à ses livres qu'il pense.

— A quoi donc ? sembla lui demander le regard de Bérangère, bien que la question ne se formulât pas sur les lèvres de la jeune fille.

— Je savais bien, reprit-il, que tout ce qui se fait le 13 décembre ne pouvait que mal tourner. Et un vendredi encore ! c'est-à-dire le jour le plus dangereux de la semaine la plus dangereuse du mois le plus dangereux de l'année. C'était vraiment tenter Dieu ! Je l'avais dit au pope, à Son Excellence elle-même. Ils n'ont fait que se moquer de moi.

— Ah ! l'accident de chasse est arrivé le 13 décembre ?

— Non, non, je parle de l'autre, qui a été bien pis, et dont il ne se relèvera jamais sans doute. Son doigt blessé le 13 septembre est guéri depuis longtemps. Son cœur, blessé le 13 décembre, ne guérira, lui, que quand il ne battra plus.

Dimitri, dans sa superstition, redoutait tellement ce jour néfaste, qu'une fois par an, le 13 décembre, il gardait le lit vingt-quatre heures de suite, sans autre raison que ses craintes chimériques.

Rien n'aurait pu le faire lever, si ce n'est un ordre exprès de son maître. Et le comte Serge aimait trop son dévoué serviteur pour lui imposer une torture de vingt-quatre heures. — Que crains tu donc ? lui demanda-t-il un jour. — Je crains tout, répondit Dimitri. Et cependant il était brave jusqu'à l'audace. Oui, le 13 décembre, l'oiseau qui plane au-dessus de notre tête doit nécessairement laisser tomber dans vos yeux la fiente qui aveugla Tobie ; le toit de la maison seigneuriale s'écroulera sous la neige ou s'effondrera sous l'action d'un feu subit ; le couteau de cuisine se retournera de lui-même dans la main du cuisinier pour lui faire une cruelle blessure ; le chien deviendra enragé, et la jument favorite prendra le mors aux dents.

— Mais rien de tout cela ne t'est jamais arrivé, objectait le comte Serge.

— Cela peut venir, répondait Dimitri en hochant la tête.

XVI

Bérangère était loin de se douter que son nom était venu sur les lèvres de la belle princesse Olga, le jour où le comte Woronzoff avait reconduit sa cousine jusqu'à sa voiture. Peut-être ! avait-il dit, lorsqu'elle lui avait demandé de l'accompagner jusqu'au skating rink. Mais, au dernier moment, il n'avait pu se décider, et son hésitation avait été si visible, qu'Olga, plus froissée qu'elle ne voulait le laisser voir, lui dit sur le ton de la plaisanterie :

— Vous êtes pressé de retourner aux *Niebelungen*. Ne vous gênez pas, comte.

— Je vous demande, en effet de reprendre mon travail.

— Il est donc bien intéressant ?

— Plus intéressant que vous ne sauriez l'imaginer.

— Oh ! vous êtes un dilettante en toutes choses. Chez vous la science perd de son austérité par la présence continuelle de ce jeune secrétaire. Vous avez toujours aimé la beauté, mon cousin, au point de vue esthétique, s'entend.

— J'ai regardé aujourd'hui pour la première fois la personne dont vous parlez, dit-il d'un ton d'indifférence hautaine.

— Et comment l'avez-vous trouvée ?

— Charmante, ne vous en déplaît. Quand je dis charmante, je n'ai vu que son front. Un beau front ! C'est là ma beauté de prédilection. Mieux que les yeux et leur regard, mieux que la bouche et son sourire, le front me renseigne sur la personne que je veux soumettre à un examen attentif. C'est là que vient la lumière, qu'éclate la pensée, que siège la vérité. Sur le front dont je vous parle, doré, comme les marbres de Paros, j'ai vu l'âme belle, pure, transparente, cherchant à se voiler sans pouvoir y parvenir,

— Oh ! mon Dieu ! que de choses sous un front ! dit la princesse Olga, tout en passant complaisamment le bout du doigt sur le sien. Il était lisse et blanc ; elle le savait, la coquette. Deux sourcils déliés, dont l'arc semblait tracé par le plus fin pinceau, en faisaient ressortir la blancheur. Quant à l'étroitesse des tempes, elle était habilement dissimulée par de petites boucles folles qui avaient l'air de voltiger çà et là au gré de leur fantaisie.

— Le front, reprit-il, comme s'il se parlait à lui-même, c'est là que l'âme met sa meilleure, sa plus sûre empreinte. J'ai connu des fronts de vieillards qui respiraient la jeunesse et la sérénité sous leur couronne de cheveux blancs. J'ai connu des fronts de dix-huit ans qui cachaient sous leurs bandeaux noirs ou blonds la vieillesse anticipée, le désenchantement, les mécomptes précoces. Printemps îlétri dès sa première heure, fleurs sans épanouissement !

— Avez-vous toujours été dans ces principes ? demanda un peu ironiquement la belle princesse.

— Non, répondit-il brièvement.

Puis il murmura avec un sourire amer :

Nell' onda sulca, nell' arena semina,
Quel che speranza in cor di femmina. (1)

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec un geste de découragement, allez-vous me parler latin, et est-ce avec votre secrétaire au front de marbre de Paros que vous avez pris cette odieuse coutume ?

— Ce n'est pas du latin, mais de l'italien, princesse. Je m'étonne que votre oreille musicale n'ait pas reconnu le langage de Rome.

— Je m'en garderais bien. Sauf le français, que j'adore parce que c'est la langue qui se parle à Paris, je déteste tous les idiomes étrangers. Enfin voulez-vous venir en aide à mon ignorance et me traduire votre italien ?

— Non, dit-il en secouant la tête. Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

— Comme vous voudrez. Eh tout cas, sans rancune, et au revoir, mon sévère cousin.

(1)

Il sème dans le sable, il laboure dans l'onde,
Celui de qui l'espoir de la femme se fonde.

Non, le comte Serge ne s'était pas toujours montré fidèle à ces principes. Lui aussi, autrefois, avait été pris à deux beaux yeux, deux éclairs de saphir, comme on disait à la cour. Lui, le sceptique, l'homme fort, qui se croyait à l'abri de toute surprise, il avait cru au sourire de commande stéréotypé par la plus habile coquetterie sur des lèvres de corail, dans le seul but de laisser mieux voir deux rangées de petites dents, des perles fines, disait-on encore à la cour. Mais il n'avait pas regardé le front, ce front étroit et bas, toujours couvert par les ondulations artificielles d'une coiffure compliquée. Non, la lumière n'était pas derrière ce front. Pour éclairer le pur albâtre, le rayon restait absent.

.....
 Pendant ce temps, la princesse montait en voiture, tout en fredonnant du bout des lèvres un air du *Val d'Andorre* :

Carlos aimait une Basquaise,
 Une Basquaise aux noirs cheveux.

— Sont-ils noirs ? Sont-ils blonds ? Non, ni noirs ni blonds, mais d'un admirable brun cuivré ou doré qui tenterait le pinceau d'un artiste.

Son tendre cœur se mourait d'aise
 En contemplant ses jolis yeux.

— Mieux que jolis, continua-t-elle *in petto*, splendides dans leur nuance indécise, qui va du brun à l'orange, des yeux noirs à reflets d'or, comme je ne sais plus quelle héroïne de roman. Il faut savoir être juste, même envers ses rivales, car c'est ma rivale, je n'en doute pas, cette énigmatique créature qu'il feint de n'avoir pas regardée jusqu'à ce jour. Heureusement, je le connais ; le passé l'aura rendu prudent, et il ne cédera plus aussi vite à la passion.

XVII.

L'été venait de finir. Ce n'était pas en vain que la belle saison avait passé encore une fois sur la petite malade. Le bienfaisant soleil, le grand air de la vieille demeure, avaient été de puissants auxiliaires pour le docteur Roland dans son œuvre de guérison. Sans que le mouvement fût encore revenu de façon à permettre à l'enfant de se tenir sur ses jambes, il y avait des symptômes précurseurs de vie qui ne pouvaient échapper à l'œil vigilant du savant docteur, à la tendresse inquiète de Bérangère. Tous deux se réjouissaient. Quant à Stanie, une gaieté qu'elle n'avait jamais connue se mêlait à sa résignation accoutumée. Je puis attendre patiemment les ailes que vous m'avez promises, disait-elle au médecin. Avec Minos, je fais en deux minutes le tour du jardin. Elle était assez forte maintenant pour diriger elle-même son docile attelage ; pas n'était besoin de fouet ou de cravache, il va sans dire : avec un animal comme Minos, la parole suffisait. Quand la petite maîtresse gardait trop longtemps le silence, il tournait vers elle sa tête expressive et semblait lui demander compte de son mutisme. En peu de temps Minos était devenu le favori de la maison. Il ne se mangeait pas un poulet ou un lapin dans le ménage Sapin, — lequel était fort gourmand, personne n'est parfait, hélas ! — sans que les os les plus délicats fussent mis de côté pour lui.

Mme Sapin l'emmenait tous les jours au marché, ce qui avait procuré à Minos bon nombre de connaissances utiles. Le rôtisseur du coin, les petits restaurants du quartier, loin de le redouter, lui faisaient bon accueil et lui mettaient de côté quelque délicate provende : Pour votre chien, Madame Sapin, disaient-ils en lui offrant de mystérieux petits paquets enveloppés dans de vieux journaux.

Quant à Polydore Sapin, il raffolait du bel animal ; il lui avait appris à faire l'exercice avec un manche à balai, et comptait aller jusqu'à la partie de dominos, comme il avait vu faire, assurait-il, à des chiens beaucoup moins intelligents et moins amateurs de la science.

Tout allait donc pour le mieux. L'argent ne manquait plus dans la bourse de Bérangère. Chaque mois, Dimitri remettait à la jeune fille dans un petit porte-

monnaie, tout parfumé de cette enivrante odeur de cuir de Russie qu'on respirait à pleins poumons à l'hôtel Woronzoff, le montant de ses honoraires.

Le porte-monnaie était sous enveloppe cachetée, de façon que les susceptibilités les plus exigeantes du jeune secrétaire n'eussent pas à souffrir de l'intermédiaire par lequel passait l'argent de son gain.

Les premiers mois, elle l'avait reçu avec une joie sans mélange ; maintenant, elle rougissait, le cachait au fond de sa poche, et s'en allait à pas pressés sans oser détourner la tête. La dernière fois même, elle avait été on ne peut plus confuse. Dimitri lui ayant remis l'enveloppe cachetée à son arrivée, au lieu d'attendre son départ, il avait fallu garder cet argent sur elle pendant tout le temps de la séance. Si le comte le savait, quelle honte pour elle ! Cet argent lui brûlait les mains. Peut-être trouvait-il qu'elle le gagnait fort mal. Peut-être ne la gardait-il que par compassion pure. Il avait su la misère qui l'attendait sans lui, et ce cœur généreux, qui cherchait en vain à s'endurcir, avait trouvé ce moyen de lui faire l'aumône. L'aumône ! Oh ! que n'était-elle riche pour pouvoir lui dire :

“ Je continuerai à travailler pour vous de grand cœur, mais qu'il ne soit plus question d'autre rémunération qu'un faible éloge, quand vous le jugerez mérité.”

Mais l'éloge n'était jamais venu. En vain avait-elle passé bien des heures de la nuit sur ses livres russes. Cette langue hérissée de consonnes, si étrange d'aspect pour des yeux français, n'avait plus de mystères pour elle. Elle causait couramment avec Dimitri, qui se montrait, lui, un précepteur plein d'admiration.

— Si vite appris ! répétait-il.

Mais celui pour lequel elle travaillait avait sans doute trouvé ses progrès tout naturels, ou plutôt il n'avait pas paru les remarquer.

Un matin, comme Bérangère s'appêtait à partir, elle reçut par la poste une lettre ainsi conçue :

“ Mademoiselle,

“ Une affaire imprévue me force à m'éloigner. Je ne veux pas partir sans vous remercier de l'aide que vous m'avez prêtée jusqu'ici avec tant de zèle et de talent.

“ Dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être, je compte être débarassé des préoccupations qui vont prendre mon temps jusque-là. J'aurai l'honneur alors de vous faire savoir mon retour.

“ Veuillez agréer, Mademoiselle l'hommage de mes respectueux sentiments.

“ Comte SERGE WORONZOFF.”

Le papier tomba des mains de Bérangère. Un profond soupir s'échappa de sa poitrine. Ainsi donc, son instinct craintif ne l'avait pas trompée ! C'était le congé redouté qu'elle recevait sous ce pli satiné, fermé aux armes de Woronzoff. Adieu à cette position inespérée qui lui avait permis jusqu'ici de donner à sa malade le nécessaire et le superflu ! Adieu aussi à ces heures d'un travail auquel elle avait fini par prendre goût. C'était un grand intérêt dans sa vie qui s'en allait. Elle ne pouvait se le dissimuler à l'amertume de ses regrets. Pourquoi donc n'avait-il pas même pris la peine de lui faire ses adieux la veille ? Elle était partie sereine et souriante comme à l'ordinaire, sans un mot de remerciement pour le bien-être qu'elle lui devait depuis un an. Mais des remerciements, il n'en voulait pas ! C'était un cœur sec, concentré dans ses inutiles regrets, dans sa stérile douleur. Il n'avait besoin de sympathies de personne, encore moins de celles d'une mercenaire, car elle n'était que cela pour lui. Il l'avait généreusement payée, c'est vrai, mais pouvait-elle oublier le ton d'indifférence hautaine avec lequel il l'avait présentée à la princesse Olga sous le titre de “son secrétaire” ?

Et Bérangère reprenait la lettre ligne par ligne, mot par mot, pour y découvrir un sens. “ Dans quelques mois, dans quelques semaines, peut-être,” disait-il.

C'est cela ! A cette époque, la princesse Olga serait comtesse Woronzoff ; la vie ressusciterait dans la morne demeure, il n'y aurait plus de loisirs pour le travail. Malheureusement le docteur Roland est parti pour les eaux avec toute sa famille, et Bérangère se sent privée à la fois de tous ses appuis. On peut attendre, il est vrai. Seule, dans sa chambre, elle compte son petit trésor renfermé dans les porte-monnaie de cuir de Russie. Ils exhalent, en sortant de leur enveloppe, une odeur

capiteuse qui lui fait mal. Voilà le dernier reçu, le dernier qu'elle recevra jamais ! Comme tous les autres, il est d'un rouge brun, monté en argent, avec le chiffre de S. W. incrusté sur une petite plaque de métal qui fait le milieu du sac. Celui-là est encore intact : une vraie fortune ! Mais Bérangère n'attendra pas que la nécessité vienne de nouveau frapper à sa porte. Dès aujourd'hui elle se mettra en route. Elle ne veut pas de lacune. Il faut, par un travail sans retard, suppléer au gain qui va manquer ; il faut chasser les idées noires, ne pas permettre à la tristesse et au découragement de se loger pour un instant dans son âme. Oh ! si elle pouvait se débarrasser de ce tumulte d'idées contradictoires qui l'obsède !

Est-il bon ? Est-il mauvais ? se demande-t-elle cent fois par jour.

Que lui importe, après tout ?

Eh bien non, elle ne peut pas voir d'un œil indifférent ce puissant esprit achever de sombrer dans le naufrage de ses croyances. Elle ne s'occupera plus de lui que pour le recommander à Dieu ; mais, chaque jour de sa vie, elle et Stanie prieront avec ferveur pour qu'il retrouve en Dieu la paix qui le fuit. Elle sait, à n'en pouvoir douter, comme s'il le lui avait dit lui-même, que cette pensée, abandonnée à ses propres incertitudes, n'était pas à l'origine une ennemie de Dieu, une révoltée par nature. Il est bien loin de cette sécheresse d'esprit, de cette inintelligente fureur, qui nie pour détruire, pour anéantir le divin, si elle en était capable. Son cœur est affamé de justice et de vérité, il ne saurait se contenter des spéculations de la philosophie, encore moins de la dédaigneuse indifférence de l'esprit fort. Ah ! que Dieu daigne descendre vers cette âme souffrante, puisqu'elle ne sait pas monter vers lui !

Et elle relit avec un attendrissement qui soulage son cœur oppressé ces belles paroles d'un illustre orateur chrétien, qu'elle a trouvées dans une lecture faite la veille :

Un jour, au détour de la rue, à la porte de l'église, on rencontre Jésus-Christ, ce Christ Sauveur qu'on a fui, qu'on a repoussé tant de fois. Il est là, vainqueur aujourd'hui. Comment cela se fait-il ? Vous tombez à genoux en criant : Seigneur ! et le pardon descend avec la grâce d'en haut.

Bérangère, après cette lecture, se sentit doublement rassurée. D'abord elle se pardonna à elle-même, — en faveur du motif, — cet intérêt extraordinaire pour un étranger qu'elle devinait plutôt qu'elle ne le connaissait ; ensuite elle en vint à espérer que la lumière se ferait dans les épaisses ténèbres. Elle se mit donc vaillamment à l'œuvre. A défaut de protections efficaces, elle avait, comme tout le monde, la ressource des agences. Mais que de promesses sur le papier pour de minces résultats ! Que de perspectives décevantes ! que de courses inutiles ! que de fins de non-recevoir ! La saison était devenue pluvieuse. Elle arpentait courageusement Paris du matin au soir, allant d'une adresse à une autre, d'une espérance à un mécompte, sans jamais se lasser, sans permettre même à son visage fatigué de trahir en présence de Stanie le secret des ses préoccupations. L'intelligence précoce de l'enfant, son jugement déjà mûr, lui aurait permis de partager les angoisses de sa sœur. C'était précisément ce que Bérangère ne voulait pas. Une peine qu'on porte à soi seul et dont on peut épargner le spectacle à ceux qu'on aime n'est jamais trop lourde, pensait-elle.

D'ailleurs, il était indispensable à la guérison de la petite malade de la maintenir dans un état de sérénité habituelle. Bérangère partait donc le sourire aux lèvres, et c'était encore avec le même paisible sourire qu'elle venait retrouver Stanie.

Ah ! ma chère sœur, disait la petite fille d'un air désolé, en tâtant le châle humide de la cherchéuse, je savais bien qu'il pleuvrait, je vous l'avais annoncé ce matin en vous priant de ne pas sortir. Mes hirondelles volaient bien bas, si bas qu'elles rasaient la terre.

Et l'enfant s'efforçait d'atteindre les épaules de sa grande sœur pour lui enlever son vêtement mouillé. C'était toujours le même cachemire noir, devenu plus mince et moins lustré. Bérangère avait espéré un instant qu'il avait fourni sa dernière campagne. Elle projetait l'emplette d'un manteau à la mode pour la fin de l'automne ; mais, maintenant que l'argent allait se faire rare il ne fallait plus y penser. D'ailleurs, c'était pour l'hôtel Woronzoff que ce luxe aurait été nécessaire. A quoi bon maintenant ?

XVIII.

Un matin, au moment où Bérangère s'apprêtait à sortir, Mme Sapin, qui était montée pour la remplacer auprès de sa sœur, son panier à ouvrage au bras, lui fit des signes mystérieux pour lui indiquer qu'elle avait besoin de lui parler en particulier. Bérangère montra qu'elle avait compris en se dirigeant vers la porte. Mme Sapin la suivit aussitôt.

Je sais bien, Mademoiselle Bérangère, dit-elle pour préambule, que je n'ai pas de conseils à donner à une personne comme vous ; ce serait Gros-Jean qui voudrait en remonter à son curé ; mais, d'un autre côté, quand on ne saisit pas l'occasion aux cheveux, on court grand risque de ne plus mettre la main dessus.

Bérangère écouta patiemment. Elle n'en était plus à s'étonner du langage imagé et proverbial de la mère Sapin.

Une de mes payses, qui est concierge d'un grand hôtel de la rue Saint-Florentin, est venue me voir ce matin. Elle m'a dit, tout en causant, que la dame du premier aurait besoin d'une jeune demoiselle savante, bien élevée, convenable,—tout votre portrait enfin,—pour promener ses deux filles, qui n'ont pas d'institutrice depuis quelques jours, et qu'elle ne veut pas confier à une femme de chambre. Ces demoiselles sont de grandes marcheuses, il faut donc de bonnes jambes pour les suivre, et, jusqu'à présent, les personnes qui se sont présentées ont reculé devant la longueur des courses qu'il faut entreprendre. La dame, qui est une baronne fort exigeante, paraît-il, tient à la science, pour qu'on s'instruise tout en marchant. Mais il y a des personnes fort savantes qui ne jouissent pas d'une bonne santé, comme il y a aussi des *pont-neuf*, qui ne savent ni A ni B.

—Pendant que ma payse me racontait son histoire, j'ai pensé que c'était la justement votre lot. On gagne trois francs l'heure, c'est bien joli pour une promenade. Il a donc été convenu, entre ma payse et moi, qu'elle ne laisserait monter personne aujourd'hui jusqu'à votre arrivée, pour qu'on ne donne pas la place à une autre.

—Mais c'est fort mal, cela, Madame Sapin ! s'écria Bérangère. Je veux dire que je vous suis mille fois reconnaissante, mais que nous n'avons pas le droit, ni vous, ni moi, ni votre payse, d'enlever les chances possibles à celles qui ont, comme moi, plus que moi peut-être besoin, de gagner leur vie.

—Vous avez raison, Mademoiselle Bérangère. Polydore a dit comme vous, mais rien n'est perdu à l'heure qu'il est. En partant tout de suite, vous serez la première au poste, et vous n'aurez fait de tort à personne.

Une heure après, Bérangère arrivait place de la Concorde. Comme elle venait de descendre du trottoir pour franchir dans sa largeur la rue Saint Florentin, deux chevaux pleins de feu, montés par une jeune femme et par un cavalier de haute stature, débouchaient de la place, et venait droit sur elle dans un galop furibond.

Un cri sortit de ses lèvres. L'amazone qui portait avec tant de grâce le chapeau à haute forme, où s'enroulait une écharpe de gaze blanche, et l'habit de cheval en fin drap gros bleu, c'était la belle princesse Olga. Quant à son compagnon, Bérangère l'avait deviné avant de le reconnaître. C'était bien la haute taille du comte Woronzoff, sa tournure altière, sa chevelure presque noire, sa barbe d'un brun fauve tirant sur le roux. Bérangère, comprenant enfin le danger, voulut remonter sur le trottoir. Elle fit un pas arrière, son pied glissa, et, perdant l'équilibre, elle vint tomber la tête la première à quelques lignes des sabots du cheval que montait le comte Woronzoff. Lorsqu'elle reprit connaissance, elle se trouva au milieu d'étrangers, dans une pharmacie voisine du théâtre de l'accident. Qui l'avait amenée là ? Elle n'en savait rien ; sa tête, affaiblie par le sang qui avait coulé abondamment d'une blessure au front, ne lui fournissait rien de clair. Des formes vagues, semblables à des fantômes, passaient et repassaient devant ses yeux encore obscurcis. Avait-elle vu réellement la princesse Olga et son cousin ? N'était-ce pas une hallucination, un cauchemar ? Oui, un cauchemar odieux comme le mensonge ! Pourquoi lui avoir dit qu'il quittait Paris ? A quoi bon ce faux-fuyant ? Il se débar rassait d'elle comme d'une mendicante importune à qui on est las de faire l'aumône. Cette pensée fit monter la rougeur à son front.

— Ah ! dit le médecin qu'on avait été chercher sans doute dès le premier instant, et qui écoutait attentivement les battements irréguliers de son pouls, Dieu soit loué ! les couleurs reviennent. Nous allons pouvoir transporter Mademoiselle dans une pièce retirée, où elle sera à l'abri de tous ces regards curieux.

Le pharmacien avait bien pu faire évacuer sa boutique, mais il n'avait pas été le maître d'empêcher la foule qui s'était vite formée, suivant les habitudes parisiennes, de stationner nombreuse et impatiente, devant la porte.

— Je puis marcher, murmura Bérangère en essayant de se lever. Je crois que je pourrais retourner chez moi.

— Quand vous serez en état d'être transportée, Mademoiselle, dit le médecin, j'aurai l'honneur de vous accompagner en voiture jusque chez vous.

— Je suis vraiment confuse, dit la jeune fille, désolée de donner tant d'embarras.

— Du calme, du calme. Ne vous inquiétez de rien. Tout a été prévu.

Tout a été prévu ! Ces étrangers étaient vraiment d'une bonté bien grande pour une inconnue. Mais Bérangère était loin de se sentir calme, comme on le lui demandait. Les heures s'écoulaient. Serait-elle en état de se présenter rue Saint-Florentin ? Ses jambes se dérobaient sous elle quand elle fit un nouvel effort pour se lever, et sa faiblesse générale était telle qu'elle se laissa retomber dans le fauteuil où on l'avait placée. Le médecin lut sur sa physionomie les préoccupations anxieuses qui la troublaient,

— Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle, s'empressa-t-il de lui dire ; ce ne sera rien, je vous le jure. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

— Ce sera trop tard, dit la jeune fille d'une voix altérée. J'avais une affaire importante à régler aujourd'hui même.

— Ne pourrait-on vous suppléer, Mademoiselle ? dit le pharmacien. On nous a recommandé de ne rien négliger pour votre service.

— C'est impossible, Monsieur ; mille remerciements. L'affaire qui m'occupe est toute personnelle. Mais vous parliez de recommandations qu'on vous aurait faites, ajouta-t-elle après une courte hésitation ; je ne sais pas qui a pu s'occuper de moi dans cette aventure.

— L'auteur de l'accident, Mademoiselle. Il est resté auprès de vous jusqu'à ce que M. le docteur lui ait assuré qu'il n'y avait rien à craindre. Il a même laissé ici son portefeuille, contenant, outre son nom et son adresse, une somme considérable dans le cas où votre état nécessiterait des frais, qui heureusement ne sont pas à craindre, ajouta le pharmacien en riant.

Toujours l'or de ce Woronzoff ? Croyait-il donc, avec ses bourses pleines, réparer tous les maux, panser toutes les blessures, sécher toutes les larmes ?

Bérangère rougit en présence de cette nouvelle *aumône*. Le pharmacien se méprit sur sa rougeur. Il pensa que cette jeune fille, dont le langage était si noble, les allures si distinguées, n'avait besoin d'aucun secours pécuniaire, et que sa fierté s'offensait d'une pareille proposition. Aussi se hâta-t-il de la rassurer.

— Soyez tranquille, Mademoiselle, dit-il. Je ne laisserai subsister aucun malentendu de nature à vous gêner vis-à-vis de cet étranger. J'ai promis d'aller lui porter de vos nouvelles dans deux heures d'ici. Je lui remettrai en même temps ce portefeuille, dont je n'ai que faire.

Bérangère y jeta les yeux pour la première fois. Il était semblable à sa collection de petits porte-monnaies. C'était le même cuir de Russie, la même doublure de soie grenat. Seulement les initiales S. W., au lieu d'être appliquées en argent, étaient gravées à froid.

— C'est moi que ce soin regarde, monsieur, dit la jeune fille en mettant la main à sa poche. Moi seule, je dois vous indemniser de tous les dérangements dont j'ai été cause.

Mais elle rougit de nouveau et ne présenta pas sa bourse. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu laisser remarquer la ressemblance qui existait entre le portefeuille et son propre porte-monnaie.

Cette fois encore, le pharmacien se méprit.

— De grâce Mademoiselle, dit-il, ne parlez pas d'indemnité pour un verre d'eau de fleur d'orangeur . . .

Puis, appelant un jeune homme qui se trouvait dans l'arrière-magasin :

—Constant, dit-il, faites avancer la voiture. M. le docteur assure que mademoiselle peut rentrer à son domicile.

La voiture était un grand coupé vert bronze rechampi de noir, aux portières armoriées d'un S et d'un W timbrés d'une couronne camtale. Bérangère ne reconut pas le cocher. Ils étaient nombreux à l'hôtel Woronzoff, mais elle ne se méprit pas sur cet S et ce W quelle retrouvait partout.

Heureusement, pensa-t-elle, c'est bien fini, cette fois. Il ne m'arrivera pas tous les jours de semblables aventures. Que Dieu le garde, mais qu'il fasse que je ne le retrouve plus sur ma route !

La Providence ne jugea pas à propos d'exaucer ce vœu, tout sincère qu'il fut. Le soir même, Dimitri se rendait dans le quartier Saint-Louis et demandait à parler à Mlle de Pontmore. Il avait l'ordre, dit-il, de prendre de ses nouvelles verbales. En outre, il était porteur d'un billet contenant ces mots :

Le comte Woronzoff a été désolé de l'accident dont il s'est trouvé la cause involontaire. Il espère que Mademoiselle de Pontmore ne s'en ressentira pas longtemps, et pourra venir bientôt lui prêter de nouveau son aide. Le voyage du comte Woronzoff a été beaucoup plus court qu'il ne l'avait présumé.

Après la lecture de cette lettre, Bérangère se sentit soulagée d'un grand poids. La manne providentielle était revenue. Plus d'inquiétude sur le sort de la petite malade. Plus de courses infructueuses à la recherche d'un travail qui semblait la fuir. C'était bien là que Dieu la voulait. Elle allait reprendre avec joie, avec confiance, ses intéressants labeurs. Avec fierté aussi, car ce n'était pas un esprit ordinaire que le comte Woronzoff, et être associée même pour une part infime à ses travaux semblait maintenant à Bérangère la réalisation de ses plus ambitieuses espérances. Huit jours de repos suffiraient bien pour fermer la coupure du front. Quant aux névralgies qui avaient suivi la chute et qui paraissaient avoir élu domicile dans sa pauvre tête, elle ne s'en inquiétait guère. — Cela ne se voyait pas. — Il était donc facile de dissimuler des souffrances invisibles.

XIX.

Bérangère était encore un peu pâle lorsqu'elle reprit pour la première fois depuis son accident la route bien connue de l'hôtel Woronzoff. L'accueil qu'elle y reçut ce jour-là et les jours suivants fut invariablement le même : politesse froide, mesurée dans sa courtoisie. Et, dans le fait, que pouvait-il y avoir de changé, pour le maître du moins ? Pour elle, il lui semblait avoir franchi un abîme. Elle s'était vue un instant sur le bord du précipice. Tout avait paru lui manquer à la fois. L'orage grondait autour d'elle. Et puis tout à coup il s'était fait un grand calme, une main amie lui avait été tendue par-dessus le gouffre béant, elle l'avait traversé, confiante, en détournant les yeux. Quand elle les avait rouverts, la route se présentait de nouveau devant elle large et facile, lui semblait-il. Mais la main qui avait aplani les difficultés du chemin, cette main restait inconsciente du bien qu'elle avait pu faire. Qu'y avait-il sous le masque de bienveillance hautaine dont se couvrait le visage de cet homme impénétrable ?

Bérangère avait renoncé à s'adresser de pareilles questions. Elle ne voulait plus songer ni à la princesse Olga, ni au mariage redouté. Le ciel lui paraissait bleu au-dessus de sa tête, c'était assez pour le moment. L'avenir restait entre les mains de Dieu.

Mais pour lui la sénérité revenait-elle enfin ? Sans le vouloir, un jour, par le mot le plus insignifiant, Bérangère contribua à la troubler de nouveau.

On était au milieu de décembre. Il fallait avoir l'almanach sous les yeux pour se croire en hiver dans cette atmosphère attiédie de l'hôtel Woronzoff. Bérangère avait été frappée en entrant du luxe de fleurs et d'arbustes qui décoraient le vestibule et l'escalier. Des camélias aux nuances les plus variées, des mimosas en pleine floraison, plantés dans d'énormes potiches de la Chine et du Japon, encadraient les doubles portes en glace, tandis que les statues, dans leur niche, se détachaient sur un fond de feuillages exotiques qui reposaient doucement la vue.

— Va-t-il donc y avoir une fête ici ? se demanda-t-elle.

Et, en effet, le front du maître paraissait singulièrement éclairci. Il salua la jeune fille avec un sourire de bienvenue qui mit Bérangère en confiance. Elle s'assit gaiement à sa table de travail, et la façon empressée avec laquelle sa main adroite disposait tout autour d'elle semblait dire : Jamais secrétaire ne fut plus content que moi.

— Commençons par ces lettres à répondre, n'est-ce pas ?

Elle fit signe qu'elle était prête, et, pendant qu'il parcourait des yeux la première feuille qui lui tombait sous la main, elle écrivit sur la page blanche, tout en prononçant lentement, et en séparant les syllabes :

— Treize décembre.

Une étincelle tombant sur un tas de poudre n'est pas plus prompte à allumer l'incendie.

— Treize décembre ! répéta-t-il d'une voix terrible. N'écrivez jamais cette date sous mes yeux, jeune fille, ne la prononcez jamais devant moi. Effacez, effacez, continua-t-il impérieusement, pendant qu'elle restait interdite et tremblante.

Il lui arracha alors la plume des mains par un mouvement brusque, la trempa jusqu'au fond de l'encrier, et fit sur la date malencontreuse une si énergique rature que le papier se déchira en deux.

— Ah ! murmura-t-il, honteux de son emportement, que ne peut-on ainsi effacer du souvenir ce qui ronge le cœur et dévaste l'âme ! Il y a des mots, voyez-vous, capables de réveiller les morts dans leur cercueil, des anniversaires aussi cruels que le poignard, venant chercher sous la cicatrice à peine fermée la place d'une douloureuse blessure. Ne vous étonnez donc pas du cri d'angoisse que pousse le patient lorsque de nouveau tout le sang de son cœur s'échappe goutte à goutte.

Bérangère, saisie d'effroi, restait debout, immobile et silencieuse. Il se taisait, lui aussi, maintenant, et l'on n'entendait plus dans la vaste pièce que le battement régulier de l'horloge.

— Pardon, murmura-t-il en passant la main sur son front, cette explosion est sans excuse devant un témoin tel que vous.

Il essaya de sourire, mais ce sourire était si amer, si douloureux que Bérangère regretta presque l'éclat de tout à l'heure. Ce n'est pas quand on crie le plus haut qu'on souffre le plus.

— Dieu m'est témoin que je fais tout ce que je peux pour oublier, continua-t-il, pour me rattacher à ce que la vie peut encore me laisser de fugitives douceurs. Oui, le sceptique, l'homme sans croyances, las de souffrir, appelle parfois à son secours la miséricorde de Dieu. Mais le fantôme divin décroît, pâlit, et s'efface lorsque j'espère enfin le saisir. Ce rêve affreux de Jean-Paul, ce rêve qu'il n'a fait qu'une fois, je le refais chaque jour, innocente enfant. Comme à lui, dans mes nuits sans sommeil, quand j'évoque la grande ombre suspendue entre le ciel et la terre, le Christ vient me dire : La rédemption est un mensonge, une illusion acceptée par les siècles. Dieu n'existe pas. Le néant se rit des hommes dans la sombre éternité.

— Comme vous devez souffrir ! murmura Bérangère avec une pieuse compassion.

Elle avait joint les mains dans l'attitude de la prière, ses grands yeux se levaient vers le ciel, on y lisait l'expression d'une ardente sympathie. Il parut reconnaissant et touché. Il savait bien, pourtant, qu'elle n'avait jamais souffert comme lui. L'âme chrétienne ne peut sombrer dans ces naufrages terribles où s'engloutissent ceux qui ont renié le Dieu de leur enfance. Quand elle a tout perdu ici-bas, il lui reste encore l'espoir d'une autre vie, la vision d'une félicité rémunératrice. Il la regarda longuement, puis il sourit avec douceur cette fois. Sa voix avait pris des inflexions paternelles, presque caressantes :

— J'ai été bien mal inspiré de faire fleurir la maison aujourd'hui comme pour une fête, dit-il, mais j'avais oublié cette date... pour la première fois !

— En effet, balbutia Bérangère, heureuse de quitter le terrain volcanique qui tremblait encore sous ses pas, je m'étais étonnée en arrivant... j'avais cru à des apprêts de bal... de grande réception....

— Tout cela est à jamais fini à l'hôtel Woronzoff, dit le comte sans se départir de son calme. Il ne peut plus être question pour moi que de fêtes de l'âme, et celles-là, je puis peut-être en espérer encore. Mais, en attendant, ajouta-t-il avec une

bonhomie qu'elle ne lui connaissait pas, je néglige ma convalescente. Vous êtes pâle, un peu changée, depuis ce fâcheux accident, et vous auriez grand besoin, je crois, des soins de notre ami Roland. Avez-vous de ses nouvelles récentes? Les dernières que j'ai reçues remontent à plus de huit jours.

Bérangère allait d'étonnement en étonnement. Cette conversation familière était la première qu'elle eût jamais tenue avec le comte. Mais elle n'était pas au bout.

— Racontez-moi donc, lui dit-il, tout en jouant avec son coupe-papier d'ivoire comme une personne qui cherche à se donner une contenance, ce que vous alliez faire, il y a quinze jours, dans ce quartier de la Madeleine si éloigné du vôtre.

Bérangère rougit sans répondre.

— Allons, je suis un indiscret, n'en parlons plus. Mais, comme j'avais failli vous écraser, il me semblait avoir le droit de m'informer en quelle circonstance.

N'était-il pas extraordinaire qu'il pensât pour la première fois depuis huit jours à user de ce droit?

Il n'y a pas de mystère, et par conséquent pas d'indiscrétion, balbutia-t-elle.

Le regard interrogateur du comte sembla dire : Voyons alors.

— J'étais allée, d'après les indications qui venaient de m'être fournies, chez la baronne de Cimieux, où j'espérais trouver un emploi utile de mon temps.

— Votre temps ! s'écria le comte. Oubliez-vous qu'il m'appartient? Voulez-vous me congédier?

La question sembla plaisante à Bérangère. Le congédier, lui ! N'était-il pas le maître? N'était-ce pas elle qui tremblait à chaque heure de recevoir son congé? N'entendait-elle pas sans cesse retentir à ses oreilles cet avertissement du docteur Roland : La race slave est capricieuse.

— A l'époque dont je parle, répondit-elle en baissant les yeux, je croyais être dégagée....

— Dégagée de quoi? dégagée envers qui? Expliquez-vous.

Le ton redevenait impérieux. Bérangère se troubla.

— J'avais pensé, au reçu de votre lettre, dit-elle, que vous aviez quitté la France pour longtemps peut-être.

— Et que vous étiez libre enfin? Mais non, je ne relâche pas ainsi mes prisonniers. Il sourit affectueusement. Savez-vous que, pour que rien de semblable ne me menace dans l'avenir, j'ai bien envie de vous faire signer un bail? Ah! je m'explique alors votre étonnement en me rencontrant rue Saint-Florentin, lorsque vous me croyiez au Caucase ou dans l'Oural!

Bérangère n'avait plus rien à répondre. La plume s'agitait dans sa main. Elle souhaitait reprendre son travail. Rien ne lui avait jamais paru plus difficile au monde que de soutenir cette courte conversation. Il s'en aperçut sans doute, car il ajouta d'un ton sérieux :

— Allons, reprenons les *Nibelungen*.

— Nous en étions bien plus loin que cela, dit-elle, surprise de son manque de mémoire.

Oui, je le sais bien, mais je voulais régler tous mes comptes d'indiscrétion. Ce jour-là, — le jour des *Nibelungen*, — j'ai lu, malgré moi, et de très loin, — était-ce bien malgré lui? — ce que vous écriviez pour échapper à l'assommant bavardage de la princesse Olga.

Bérangère tressaillit. C'était donc vrai? Il l'avait avertie que son œil de lynx pouvait suivre le travail de la copiste à distance, mais elle avait espéré que sa clairvoyance s'était arrêtée là. Un nuage pourpre couvrit pour un instant son front blanc et ses joues pâlies. Elle chercha à se rappeler ce qu'elle avait écrit pendant cette longue matinée. Tout ce dont elle put se souvenir, c'est que, l'ouvrage lui manquant, elle avait laissé sa plume s'envoler vers une toute autre direction que celle des régions nuageuses où la poésie germanique a pris naissance.

Habitée par un isolement de longue date à concentrer toutes ses pensées en elle-même, ce n'était que la plume à la main qu'elle trouvait le moyen de s'épancher. Aussi, en dépit de ses labeurs quotidiens, avait-elle toujours eu le loisir d'écrire sur son journal quelques lignes qui lui servaient à la fois de délassement et d'encouragement. Ce journal ne ressemblait guère à ce qu'on aurait pu attendre d'une jeune

filles de son âge. Il n'offrait pas le récit d'une vie, fort accidentée pourtant déjà, malgré sa brièveté, bien moins encore le recueil de ces rêves flottants, de ces imaginations puériles, de ces aspirations sans but, de cette légion de chimères enfin qui assiège les cerveaux faibles. Bérangère s'était fait un cœur intrépide. Elle n'avait ni le goût ni le loisir de se regarder vivre. Elle vivait sous l'œil de Dieu ; elle mettait son âme, son cœur, sa vie dans sa croyance. C'était là pour elle le point fixe, unique, au milieu des agitations de l'existence. Quand elle sentait son âme pleine d'amour pour Dieu, de reconnaissance pour ses bienfaits, de compassion pour ceux qu'elle voyait souffrir, elle épanchait en flots limpides sur son journal ces sentiments divers et sacrés. Personne, pas même Stanie, trop jeune, du reste, pour faire avec intérêt cette lecture, n'y avait jamais jeté les yeux. C'était le sanctuaire intime, le fond même de l'âme de la jeune fille. Rien certes n'y était à dissimuler, et pourtant, à la seule pensée que d'autres regards que les siens pouvaient avoir lu ces effusions d'une âme candide et profondément pieuse, Bérangère se sentait troublée comme l'aurait été une autre, contrainte à faire l'aveu d'une faute jusquelà sans témoin et sans juge. Le comte avait ouvert un tiroir secret de son bureau, il en avait retiré lentement quelques feuilles volantes et les avait présentées à son tremblant secrétaire.

— Les voilà, dit-il d'une voix presque basse.

Bérangère n'osait lever les yeux. Elle reconnaissait bien maintenant les feuilles perdues. C'était ce qu'elle avait écrit pendant la visite de la princesse Olga. Ce jour-là, en sortant de l'hôtel, elle avait fait, dans les grands quartiers, un certain nombre d'emplètes pour la petite malade : vingt fois il lui avait fallu recourir à son portemonnaie ; lorsque, en rentrant chez elle, elle avait constaté que les fragments nouveaux de son journal n'étaient pas au fond de sa poche, elle n'en avait pris aucun souci. Sans doute ils étaient tombés dans la rue ou dans l'un des nombreux magasins qu'elle avait visités.

— Tant mieux pour la hotte du chiffonnier, s'était-elle dit.

Mais non, ces épanchements intimes avaient été lus par les yeux qu'elle redoutait le plus au monde.

— En vertu de quel droit me suis-je permis de garder ces souvenirs, de les lire et de les relire encore ? demanda-t-il.

Il se tut, regarda longuement devant lui et soupira avec effort.

— Lorsqu'un homme qui a été plongé longtemps dans les plus épaisses ténèbres croit apercevoir au loin quelque furtif rayon, il se laisse diriger, presque encore à tâtons, par cette lueur incertaine, et, s'il lui faut pousser une porte entr'ouverte pour découvrir le foyer de la lumière, croyez-vous qu'il frappera à cette porte, qu'il attendra patiemment qu'on lui dise d'entrer ? Non, il ouvrira la porte toute grande devant lui ; il ira sans scrupule à la lumière, comme va à la source d'eau fraîche celui qui meurt de soif.

XX

Oh ! qu'elle fut bien accueillie à cette heure, la belle princesse Olga ? Jamais dans aucune des réunions mondaines où elle brillait d'un éclat sans rival, personne ne désira, ne bénit sa présence comme le fit alors la pauvre Bérangère.

— Mon cher comte, dit la coquette visiteuse, je suis enfin décidée, et je viens vous le dire.

— Quoi ? demanda-t-il comme s'il sortait d'un rêve.

— En vérité, vous avez des distractions inconcevables. Ne vous souvient-il plus qu'hier soir encore, quand vous m'avez fait l'honneur inespéré de venir partager ma solitude.... ?

— Une solitude qui ressemblait terriblement à la foule, dit-il ironiquement.

— Ne chicanons pas sur les mots. On peut être seul dans la foule, ne le savez-vous pas ?

Ses yeux noirs prirent une expression de suave tendresse. Mais ce jeu de scène était perdu, le comte avait les yeux obstinément attachés sur une rosace du tapis. La sirène parlait en vain, les oreilles d'Ulysse ne s'ouvraient pas pour l'entendre.

—Je me suis décidée pour Chaplain, dit-elle. Personne n'a comme lui le sentiment de la femme. Quel pinceau délicat ! Quelle vague poésie ! Mais je veux un portrait historique.

—Un portrait historique ! répéta le comte avec une gravité affectée. J'ignorais que vous eussiez des droits à vous faire peindre ainsi.

—Pardon ! En vérité, à force de taquineries, vous finissez par me faire perdre le peu de patience dont la nature m'a doué. Je veux dire un portrait qui ne soit pas une affaire de mode, où la toilette un simple accessoire.

—Oh ! oh ! ma charmante cousine, quelle conversion !

—Décidément, nous ne nous entendons pas. Fiez-vous à moi pour être le mieux possible sur la toile. Mais je veux passer à la postérité, pouvoir figurer dans la galerie des ancêtres sans qu'on ait à se moquer dans vingt ans d'ici d'un costume qui paraîtra alors suranné. Or, mon cher cousin, vous êtes un grand seigneur doublé d'un artiste, je m'adresse à votre goût autant qu'à votre amitié pour que vous ayez la complaisance de me dessiner un costume à la fois convenable et favorable. Personne, si ce n'est vous, ne peut me rendre ce service.

La physionomie du comte exprimait clairement : Que le diable l'emporte !

—Adressez-vous à Worths dit-il, c'est son affaire plus que la mienne.

—Vous n'y pensez pas. Le costume dont je vous parle appartiendra au domaine de l'art, de la fantaisie artistique tout au moins.

—Mademoiselle de Pontmore, dit le comte, sans répondre à la folle jeune femme, nous arrêterons là la séance, si vous le voulez bien. À demain. J'ai l'honneur de vous saluer.

Aucune trace sur ce visage impénétrable de l'émotion fugitive qui l'avait animé un instant auparavant. Quant à la princesse, à peine si elle daigna répondre par une inclination de tête à peine visible au salut de Bérangère, si gracieux dans sa timide réserve.

Elle la suivit de l'œil cependant, et, sans nul doute, au fond de son cœur, là où la vérité reprend son empire, elle fut obligée de s'avouer que cette jeune fille, qui ne s'habillait pas chez Worths, qui taillait et cousait elle-même ses modestes vêtements, n'avait rien à envier, pour la grâce de la tournure et l'aisance des manières, à la noble princesse Olga. Là s'arrêtait l'aveu. On ne peut exiger plus de la nature humaine. Mais, si les deux femmes s'étaient trouvées en présence d'un observateur impartial, aux yeux duquel elles fussent également inconnues et indifférentes, il n'aurait pas manqué de dire en désignant Bérangère : Voilà la princesse Shersky.

XXI.

La porte était à peine refermée qu'Olga se retourna vers le comte d'un air gracieux :

Je veux vous aider dans votre œuvre de charité autant qu'il est en moi, dit-elle.

Son cousin feignit de ne pas la comprendre, mais le froncement imperceptible de ses sourcils indiquait qu'il avait senti l'attaque.

Ne le niez pas, comte Serge. C'est bien à vous de déguiser ainsi l'aumône sous une apparence de travail. Rien ne m'intéresse au monde comme les pauvres honnêtes.

—En vérité, Olga, vous jouez aux énigmes.

—Eh bien alors, allons droit au but. J'ai demain une petite sauterie chez moi. Un piano et un violon, voilé tout ce qu'il me faut. Le violon est trouvé : un intéressant élève du Conservatoire, qui meurt de faim, comme la plupart de ses pareils, et qui n'est pas fâché de gagner cinquante francs en quelques heures. J'en offre autant à votre secrétaire. Cela lui permettra de s'acheter un vêtement dont la vue ne me fera plus grelotter de froid. Elle tiendrait le piano, bien entendu.

—Vous êtes mille fois bonne, répondit le comte avec ironie. Cette sensibilité... d'imagination... doit réellement vous occasionner bien des souffrances.

—N'est-ce pas ? Mais que voulez-vous ? on ne peut se refaire. Enfin, cette jeune fille me fait compassion, et, puisque vous vous intéressez à elle, autant et même mieux elle qu'une autre pour gagner cette modique somme.

—Fort modeste, en effet !

—C'est le prix, mon cher ! Je connais même beaucoup de personnes qui ne donnent que quarante francs. Tout le monde n'est pas vingt fois millionnaire comme vous. Dites-moi donc, à propos : combien vous coûte cette œuvre de charité ?

—Vous tenez à l'épithète ? Eh bien oui, vous ne vous trompez pas, c'est une œuvre de charité qui s'accomplit ici, entre ces quatre murailles, sous le prétexte d'un travail littéraire.

—Ah ! j'en étais sûre. Quel original vous êtes ! Mais la chose ne pourrait-elle se passer autrement ? Pourquoi ne lui donneriez-vous pas des copies à faire chez elle ; ou bien encore des bonnets grecs à soutacher ?

—Je reste toujours tête nue.

—C'est vrai ! Enfin, ne nous écartons pas de la question. Proposez demain à votre protégée les conditions que je vous ai dites, et surtout ne me manquez pas le soir. J'ai annoncé une surprise. Pour vous je n'ai pas de secret : je régale mes invités de la *Fée aux oiseaux*, une vraie merveille, qui a ébaubi la cour d'Angleterre. L'avez-vous vue ?

—La fée ? Non, pas encore.

—Eh bien, que ce soit une attraction pour vous. Il y a là des serins qui savent la géographie beaucoup mieux que moi, des perruches qui ne commettent pas un anachronisme, des bengalis qui se tirent des opérations arithmétiques les plus compliquées.

—En vérité ?

—C'est comme je vous le dis. Ah ! une recommandation ! Si, par hasard, votre protégée ne pouvait venir, faites-le moi savoir demain à la première heure.

—Et puis vous renseigner dès maintenant. Elle n'acceptera pas.

—Et pourquoi ?

—Parce que je ne le veux pas.

—C'est trop fort ! Vous ne cesserez donc jamais de me contrecarrer en toutes choses ?

—Il ne s'agit pas de vous, princesse, qui trouverez facilement dix doigts mercenaires pour la besogne en question, mais de M^{lle} de Pontmore.

—Ah ! c'est son nom ! Quelque noble aventurière ! Dans quel grenier pouvez-vous bien l'avoir dénichée ?

—Noble oui, dit-il froidement. Pour aventurière, je vous engage à ne pas répéter ce mot une seconde fois.

Mais la princesse n'écoutait pas. Ses yeux restaient fixés sur la porte vitrée donnant sur la cour. Tout à coup elle se leva brusquement, et, sans se donner le temps d'arranger les plis de sa robe dans leur coquette ordonnance, elle s'élança vers la porte, qu'elle ouvrit.

—Mademoiselle de Pontmore ! cria-t-elle. Un mot s'il vous plaît !

C'était bien Bérangère, en effet, qui traversait la cour et se dirigeait vers la petite porte de sortie. Le comte crut rêver. Depuis un grand quart d'heure, Bérangère avait dû quitter l'hôtel. Qui la ramenait à cette heure ?

—Mademoiselle, demanda la princesse d'un ton hautain, vous plairait-il de venir gagner demain soir cinquante francs chez moi ? Il s'agit de tenir le piano depuis onze heures du soir jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

Ce ne fut pas Bérangère qui rougit devant cette proposition inattendue, dont elle n'avait aucune raison de soupçonner l'insolence, mais le comte Woronzoff. Ses yeux lancèrent de farouches éclairs, et, si la princesse n'avait pas été occupée, avant toutes choses, de l'aventurière qu'elle cherchait à blesser, elle aurait compris que sa cause était à jamais perdue auprès de son cousin.

—Je vous ai déjà dit, princesse, dit le comte, d'une voix dont il s'efforçait de modérer l'émotion, que votre proposition est inacceptable.

—Je suppose pourtant que M^{lle} de Pontmore, puisque Pontmore il y a, n'a pas abdiqué sa volonté en prenant les fonctions de secrétaire à l'hôtel Woronzoff. Je suppose aussi qu'elle est assez grande pour me répondre elle-même.

La princesse sentait bien qu'elle allait trop loin en engageant ainsi la lutte ; un homme de la trempe du comte Serge n'était pas homme à laisser le gant à terre. Mais la jalousie, l'amour-propre blessé, le plaisir d'humilier celle qu'elle considérait comme une rivale, parlaient plus haut que la raison chez l'altière coquette. Quant

à Bérangère, elle commençait à comprendre que c'était à elle, à sa chétive personnalité, — elle se jugeait ainsi, — qu'en voulait cette grande dame.

Certes, en aucune occasion, la dignité ne lui faisait défaut, mais en présence du maître, elle se sentait la langue liée, et elle tourna vers lui un regard de détresse.

Oh ! ce regard, comme il fut saisi au passage, interprété, commenté de la plus injurieuse façon !

Mais la réponse du comte vint au secours de celle qui la réclamait, rapide, brève, sans réplique.

En voilà déjà trop long, dit-il, et vous retenez là Mlle de Pontmore debout, plus que la politesse ne le permet. Vous me demandez si elle a abdiqué sa volonté : oui, en ce qui concerne l'emploi de son temps ; il m'appartient.

Ne sont-ce pas là nos conventions ? ajouta-t-il en se tournant respectueusement vers Bérangère.

Elle fit de la tête un léger signe affirmatif.

L'incident est donc clos, ma cousine, et j'aurai l'honneur de vous conduire à votre voiture.

C'était un congé presque insultant qu'elle recevait là. Il ne lui semblait pas avoir l'intention de se retirer encore.

Elle se jeta, souriante en apparence, sur les coussins gris argenté de son élégant landau. Mais l'orage grondait au fond de son cœur, et, quand sa voiture dépassa Bérangère, qui cheminait sous la pluie, le long de la rue boueuse, elle vit avec une joie triomphante qu'elle avait éclaboussé sa rivale.

Dimitri, dit le comte en rentrant chez lui, tu t'arrangeras de façon à ce que la princesse Schersky ne me trouve jamais chez moi.

Dimitri fit une profonde inclination de la tête. Ses petits yeux verts pétillaient de satisfaction et de malice.

Et de deux, dit-il avec un rire muet, lorsqu'il rentra dans la petite pièce qui lui servait de retraite, à lui et à ses chinchillas. J'espère en la troisième.

Le comte aurait été bien surpris s'il avait su que c'était dans ce sanctuaire intime que Bérangère avait passé plus d'un quart d'heure un instant auparavant. Un sanctuaire, en effet. Partout des images pieuses, des flambeaux, des candélabres, des lampes brûlant nuit et jour devant les saints patrons de la Russie. L'iconostase était voilée d'un rideau de pourpre brodé d'or. C'était là qu'à côté de l'image de la Panagia se voyait celle de saint Serge, le patron de prédilection de la maison Woronzoff. Tous les Woronzoff s'appelaient Serge de père en fils, sinon comme appellation usuelle, du moins comme second ou troisième nom. Toutes les filles recevaient au baptême le nom de Sergia. Mais, encore une fois, comment Bérangère avait-elle pu pénétrer dans le domaine inviolable de Dimitri ? Dût-il s'absenter pour une minute seulement, il en retirait la clef, qu'il portait suspendue à une chaîne d'acier attachée à sa ceinture. Quand la jeune fille, en sortant du cabinet de travail, avait traversé le vestibule, les valets de pied qui s'y tenaient d'ordinaire en étaient absents. Dimitri s'y trouvait seul. Il s'avança vers elle d'un air mystérieux et lui dit :

Connaissez-vous Newsky et Newska ?

— De réputation seulement. Je ne les ai jamais vus.

— Cela vous ferait-il plaisir de les voir ?

— Certainement. Beaucoup.

Il lui fit signe de le suivre, souleva une portière, traversa un petit corridor de dégagement qui donnait sur le jardin, et, arrivé devant une porte étroite, il s'arrêta :

— C'est ici, dit-il avec une grande solennité.

Puis il mit la main à sa ceinture, en retira une longue clef et se disposa à l'introduire dans la serrure.

— Croyez vous, demanda-t-il, tout en faisant tous ces préparatifs avec une extrême lenteur, que le petit père serait fâché, si je donnais mes chinchillas ?

Bérangère eut sur les lèvres le nom de la princesse Schersky. Elle se souvenait du désir véhément qu'elle avait exprimé un jour, et supposait qu'elle avait fini par s'en ouvrir au propriétaire des animaux convoités. Elle se tut cependant. Dimitri répéta sa question avec insistance.

—Je crois, dit-elle enfin, que, personnellement, le comte n'a rien à y voir. Ces animaux sont à vous. Vous êtes par conséquent bien libre d'en disposer. S'il a paru une fois tenir à ce que ces jolies bêtes restassent ici, c'était à cause de vous.

La physionomie de Dimitri s'éclaircit singulièrement.

—Allons, tant mieux, dit-il. L'idée m'en était venue hier, et toute idée surgissant le treize décembre tourne à mal pour celui qui en est l'objet, si on ne la met pas à exécution.

Encore le treize décembre !

—J'ai gardé le lit tout le jour, murmura Dimitri. Son Excellence a tous les ans la bonté de fermer les yeux là-dessus. Du reste, pour lui aussi c'est une date à ne pas oublier, et j'imagine bien qu'il a d'autres pensées que la mienne pendant ces vingt-quatre heures.

Ils étaient alors entrés dans la chambre. Bérangère parut surprise et éblouie de l'éclat des lumières, en même temps que suffoquée par l'odeur qui s'exhalait des huiles parfumées et brûlantes. Mais son guide ne faisait pas attention à elle. Il était arrêté devant un rideau de serge noire, faisant face à l'iconostase, et semblait apostropher, en la menaçant du poing, une personne invisible, cachée derrière ce rideau.

—Voulez-vous le voir ? dit-il. Je vous le montrerai à condition que vous n'en parlez à personne.

Bérangère sourit. Tous ces mystères pour un chinchilla !

—Ne riez pas, dit-il, elle porte malheur à tous ceux qui la regardent. C'est un serpent. Son œil est aussi dangereux que le venin de sa langue. Pour le bien que je vous souhaite, je n'écarterais pas ce voile, si nous n'étions en même temps protégés contre son mauvais œil par la Panagia trois fois sainte, et par l'immortel saint Serge.

Il tira alors brusquement le voile noir, et découvrit aux yeux de Bérangère interdite une grande toile superbement encadrée. C'était un portrait de femme, un admirable visage, en vérité, pour ceux qui n'ont pas appris à reconnaître une âme à travers les traits. Lignes d'une pureté irréprochable, blancheur mate et veloutée, chevelure splendide se répandant en ondes dorées sur les épaules découvertes, rien ne manquait pour faire de cette belle créature une reine des assemblées mondaines.

Elle allait partir sans doute pour quelque fête brillante. Sa robe, d'une riche étoffe de brocart d'argent rehaussée de dentelles, se détachait victorieusement sur un rideau de velours vert sombre qui formait le fond du tableau. Sa chevelure, son corsage, ses bras, ses épaules, ruisselaient de diamants. La main gauche, du dessin du plus pur, et, dégantée, pour laisser voir sans doute la perfection de la forme, plongeait à demi dans un coffre de bois précieux d'où s'échappaient les perles d'un collier.

—Elle est bien belle ! pensa Bérangère.

Mais ces yeux, lumineux et transparents comme des saphirs, étincelaient d'une joie orgueilleuse qui ne pouvait charmer.

—J'ai vaincu, semblait dire cette splendide créature, j'ai vaincu et je règne.

Et la pose altière de son cou, l'attitude royale de sa tête, le geste impérieux de sa main, tout semblait confirmer l'expression triomphante de son regard.

En ce moment Dimitri triomphait, lui aussi.

—Qui aurait jamais cru cela ? murmura-t-il. Elle me traitait comme un chien. Que de fois sa fine cravache m'a cinglé le visage ! Un jour même, elle l'a cassée sur mon dos. Il se mit à rire de son rire muet.

—C'était vraiment malheureux ! Un si bel objet, monté en ivoire vert incrusté de rubis ! Un cadeau de Son Excellence, la fameuse année pendant laquelle, à chacun des trois cent soixante-cinq jours, il arrivait avec un présent nouveau ! Il était épris, aveuglé. Moi, je ne disais rien, je supportais tout, je ne voulais pas le quitter. Quitter mon maître, autant mourir ! Et d'ailleurs, les serfs en ont vu bien d'autres. Et puis, je me consolais, j'espérais que le bandeau tomberait un jour de ses yeux, et qu'il verrait.

Bérangère ne savait que penser pendant ce long monologue.

—Quelle est cette femme ? demanda-t-elle enfin.

—Ne le savez-vous pas ? La comtesse Alexandra, la plus belle des belles, l'idole de la cour de Russie. Vous vous étonnez, n'est-ce pas ? Vous vous demandez comment un humble serf, — je l'étais encore il y a quelques années, — a le droit de garder dans sa chambre un portrait qui se couvrirait d'or à Saint Pétersbourg. Le droit ! je ne l'ai pas, mais je le prends. Le petit père m'avait dit, après les terribles histoires : Tu brûleras cela ! Mais j'ai trouvé dommage d'anéantir un si beau cadre, un si beau portrait, une si belle femme !

—Elle méritait le bâcher, certes, et le knout, et la Sibérie, où elle aurait bien voulu en envoyer un autre, ajouta-t-il après un instant de silence, mais Dieu est juste, et, même en ce monde, les méchants finissent par être punis.

Bérangère, en présence de cette exaltation, se repentait d'avoir suivi Dimitri. Il avait parlé de chinchillas, et l'aventure tournait tout autrement.

—Il faut que je m'en aille, dit-elle. Ne me montrerez-vous pas vos jolies bêtes ?

Elles n'étaient pas loin. Dans une petite niche très soignée, blotties l'une contre l'autre, mais leurs grandes oreilles largement ouvertes à l'approche de la visite inattendue. Leurs yeux noirs, saillants et vifs, avaient l'air de fuir la lumière ; leurs longues moustaches brunées et raides s'en allaient presque rejoindre les oreilles.

—Prenez-les, dit leur maître. Vous verrez qu'ils aiment les caresses, et que pas une bête n'a de plus jolies petites manières.

Mais, en dépit des avances de Bérangère, ils se montrèrent fort intimidés, firent le gros dos, puis se pelotonnèrent de plus belle au fond de leur cachette.

—Il faut pourtant qu'ils s'habituent à vous, reprit Dimitri d'un ton singulier, mon rêve l'a dit . . .

Il les saisit alors l'un après l'autre et les mit entre les bras de la jeune fille.

—Emportez-les, dit-il, ils sont à vous, sinon pour vous, du moins pour la petite demoiselle, qui s'en amusera.

—Mais ils m'échapperont en route, répondit Bérangère, tout en caressant leur jolie fourrure veloutée, dont la fine nuance gris-perle était mouchetée çà et là de taches bleuâtres.

—C'est vrai. Je les porterai chez vous ce soir. Ce sera pour moi une occasion de revoir Minos, la petite demoiselle au parler si doux, et le bon vieux dragon qui a commencé à me raconter ses campagnes.

XXII

Le lendemain, quand Bérangère revint à l'heure accoutumée à l'hôtel Woronzoff, elle ne trouva personne dans le cabinet de travail, où Dimitri l'avait pourtant introduite sans lui faire aucune observation, mais après lui avoir demandé, bien entendu, des nouvelles des chinchillas. Ils avaient passé une excellente nuit. Leur petite maîtresse était dans un ravissement inexprimable, et le docteur Roland avait assuré qu'il trouverait dans ces deux jolies petites bêtes deux auxiliaires puissants pour avancer la guérison de sa malade.

—Allons, cela va bien, murmura Dimitri en se frottant les mains. C'est le commencement, peut-être.

Bérangère trouva à sa place un billet du comte Serge. Il lui disait qu'il était absent pour le reste de la journée, et qu'il la pria de lui rendre un service pressé.

Il s'agissait d'aller choisir, chez un éditeur dont son cocher avait l'adresse, une certaine quantité de musique française, qu'il voulait envoyer à Saint-Pétersbourg. Le choix était laissé au goût de Mlle de Pontmore. En sortant du vestibule, Bérangère vit devant la marquise un petit coupé de couleur sombre, sans chiffre ni armoiries. Le cocher, qu'elle reconnut bien pour appartenir à la maison, ne portait pas de livrée. Elle hésitait, ne sachant ce qu'elle devait faire, quand Dimitri descendant le perron en toute hâte, vint lui ouvrir la portière.

Dès lors ses hésitations prirent fin, et elle se laissa conduire. Le cocher enfila les Champs-Élysées dans toute leur longueur, prit l'avenue de l'Impératrice et s'engagea dans le bois de Boulogne.

—Quel chemin prend-il donc ? se demanda la jeune fille. C'est une erreur, bien certainement. Il ne peut y avoir d'éditeur de musique dans ces parages.

Et pourtant l'erreur paraissait impossible chez les gens du comte Woronzoff, en ce qui concernait leur service du moins. Cette maison, où l'œil du maître semblait ne rien voir, marchait d'une façon exceptionnelle. Bérangère, après réflexion, se décida à mettre la tête à la portière.

— Ne vous trompez-vous pas ? demanda-t-elle après avoir hélé le cocher.

— Non, Mademoiselle, lui fut-il répondu respectueusement.

— Mais quel chemin prenez-vous donc ?

— Celui que m'a ordonné Son Excellence.

Il n'y avait pas de réplique à faire, mais c'était le chemin des écoliers, en tout cas. Bérangère n'eut garde de s'en plaindre. Par cette belle matinée d'hiver, dans sa solitude presque complète, le bois était charmant.

A quoi donc pensait Bérangère, assise sur les coussins capitonnés de satin marron, les pieds sur une boule d'eau bouillante, les genoux recouverts d'une épaisse et précieuse fourrure ? car tout avait été prévu pour que le froid du dehors ne pût atteindre la promeneuse. Se disait-elle que le luxe est une chose bien douce, bien agréable, et qu'il est fâcheux de n'en jouir qu'en passant ? Songeait-elle à cette beauté fière et aristocratique, disparue de nouveau derrière le rideau noir, dans la chambre du serf Dimitri ? Non, Bérangère n'était pas une rêveuse, nous l'avons déjà dit, et, s'il lui arrivait parfois de laisser sa pensée s'égarer dans les régions incertaines de l'avenir, ce n'était pas d'elle qu'il était question. En ce moment, elle songeait que l'année prochaine elle pourrait amener sa malade, affermie sur ses petits pieds, au bord de ce lac que les canards, chassés par la gelée, remplissaient alors de leurs appels plaintifs. On était arrivé à la grande cascade. Pour quiconque avait rassasié ses yeux pendant de longues années des aspects enchanteurs des montagnes pyrénéennes, la *grande cascade*, comme l'appellent les Parisiens dans leur naïf orgueil, devait être d'un médiocre effet. Et cependant Bérangère, heureuse de sa liberté nouvelle, jouit pleinement du spectacle qu'elle avait sous les yeux.

— C'est beau, dit-elle, de trouver cela dans ce grand Paris.

Il était quatre heures lorsqu'on arriva chez l'éditeur de la rue Vivienne. Bérangère fit longuement son choix, et le commis qui la servait s'étonna de voir une jeune fille si modestement vêtue acheter tant de musique, et descendre d'une voiture si confortable dans sa simplicité. Cette musique, — avons-nous besoin de le dire ? — n'arriva jamais à Saint-Petersbourg, pas plus qu'un ballot énorme de livres français, achetés de la même façon le lendemain, après une promenade au bois de Vincennes.

XXIII

On avait atteint le dimanche, et Bérangère rentrait de la messe, lorsqu'elle fut accueillie par les cris joyeux de sa petite sœur.

— J'ai été bien longtemps, n'est-ce pas ? demanda-t-elle après avoir fermé la porte. Le sermon a duré plus d'une heure. Je ne m'en plains que par rapport à toi, car le dimanche t'appartient de moitié avec Dieu, ma pauvre délaissée.

Bérangère, le dos tourné à la fenêtre, où était placé le petit lit de repos, quittait son chapeau et son châle mouillés, sans s'apercevoir de ce qui se passait sur le lit de l'enfant.

— Ah ! ma sœur, dit celle-ci d'une voix vibrante, c'est la première fois qu'en votre absence je ne pense pas à suivre les aiguilles du vieux cadran. Regardez donc. N'est-ce pas comme un reposoir de la Fête-Dieu ? Et je n'ai pas encore fini ! Il y a beaucoup de choses au fond de la caisse.

Bérangère se retourna, fit quelques pas en avant, et s'arrêta stupéfaite. Ainsi que venait de le dire Stanie, ce côté de la chambre ressemblait à un reposoir. Le lit de repos était couvert de violettes de Parme, de lilas blanc, de roses parfumées, de toutes les nuances, depuis la pâle aurore de l'églantine jusqu'au rouge carminé de la rose du roi.

Il y avait loin de cela au petit bouquet de violettes modestes qu'apportait le docteur à chacune de ses visites. Mais Stanie ne se demandait pas d'où lui venait cette pluie odorante. Elle était ivre de joie ; elle parlait aux roses, aux lilas, à sa

sœur, et, tout en parlant, elle faisait des bouquets, elle assortissait des gerbes, elle tressait des guirlandes, qu'elle défaisait aussitôt pour avoir le plaisir de les refaire encore. Bérangère était devenue subitement sérieuse.

— Qui cela peut-il être ? murmura-t-elle. Nous ne connaissons personne, et le docteur n'est pas assez riche pour faire des folies pareilles. Le printemps et l'été en plein décembre !

Comme elle finissait ces mots, deux petits coups furent frappés à la porte.

— C'est le docteur ! s'écria joyeusement la fillette.

Elle avait appris à reconnaître de très loin le pas de son bon ami, et jusqu'à sa façon de frapper pour s'annoncer.

— Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce que cela signifie ? Où donc ma petite malade a-t-elle fait une moisson pareille ? Dans les champs de roses du paradis, bien sûr.

— Si ce n'est vous, répondit l'enfant avec exaltation, tandis que ses joues pâles se teintaient de roses, c'est un vrai miracle, un bon ange du ciel.

Le docteur secoua la tête.

— Hélas ! mon enfant, dit-il, j'avoue que je ne suis pas millionnaire, et cette profession insensée de fleurs . . .

— Oh ! des fraises ! s'écria Stanie, qui continuait à fouiller avec ardeur au fond de l'immense boîte.

Elle venait de découvrir dans un petit panier fermé une provision de fraises coquettement enfouies dans la mousse.

— Les fraises seront pour vous, docteur. Vous les aimez, je le sais. Mais regardez donc Bérangère. Elle n'est pas gaie du tout.

— En effet, demanda le docteur à la jeune fille, qui restait pensive et sérieuse, les yeux attachés sur le parquet, qu'avez-vous, mon enfant ? Pourquoi ne pas partager la joie de Stanie ?

— Je n'ai pas sa confiance enfantine, répondit-elle, et je ne sais pourquoi . . . mais je regrette que cette caisse ait été ouverte. On aurait dû la rendre au messager.

Stanie serra sur son cœur un grand râteau chargé de boutons et de fleurs d'orange, qui exhalaient une odeur pénétrante.

— Oh ! Bérangère, murmura-t-elle, que c'est joli ! Comme cela sent bon ! Pouvez-vous regretter quelque chose.

— Je regrette de recevoir un présent quand je ne puis dire merci, faute de connaître le donateur. Comprends-tu, ma petite Stanie ? Avec ce mystère, il faut se résigner à paraître ingrate, et y a-t-il rien de plus laid que l'ingratitude ?

— Oh ! mais je ne suis pas en peine, moi, répondit l'innocente enfant. Je sais bien que ce doit être un ange.

Le docteur se mit à rire joyeusement. Stanie lui lança un regard indigné.

— Est-ce que par hasard vous ne croiriez pas aux miracles ? demanda-t-elle d'une voix émue.

— Si, mon enfant, autant que vous, plus que vous peut-être, car j'ai vécu cinq fois votre âge, et j'ai eu l'occasion de voir la puissance miséricordieuse de Dieu s'exercer plus souvent.

Stanie laissa tomber un regard de découragement sur les bouts de corde qui erraient sur son lit, portant encore à leur extrémité de petits fragments de cire rouge.

— Il faudrait s'informer, murmura-t-elle, tant la foi au présent miraculeux était dans son cœur.

C'est ce que venait précisément de faire Bérangère. Elle était descendue sans en rien dire, avait interrogé minutieusement Mme Sapin ; mais point n'était besoin de si amples recherches.

Le messager céleste comme Stanie persistait à vouloir le nommer, avait pris la vulgaire apparence d'un honnête employé du chemin de Paris-Lyon-Méditerranée.

P. L. M., disait sa casquette, en lettres d'or, et le collet de sa blouse, en lettres rouges.

Il n'y avait rien à payer, rien à savoir de lui.

— Ces gens-là sont muets comme des poissons, affirma Mme Sapin.

Quant à la caisse, elle portait pour suscription :

A mademoiselle Stanie de Pontmore, rue Pavée, no 15, — Paris.

Et dans un angle se voyait sur un papier blanc, en lettres imprimées :

—Envoi de Mme Duluc, successeur d'Alphonse Karr.—Nice (Alpes-Maritimes.)

Venir de si loin pour la petite Stanie, ces belles et aimables fleurs, douillettement couchées sur leur lit de mousse et de feuillage !

Car c'est bien pour elle qu'en plein hiver le soleil d'or de Nice a fait épanouir sous un ciel d'azur ces admirables roses-thé, ces roses carminées, ces boutons de Bengale !

Stanie se consola avec ses pensées de la déception qu'elle venait d'éprouver au sujet du messenger céleste.

Certes, le costume traditionnel manquait au brave employé du chemin de fer.

—Oh ! murmura Stanie, les belles ailes bleues, les robes blanches flottantes, les couronnes de lumières ! Savez vous, ma sœur ? dit-elle tout haut, puisque mes fleurs ne viennent pas du ciel, je vais les partager. Nous prions le docteur d'offrir en mon nom les plus jolies à ses nièces, je ne garderai pour moi qu'un bouquet de violettes, et, après que vous aurez choisi, Mme Sapin portera le reste à la pauvre femme dont vous m'avez parlé, et qui grelotte tout le jour à la porte de l'église, offrant aux âmes charitables ses pauvres petits bouquets de deux sous.

L'idée de Stanie, jugée excellente, fut approuvée à l'unanimité. Ce jour-là, à l'issue des vêpres, les fidèles qui sortaient de l'église Saint-Paul furent bien surpris de voir sur l'éventaire de leur vieille marchande des fleurs à faire envie au printemps lui-même. En quelques minutes tout fut enlevé, moyennant force pièces blanches, et la pauvre marchande, relevée de faction bien avant l'heure accoutumée, grâce à son gain inattendu, entra dans l'église remercier Dieu, et le pria pour une petite malade, ainsi que le lui avait recommandé Mme Sapin. Chez le docteur, les choses se passèrent moins agréablement. Mme Roland déclara de son ton le plus serré que ses nièces étaient assez grandes pour savoir se conduire elles-mêmes, mais qu'il était fort heureux que ces fleurs d'*aventure* ne lui eussent pas été offertes, à elle, car elle se serait empressée de les faire jeter au coin de la borne.

—Je n'ai jamais aimé les aventures ni les aventurières, ajouta-t-elle en guise de péroraison.

Le dimanche suivant, même envoi de Nice pour Mlle Stanie de Pontmore. La caisse était de dimension semblable. Les fleurs seules variaient, toutes fleurs de montagnes, comme dans les Pyrénées, fit observer Stanie, qui était déjà très forte sur la flore du pays natal : bruyères, rhododendrons, narcisses, géraniums, valérianes, et surtout ces jolis lis sauvages, au calice mêlé de violet et de brun.

—Vraiment, ma sœur, disait Stanie en disposant ses nouveaux trésors, c'est bien extraordinaire. Que de choses me sont arrivées depuis peu de temps ! Mon brave Minos, sa voiture et les livres, mes jolis chinchillas, et maintenant ces fleurs plus belles que tout ce qu'on voit à Paris chez les grandes boutiquières.

Le rapprochement de ces trois innocentes aventures, fait sans mégarde par la naïve enfant, couvrit d'un nuage pourpre le visage de Bérangère, que ce second envoi avait rendu encore plus sérieuse que le dimanche précédent.

XXIV

A cette même heure, le comte Woronzoff travaillait seul dans sa grande bibliothèque. Il leva la tête entendant sonner midi.

—La caisse doit être arrivée, certainement, murmura-t-il. Je voudrais bien savoir ce qu'elle imagine.

Puis il passa la main sur son front, et reprit la plume. Chose étrange, voilà ce qui se lisait au milieu d'une page hérissée de citations, de dates, de textes obscurs :

—De quelle couleur sont ses yeux ? Je me le suis déjà demandé cent fois sans trouver la réponse.

—Parfois il me semble qu'un flot d'or les traverse ; parfois ils paraissent sombres comme la nuit ; puis le jour se lève, et je salue le pur azur.

S'agissait-il de l'Egyptienne Cléopâtre, de la grande Sémiramis, de la brillante Aspasia ? Quel poète grec ou latin avait ainsi chanté les yeux d'une beauté anti-

que ? Le comte le savait sans doute. Il sourit en se relisant, déchira le feuillet énigmatique, et ouvrit le tiroir secret de son bureau, où nous avons commis déjà quelques indiscretions pour tâcher de nous éclairer sur le compte de cet homme impénétrable.

Voici ce que nous pourrons lire sur un agenda de cuir de Russie, dont les fermoirs d'acier ne s'ouvrent qu'à l'aide d'une clef, de vraie clef, sérieuse, ouvrant bien, et fermant mieux encore, comme celle d'un coffre-fort :

"... Si l'on pouvait se fier aux théories de Darwin, concernant l'origine des êtres, je serais assez porté à croire que cette jeune fille compte une sirène au sommet de son arbre généalogique.

"Quelle musique que cette voix chaude, flexible, vibrante ! Un timbre d'or, grave, ému parfois.

"Puis tout à coup une mélodie cristalline et perlée dont les accents sympathiques et charmants vont à l'âme et la captivent ! Quel enchantement pour moi que cette rare parole ! Lorsque, après l'avoir entendue, admirée, quand je voudrais en garder à jamais l'écho, il me faut subir les insipides monologues d'Olga, débités par sa voix de tête, naturellement fausse, je suis tenté de lui dire : "Silence, sottie perruche ! Osez-vous parler quand le rossignol chante ?"

"Bérangère ! nom étrange et charmant ! Je sais par le docteur qu'elle n'est pas née au pays, mais à Athènes, où son père, amateur de l'antiquité, s'était fixé pendant quelques années. Ainsi, c'est sous ce ciel poétique et privilégié que cette fleur charmante s'est épanouie. C'est sur cette terre classique de la beauté que son visage a pris ces lignes si nobles, si enchanteresses dans leur harmonie, visage de jeune déesse, avais-je pense la première fois que je l'ai vue. Praxitèle l'aurait enviée pour son ciseau. Mais non, ce ne sont pas les souvenirs du paganisme que Bérangère évoque. Avant tout, Bérangère est une vierge chrétienne. Ainsi devait apparaître aux yeux ravis Cymodocée, lorsqu'elle renonça au culte mythologique pour adorer le vrai Dieu.

— C'est une excellente règle d'hygiène morale d'écrire ainsi ses pensées à mesure qu'elles débordent du cœur trop plein. En me relisant, je puis voir le bien-être relatif que j'éprouve déjà. Suis-je encore le même homme que l'année précédente ? A cette époque, j'avais perdu jusqu'à la curiosité de vivre, ce dernier lien qui attache ici-bas ceux auxquels il ne reste plus d'espérance. Maintenant j'essaye de recueillir ma conscience errante au milieu de l'agitation et de la vie. L'ombre s'étendait, s'épaississait de plus en plus, mais la nuit s'est retirée peu à peu devant cette lumière nouvelle. Oserai-je la nommer ? Même ici, derrière ce voile protecteur, je recule à livrer mon secret. On l'a dit il y a longtemps, les sentiments les plus purs sont en même temps les plus craintifs, et c'est blesser leur pudeur que de les tirer de l'obscurité pour les mettre au grand jour. Mais ce charme mystérieux et tout-puissant, n'ai-je pas essayé de m'y soustraire ? N'ai-je pas dit cent fois, mille fois peut-être : "Arrière, séduisants fantômes, légion de chinères fascinatrices !" Et, malgré moi, cette figure sereine et charmante venait hanter mes pensées du jour, mes rêves de la nuit. J'entendais sans cesse retentir à mes oreilles cette voix d'une suavité pénétrante, qui me parle dans le secret du cœur un langage que je n'avais jamais entendu jusqu'à ce jour.

— Qu'a-t-elle fait pour s'emparer ainsi de tout mon être ? L'innocente créature, qui a encore dans les yeux et sur les lèvres la candeur de l'enfance, serait bien tonnée si elle lisait ces lignes toutes pleines d'elle. Elle me redoute, je le vois bien. Loin de deviner une sympathie que tous mes efforts tendent à lui cacher, elle a peur de moi !

— Peur ! Eh bien, tant mieux ! Voilà ce qui me rassure. Je pourrai la conserver ainsi des années peut-être ! Si elle devenait plus clairvoyante, ce serait ma condamnation, je la perdrais sans retour.

— Je ne suis pas malheureux ! Quand bien même sa présence ne devrait jamais être pour moi qu'une lueur fugitive pénétrant dans l'obscurité, un rayon passager qui glisse dans le sombre cachot, et vient éclairer un instant le malheureux prisonnier, cet instant serait pour moi celui de la grâce et du salut.

—J'aurais appris auprès d'elle le sens divin de la vie ; j'y aurais vu que les souffrances de la pauvreté, les privations, les oppressions subies, les injustices souffertes, ne comptent pas pour une âme qui sait s'élever vers Dieu.

—Elle m'aura enseigné que le but le plus élevé, le plus enviable dans notre course d'ici-bas, ce n'est ni le plaisir, ni la richesse, ni la science, ni la gloire, ni les honneurs, et que le sort le plus désirable n'est pas le plus heureux suivant les idées humaines.

XXV

Un soir Bérangère était restée à son travail plus longtemps que de coutume. Absorbé dans ses réflexions, le comte Serge avait laissé passer les heures, et, quand il donna congé à la jeune fille, la nuit était venue depuis longtemps.

—Vous ne pouvez vous en aller seule, dit-il ; je vais sonner Dimitri, qui vous accompagnera. Vous le préférez à tout autre, n'est-ce pas ?

—Il est inutile de déranger Dimitri ou qui que ce soit, répondit-elle. J'ai l'habitude de Paris à toute heure.

—Comme vous voudrez, ajouta-t-il d'un ton qu'elle trouva moins qu'aimable, brusque, s'il faut tout dire.

Elle n'avait pas fait cent pas dans les Champs-Élysées, qu'elle se repentit d'avoir refusé un protecteur. Deux hommes, qui la suivaient depuis sa sortie de l'avenue Gabriel, s'approchèrent d'elle et lui demandèrent l'aumône d'un ton menaçant. Bérangère pressa le pas, mais ils n'eurent pas de peine à se maintenir à sa hauteur. L'un se plaça à droite, l'autre à gauche, et la menace allait tourner à l'insulte, lorsqu'un homme de haute taille, enveloppé dans un long manteau, fondit sur la dangereuse escorte, qu'il mit en fuite en présentant le bout d'une canne à épée. L'acier avait lui sous la clarté d'un réverbère. Il n'en avait pas fallu davantage pour effaroucher les deux lâches. Pâle, tremblante, se soutenant à peine, les yeux à demi clos par l'émotion, Bérangère voulut remercier son sauveur, mais il avait disparu.

—Etrange ressemblance ! murmura-t-elle. Cette haute stature, cette voix impérieuse !... Mais non, ce ne peut être lui !... Je l'ai laissé au coin du feu, et ne songeant guère à sortir.

Si Bérangère s'était retournée un instant après, elle aurait vu l'homme au grand manteau la suivant pas à pas, d'un peu loin, à la vérité, mais assez près encore pour pouvoir lui porter secours en cas de danger. Les jours suivants, le mystérieux protecteur se retrouva à son poste sans que la jeune fille protégée en eût conscience. Il la suivait patiemment, s'arrêtant quand elle s'arrêtait, ralentissant ou pressant sa marche, et choisissant les zones d'ombre tandis qu'elle recherchait les parages éclairés. Un soir, il la vit s'arrêter tout à coup, à l'entrée de la rue Saint-Antoine, devant une pauvre femme assise, ou plutôt couchée au seuil d'une porte, comme épuisée de faim et de fatigue. C'était une Italienne, jeune encore, et belle sous ses pittoresques haillons. Elle portait un enfant à son sein ; un autre était couché en travers sur ses genoux, à demi endormi, et un troisième, l'aîné de la famille, pleurait tout bas, et tendait timidement la main aux passants. Bérangère mit la main à sa poche, en tira quelque menue monnaie, qu'elle donna au pauvre petit solliciteur, fit deux ou trois pas en avant, puis, s'arrêtant comme indécise, retourna en arrière.

—Vous avez faim, sans doute, mes pauvres petits ? dit-elle d'une voix si douce, que l'Italienne saisit le bas de sa robe et l'embrassa dévotement dans sa reconnaissance. Suivez-moi à quelques pas d'ici, nous y trouverons de quoi vous reconforter.

La pauvre femme se leva avec effort, mais ranimée déjà par l'espoir, qui lui était offert. Quant aux enfants, avec l'heureux instinct de leur âge ils devinèrent à qui ils avaient affaire, et s'accrochèrent à la jupe de Bérangère, comme s'ils redoutaient de la voir les abandonner. Ils arrivèrent ainsi dans un honnête petit restaurant que Bérangère savait être tenu par un ami du ménage Sapin. Elle se norma, fut accueillie avec le plus grand respect, et commanda une bonne soupe bien chaude pour ses protégés. Les enfants se jetèrent avidement sur cette manne inespérée. Quant à la mère, avant de porter la première cuillerée à sa bouche, elle jeta un

regard de reconnaissance sur sa providence visible, sur cette belle jeune fille dont le visage rayonnait d'une joie divine.

— Pardonnez-leur, murmura-t-elle avec émotion. Ils avaient si faim !

Après la soupe, on apporta un plat de viande, un ragoût substantiel, dont les pauvres petits affamés se léchèrent littéralement les doigts.

— Comme c'est bon, hein ! se disaient-ils l'un à l'autre. Oh ! mère, que la bonne dame est bonne !

Et, rassasiés maintenant, réchauffés, désaltérés, ils avaient repris la gaieté de leur âge, et remplissaient de leurs éclats de rire la petite salle déserte où Bérangère les avait fait installer. Quand il fallut partir, Bérangère ne voulut pas les laisser aller les mains vides. On enveloppa la moitié d'un pain et un morceau de viande froide dans un journal, et le digne propriétaire ajouta, à titre de don gratuit, une bouteille de vin pour la pauvre mère nourrice.

— Vous me la rapporterez dans deux jours, dit-il, et il y aura encore de la soupe pour vous et les enfants.

— Mon Dieu ! pensait Bérangère en continuant sa route, que les riches sont heureux ! Nourrir ces pauvres abandonnés, leur donner l'abri d'un toit, quelle source de bonheur ineffables !

Elle ne savait pas, en formant ce vœu compatissant, qu'à partir de cette heure où Dieu les avait mis sur son chemin, l'Italienne et ses enfants ne connaîtraient plus jamais la misère. Pendant que, semblable à l'ange de la Charité, elle n'avait d'yeux que pour les pauvres petits que sa générosité nourrissait, d'autres regards, avides, contemplaient avec émotion cette scène touchante. Vingt fois le protecteur mystérieux de Bérangère avait essuyé la buée qui couvrait les vitres avec son mouchoir de fine batiste. Puis, quand la petite troupe s'était séparée de la jeune fille, après mille bénédictions d'une part, et promesse de se revoir de l'autre, le monsieur au grand manteau avait suivi l'Italienne et l'avait abordée délibérément.

— Ne craignez rien, lui dit-il en voyant son mouvement d'effroi ; à partir de ce soir, votre sort et celui de vos enfants sont rassurés. Bénissez Dieu, qui vous a fait voir un de ses anges !

Et, comme la pauvre femme le regardait sans comprendre, d'un air ébahi, il lui mit dans la main tout l'or que contenait son porte-monnaie.

— En retour, dit-il, donnez-moi la pièce blanche que vous avez reçue tout à l'heure. Elle me portera peut-être bonheur, à moi aussi. Il y a des mendiants de toutes sortes, ajouta-t-il à voix basse.

Trois jours après, l'Italienne allait raconter à Bérangère l'étrange aventure qui avait suivi ces humbles agapes de la charité. Mais tout n'était pas fini là. Un monsieur, qui ne s'était pas nommé, avait placé l'aîné de ses enfants en apprentissage, le second à l'école, et elle-même, avec son dernier-né, dans une bonne chambre où rien ne manquait, et où lui serait fourni l'ouvrage qu'elle était capable de faire.

XXVI

Un matin, en décachetant le courrier nouvellement arrivé, comme elle le faisait chaque jour, Bérangère trouva la lettre d'un solliciteur qui demandait au comte, dans les termes les plus humbles, la permission de lui dédier un ouvrage sur la Russie.

— Il ne fallait pas me lire la lettre, si vous vouliez gagner mon intérêt pour votre protégé, répondit le comte aux sollicitations de Bérangère. Vous savez que j'ai peu d'estime pour les flatteurs de profession.

— Je ne le connais pas, répondit la jeune fille timidement, mais il meurt de faim !

— Eh bien, envoyez ce que vous voudrez.

— Cinquante francs ? murmura-t-elle d'un ton interrogateur.

— Cela n'en vaudrait pas la peine. Mettez un billet de cinq cents francs. Il les doit à votre intercession, ajouta-t-il presque durement. Quant au livre, renvoyez-le, il peut trouver à le mieux placer.

évangère releva la tête.

—Oh non, dit-elle courageusement, ce serait mal, ce serait effacer le bienfait. Il la regarda en silence, puis, à demi souriant :

—Au fait, agissez comme bon vous semblera.

—Ne vous étonnez pas, reprit-il au bout d'un instant, si je ne suis pas précisément pourvu de toutes les vertus chrétiennes ; mon père était un sceptique en matière religieuse. Il y a encore quelques Russes dans la haute société qui sont restés des adeptes de votre Voltaire.

Bérangère fit un geste pour protester.

—Oh ! pardon, ajouta-t-il. Je reprends ce votre injurieux. Il ne peut y avoir rien de commun entre cet homme à l'esprit infernal, au masque diabolique, et...

Il s'arrêta subitement et la fixa avec une attention dont elle fut troublée.

—Ma mère était une fervente catholique, en sa qualité de Hongroise. Elle avait fait promettre au comte Michel Woronzoff, en lui accordant sa main, que les enfants à naître de leur union seraient catholiques, apostoliques et romains. Mon père promit avec une parfaite indifférence. Je fus donc baptisé : mais ma mère mourut quelques années après ma naissance, et je vous laisse à penser ce que fut mon éducation religieuse entre les mains d'un père voltairien.

—Vous ne pouvez vous imaginer, reprit-il après un instant de silence.—Je ne parle pas seulement de moi mais de tous mes confrères en incrédulité.—ce qu'il y a de stérile, de désolé dans le cœur d'où la loi est bannie, désert sans limites, et pourtant sans horizon. Et quel ver rongeur que cette foi persistante qui le poursuit ! quel involontaire et douloureux hommage envers ces *superstitions* qu'il voudrait bannir !

—Ja n'ai jamais eu la haine des choses saintes. J'en ai eu quelquefois l'émotion, et toujours le respect : mais cette moelle généreuse dont se nourrissent les croyants, cette moelle qui les soutient dans le combat de la vie,—*the struggle for life*, comme disent les anglais,—il faut la sucer avec le lait, plus tard il n'est plus temps.

—Oh ! que non ! s'écria Bérangère avec une exaltation qu'elle ne chercha pas à dominer, et en levant vers le ciel un regard empreint d'une foi profonde.

—Pour vous, jeune fille, reprit-il comme s'il ne l'avait pas entendue, vous avez reçu d'en haut le plus précieux des dons : une foi naïve et confiante que rien n'ébranle, que rien n'altère.

—Je sais, répondit-elle, qu'il n'est pas une heure de ma vie où je ne dise : Merci, ô notre Père des cieux, merci pour la santé, pour la jeunesse, pour le pain quotidien, pour le travail qui l'assure....

Ici elle s'arrêta confuse.

—Eh quoi ! pauvre enfant ! vous croyez que ce Dieu, immuable dans son éternité, prête l'oreille à la clameur immense qui s'élève de la terre, à ce gémissement innarrable que pousse en naissant l'infortuné fils d'Adam ?

—Je sais, dit-elle, et son accent devenait de plus en plus ferme, qu'il compte nos larmes une à une, qu'il entend les soupirs de nos âmes, qu'il écoute les moindres battements de nos cœurs. Ce Dieu immuable, ce Dieu *inexorable*, nous aime d'un amour infini, et je ne crains jamais rien, si ce n'est de lui déplaire, parce que je me sens toujours sous sa main et en sa divine présence.

—Quoi ! n'avez-vous jamais envié le sort de ces heureux du jour qui vivent dans les délices ? Quand, en retournant chez vous, vous rencontrez, vous éblouissant de son luxe, de sa richesse, de son insolent bonheur, une jeune femme au front triomphant, à demi couchée sur les moelleux coussins de sa voiture, dont elle semble faire un char de triomphe, ne dites-vous pas : Ma place serait-là, moi qui suis aussi belle, plus belle qu'elle peut-être, qui vaut mieux à coup sûr ?

Bérangère rougit jusqu'à la racine de ses cheveux dorés, mais son œil resta calme, et son front devint plus grave.

—Ma place est où Dieu l'a marquée, dit-elle d'une voix émue ; je n'en souhaite pas d'autre.

XXVII

Qu'allait-il donc chercher le soir dans l'église déserte ?

Peut-être l'écho des prières d'un cœur pur, car lui ne priait pas encore ! Peut-être la trace de l'ange qui lui était apparue sous un visage de femme. Nous ne savons. Mais bien souvent le bedeau, en faisant sa tournée avant la fermeture des portes, avait été obligé de l'avertir du geste et de la voix.

— On ferme, répétait-il sur son ton monotone. On va fermer.

Et il agissait bruyamment son trousseau de grosses clefs dans le voisinage de ce personnage mystérieux, qui ne regardait ni les tableaux ni l'autel, mais qui se dissimulait derrière un pilier, comme un maître attendant patiemment sa proie. Non ce n'était pas un voleur. Cet homme sortait de l'église comme il y était entré, sans prendre de l'eau bénite, il est vrai, sans faire de genuflexions devant l'autel ; mais il donnait une pièce d'or au pauvre boiteux qui lui tendait le goupillon, il en distribuait quelques autres à l'aveugle et au paralytique qui, se disputaient les largesses des fidèles à la sortie de chaque office.

Parmi ces fidèles, aucun n'avait l'air plus absorbé, plus recueilli, plus saintement épris de la vieille église que l'homme au manteau de fourrure, comme avaient fini par le désigner la loueuse de chaises, le bedeau et son frère le sacristain.

Il restait là pensif, les yeux à terre, pendant que la foule s'écoulait.

Oui, la foi descendait. Le *fiat lux* se faisait peu à peu dans ces ténèbres. L'âme commençait à palpiter sous cette enveloppe que Bérandère croyait de bronze ou de granit.

— Je suis entré dans son église, disait l'agenda aux fermoirs d'acier. Il faisait nuit déjà. La lampe du sanctuaire éclairait faiblement le haut de la nef, et laissait dans l'ombre les piliers élancés ainsi que les chapelles profondes. Une seule, remplie d'ex-voto, était encore illuminée par des cierges nombreux qui achevaient de se consumer, gages touchants de foi et d'espérance apportés là par d'humbles femmes, par des mères désolées, par des épouses anxieuses, attendant et réclamant le secours divin.

— Je m'approchai. Un groupe en marbre attira mon attention.

— Un ange radieux, un pied attaché à la terre, mais les ailes déployées, comme s'il était prêt à prendre son vol, montrait le ciel d'une main et tendait l'autre à un malheureux mortel qui semblait écrasé sous le poids d'un fardeau sans nom.

— L'ange lui ressemblait. Le misérable, c'était moi. Elle me montre le ciel, elle aussi. Peut-être pourrai-je me redresser, briser les chaînes qui m'étreignent, si elle en vient à me tendre sa main secourable.

— Hélas ! quelle amère dérision ! Quand bien même elle le voudrait, un abîme nous sépare. Je ne dois jamais l'oublier. En vain sa douce clarté rayonne comme celle de l'étoile que le prisonnier contemple ému à travers les fenêtres de son cachot. Si cette pure lumière demeure visible à ses yeux, l'étoile reste au ciel et ne descend pas à la fange d'ici-bas.

.....
— Ce n'était pas une illusion, l'autre soir. Elle ressemble en réalité à ce bel ange secourable. Lorsque je l'ai revue le lendemain en pleine lumière, il m'a semblé tout à coup lui voir pousser des ailes d'azur.

— Mais sa beauté seule n'aurait pas touché mon cœur.

— Je l'aime, non parce qu'elle est à mes yeux la plus belle créature qui soit jamais sortie des mains de Dieu ; je l'aime parce qu'elle est la meilleure et la plus pure.

— C'est étrange ! comme aux jours de ma jeunesse, la poésie remonte à mon cerveau, m'enivre et me charme.

— Aujourd'hui que je commence à dire le *Pater* comme un enfant, que la sève chrétienne monte peu à peu dans mon âme pour la ranimer, pour la sauver peut-être, je me dis : C'est de l'art, c'est de la poésie. Ce n'est pas la religion de Bérandère.

—J'aime mieux me la représenter telle qu'elle m'est apparue un soir, comme une image vivante de la Charité, abritant dans sa robe, préservant de la faim et de la bise ces deux pauvres petits qui grelottaient de froid, au seuil d'une porte de ce riche Paris.

XXVIII

Non, comte Woronzoff, vous n'êtes plus seul, aigri, désenchanté, errant de par le monde, traînant après vous le lourd fardeau des chagrins passés. A vos côtés se tient la fée de l'Espérance, la jeune fille aux yeux de topaze. Qu'est-il besoin de la regarder lorsque, docile à votre voix, à la voix de son maître, elle écrit sous votre dictée les chroniques de l'histoire ou de la vie des grands hommes de votre pays: Son image est déjà gravée dans votre cœur d'une façon ineffaçable.

DEUXIEME PARTIE.

RUSSIE.

—L'aspect extérieur des maisons en Orient, écrivait un moraliste, ne présente d'ordinaire que des murailles nues. Mais à l'intérieur l'œil est ébloui par des colonnes sans nombre, des marbres précieux, des fontaines jaillissantes, par toutes les richesses enfin, et par toutes les fantaisies de l'art arabe.

—Malheureusement, la porte de ces exquises demeures est presque toujours fermée, elle ne sait s'ouvrir qu'à ceux qu'elle aime.

—Il en est de même de certains esprits froids et nus en apparence. Pour découvrir leurs magnificences cachées, les trésors de leur cœur, il s'agit également d'en forcer le seuil.

—Que faut-il pour cela ?

—Presque rien : le sourire d'une femme !

Hélas ! le sourire était venu jadis, enivrant, irrésistible ; il avait forcé la porte ; mais qu'était-il advenu ?

Les magnificences de la demeure intime avaient été dévastées, souillées, profanées, et le sanctuaire vide s'était refermé pour toujours.

Pour toujours ! L'homme, dans ses courtes vues, dans son ignorance de l'avenir, peut-il prononcer ces deux mots avec certitude ?

Est-elle jamais éteinte dans les grands cœurs, cette flamme secrète qu'il suffit d'une étincelle pour ranimer ?

—Tout homme est prêtre de Vesta. La vie de son âme est le feu sacré qu'il a mission d'entretenir jusqu'à ce que Dieu vienne lui-même l'éteindre par la mort.

Alors commence la vraie vie, la vie immortelle où l'homme ne peut plus mériter ni démériter.

Mais jusque-là marche courageusement, voyageur d'un jour, les yeux au ciel et le cœur en haut.

.....
Cinq ans auparavant, il n'était bruit, à la cour de Russie, que d'une nouvelle étoile qui venait de se lever à l'horizon, et qui menaçait d'éclipser toutes les autres par son éclat vainqueur. Elle se nommait Alexandra de Bergstein, et jouissait de la faveur de la grande-duchesse héritière, une princesse allemande qui l'avait amenée avec elle de son pays natal, lorsque, pour mettre sa main dans la main qui devait tenir un jour le sceptre de toutes les Russies, elle avait pris à jamais la route de l'exil. Cette faveur, jointe à une beauté incomparable, devait tenir lieu de dot à Alexandra de Bergstein.

Sa mère, veuve d'un comte de l'Empire, à peu près ruiné, l'avait confiée en mourant, l'année précédente, à la jeune princesse, dont elle avait fait l'éducation. Celle-ci avait accepté le legs, et, lors de son mariage, on l'avait vue arriver à Saint-Petersbourg avec Alexandra de Bergstein, devenue la première demoiselle d'honneur. Personne ne portait avec une grâce plus fière, sur une plus blanche épaule, le nœud de diamants au chiffre de l'Altesse impériale. Personne ne savait comme Alexandra fasciner les regards, attirer les hommages et charmer les cœurs. Personne ne s'entendait comme elle à rouler avec une touchante candeur sa prune de saphir, qui rayonnait parfois de tous les feux du diamant. Il va sans dire que mille papillons de la plus haute volée vinrent, dès le premier jour, brûler leurs ailes au miroir de flamme de ces beaux yeux. Mais Alexandra ne se souciait guère d'un pareil encens.

C'était une femme pratique, aux visées hautes, qui, depuis qu'elle était en âge de réfléchir et de comprendre, avait avancé dans la vie avec une idée fixe : faire un

brillant mariage. Et par là la jeune ambitieuse entendait non seulement l'alliance d'un beau nom, d'une haute position à la cour, mais encore, et, plus encore peut-être, une grande fortune, de l'or à remuer à la pelle, des millions à aligner les uns au-dessous des autres, des diamants à faire pâlir de jalousie ses rivales en beauté. Tous ceux qui possédaient une fortune médiocre, fussent-ils princes et favoris du souverain, furent repoussés avec perte lorsqu'ils se hasardèrent à mettre aux pieds de la belle dédaigneuse leur cœur et leur main.

— Que veut-elle donc ? à quoi aspire-t-elle ? se demandait-on dans le cercle familial de la grande-duchesse.

Enfin, un soir de novembre, quand le palais d'hiver étincelait de mille feux et qu'Alexandra n'avait jamais paru si belle dans le nuage de tulle blanc dont elle aimait d'ordinaire à entourer sa beauté, le comte Serge Woronzoff, qui arrivait de Vienne, où il avait rempli une mission diplomatique de la plus haute importance, fut présenté à la belle fille d'honneur. Elle lui fit un accueil plein de réserve, mais, en même temps si flatteur dans sa grâce modeste, que personne ne douta que ce ne fût là l'élu désigné par le sort, s'il voulait prendre la peine de se faire agréer. Alexandra avait été bien renseignée. Elle savait que pas un des seigneurs de la cour, pas un des boyards de la province ne pouvait se dire riche à côté du comte de Woronzoff. Aussi quelle habileté dans ses manœuvres ! quelle science de comédienne pour jouer le personnage qui pouvait plaire au comte Serge ! quel talent consommé ! quelle sûreté de main pour attirer dans ses filets la proie digne d'en vie ! Elle manœuvra si bien que, cinq semaines après, le treize décembre, — jour à jamais fatal, — le comte Woronzoff avait reçu les serments de celle qui devait être un jour la plus légère, la plus coupable, la plus indigne des épouses.

Comment cela s'est-il fait ? Comment lui, l'homme au cœur fort, au regard pénétrant, s'était-il laissé enlacer dans les replis de ce reptile à visage d'ange ? Ange ! Oui, elle avait tout joué, tout affecté, même la piété. Elle savait que ce grand seigneur sceptique, qui ne se souciait guère pour lui des choses religieuses, par un étrange illogisme, plus commun qu'on ne pense peut-être, y tenait sincèrement pour le compte de celle qui devait être sa femme. Il considérait la piété dans une jeune fille comme une grâce de plus ; il estimait que l'émotion des choses saintes mettait une auréole poétique autour d'un front pur. Elle était restée pieuse, douce et bonne, six mois, un an, précisément le temps nécessaire pour asservir l'homme confiant qui avait eu le tort de plier une fois les genoux devant elle. Un jour il se réveilla. Le bandeau tomba de ses yeux, et dès lors il reprit l'autorité d'une main ferme.

Elle essaya de la lutte ; elle pria, elle supplia, elle pleura. Mais c'en était fait désormais de l'anarchie, du gouvernement du plus faible. Le souverain légitime, qui avait abdiqué un instant ses droits, les revendiqua hautement, et parut décidé à les exercer sans conteste. Elle se soumit en apparence, car elle vit bien que ses artifices seraient désormais en pure perte, qu'il était résolu à ne pas tomber sous le joug, et qu'il resterait le maître, — un maître sévère, en vérité. Il y avait un point cependant où toute consolation était laissée à Alexandra : l'argent,

Ainsi que dans ses rêves de jeune fille, elle le maniait à pleines poignées ; il glissait entre ses doigts menus pour se transformer en perles, en rubis, en diamants, les seuls êtres qu'elle aimait d'une tendresse sincère. Aussi, en la voyant, partout, toujours, la plus belle et la plus parée, le monde la jugeait heureuse. Il ne s'étonnait pas de ne plus voir sans cesse le comte Serge à ses côtés.

Qu'importe l'union des cœurs ? La belle comtesse n'habitait-elle pas un palais qui pouvait rivaliser de luxe avec les palais impériaux ? Ne citait-on pas ses attelages, ses trains, ses dentelles, ses fourrures splendides, l'élégance de ses livrées, et surtout ces fameux diamants, que le schah de Perse lui aurait enviés, prétendaient les flatteurs. Ses fêtes n'étaient-elles pas les plus brillantes, les plus recherchées du grand monde, les mieux organisées, pour tout dire ? Oh ! oui, elle s'entendait à merveille à semer autour d'elle, non pas pour la charité, mais pour la satisfaction de son luxe égoïste, les roubles que ne lui refusait jamais Isbilleff, l'intendant du comte, la perle et le phénix des intendants, car il était aussi intègre qu'habile. A l'heure où nous sommes de cette histoire, tout Saint-Petersbourg avait les yeux fixés sur le palais de Woronzoff. On savait qu'il se préparait dans l'opulente demeure une-

de ces fêtes féériques dont les chroniques mondaines sont si friandes dans tous les pays.

Une grande galerie, revêtue de glaces, avait été construite pour faire suite aux quatre salons, jugés cependant insuffisants à contenir la foule brillante des invités. Dans l'embrasure de chaque porte-fenêtre devaient être placés, au milieu de massifs de fleurs et de feuillage, et dans des vasques immenses de porphyre, d'albâtre, de marbres de différentes sortes, des blocs énormes de glace limpide comme du cristal de roche, qui, par un ingénieux appareil, pouvaient être renouvelés à mesure que la chaleur les ferait fondre. Des trophées d'armes des armures compètes, des tapisseries gothiques, des plantes tropicales, bananiers et palmiers, à faire rêver du Brésil, achevaient la décoration de cette salle de bal sans pareille.

Quant aux invités, tous costumés,—c'était de rigueur,—ils portaient les plus beaux noms de la Russie. On disait même tout bas que, à la faveur d'un domino inviolable, la grande-duchesse devait venir honorer pendant quelques instants de son auguste présence la demeure de sa favorite.

La veille de la fête, après un déjeuner silencieux, la comtesse Woronzoff suivit son mari dans la pièce qui portait le nom de fumoir, et où il se retirait d'ordinaire, à la suite du repas du matin, pour prendre connaissance des journaux tout en fumant.

—En vérité, comte, dit-elle d'un ton mutin, vous êtes le seul à Saint-Pétersbourg qui ne vous occupiez pas, à l'heure qu'il est, de mon costume.

—Je vous ai laissée souveraine maîtresse d'arranger tout cela à votre fantaisie, et, pourvu que vous n'ayez pas pris un rôle mythologique, ma chère, tous les autres me semblent bons.

—Vous le savez, j'ai renoncé à Diane chasserresse après votre sévère déclaration. Que diriez-vous d'une Aurore ? L'aurore est de tous les temps, il me semble.

Le comte ne put s'empêcher de sourire. La comtesse posa le doigt sur un timbre à sa portée, et Macha, la première de ses caméristes, passa son visage coquet dans l'entrebâillement de la porte.

—Dites à Nadia de vous aider à apporter ici mon costume. M. le comte désire le voir.

Le comte fit un geste de dénégation. Mais l'ordre était donné, et s'exécuta en moins de rien. Bientôt le divan, les fumeuses, la table du milieu, furent couverts de flots de tulle, de gaze diamantés, et de satin fleur de pêcher.

—C'est une nuance difficile à soutenir, n'est-ce pas, Serge ? demanda-t-elle. Mais c'est bien là le rose de l'aurore. Qu'en pensez-vous ?

—Vous êtes, ma chère, plus compétente que moi en ces sortes de choses, et considérée partout comme l'oracle du goût.

Le ton était légèrement ironique. La coquette jeune femme n'entendit ou ne voulut entendre que le compliment.

—Ah ! reprit-elle avec un soupir, si vous n'aviez pas proscrit la mythologie, quel effet j'aurais pu faire en tableau vivant : l'Aurore, du Guide !

—Je ne vous savais pas tant de connaissances artistiques, dit la voix railleuse du comte. Qui donc vous a renseignée de la sorte ?

Alexandra rougit. Sans doute qu'elle voulut détourner la réponse à faire à cette question, car elle ajouta d'un ton bas et doux :

—Après tout, que m'importe ? L'essentiel pour moi ne serait-ce pas de vous plaire, si j'avais l'espoir d'y parvenir encore ?

XXIX

On était au matin de la fête. Le comte avait fui son hôtel, inhabitable pour tout le jour. Il avait horreur du tapage, du remuement, du branle-bas motivé par les derniers apprêts, toutes choses fort agréables à la frivolité d'Alexandra, nécessaires même à son esprit oisif. La comtesse, enfermée avec son coiffeur, pour décider irrévocablement la question de sa coiffure, fit un geste d'impatience lorsqu'elle vit entrer Macha, qu'elle n'avait pas sonnée.

—Qu'est-ce encore ? demanda-t-elle. Ne peut-on me laisser un instant tranquille ? J'avais dit pourtant qu'on s'adressât à Isbilleff. Il a reçu mes dernières instructions.

Macha fit un geste désespéré qui signifiait :

—Je ne puis parler devant témoin.

La comtesse la comprit aussitôt, et passa dans une pièce voisine, où elle lui ordonna de la suivre.

—Ah ! Madame ! murmura Macha toute haletante, quel malheur ! Cette belle fête

—Eh bien, parle, tu me fais mourir.

—Un télégramme de Warinhoff ! L'enveloppe était ouverte. J'ai regardé, par je ne sais quel instinct, et j'y ai vu, hélas ! l'affreuse nouvelle . . .

—Mais t'expliqueras-tu, sottie créature ? s'écria la comtesse, au comble de l'anxiété.

—Madame le saura bien assez vite. La princesse Lipowski, la tante du maître, se meurt dans son domaine de Moldaïa. Elle demande M. le comte ; elle veut le revoir encore une fois. Il faut qu'il parte tout de suite.

—Ah ! s'écria Alexandra, en devenant horriblement pâle et en portant la main à son cœur, c'est par trop affreux !

Macha connaissait sa maîtresse. Elle savait bien que cette exclamation de regret s'adressait, non pas à la mourante, mais au plaisir qui allait lui échapper. Elle la regarda en réprimant un sourire. Mais la comtesse ne voyait rien, n'entendait rien, ou plutôt, à demi couchée sur le canapé où elle venait de se laisser tomber, elle voyait passer devant ses yeux, comme un mirage moqueur, le fantôme de son triomphe du soir.

—Rien ne serait encore perdu, si Madame le voulait, si elle savait oser, murmura l'astucieuse Macha.

—Quoi ? que veux-tu dire ? s'écria la comtesse, qui se dressa fiévreusement sur les coussins de velours.

—Personne n'a vu cette dépêche, sauf moi et Madame.

—Eh bien ?

—Eh bien, il faut la supprimer, ne rien dire au maître. Plus tard, s'il survient une seconde dépêche, on verra à expliquer la perte de celle-ci.

La comtesse semblait en proie à une lutte terrible. Non pas, hélas ! que le sens moral s'éveillât en elle. Ce n'étaient pas les reproches de sa conscience qu'elle redoutait, si elle se décidait à suivre le conseil de Macha ; mais elle se représentait le comte irrité, furieux, menaçant, lorsqu'il découvrirait qu'on l'avait trompé.

—Mais il ne le saura jamais, Madame. Soyez donc tranquille de ce côté.

—Il aime tendrement sa tante. Il ne me pardonnera pas de lui avoir dérobé sa dernière bénédiction.

—Ah ! pouvez-vous hésiter, Madame ? renoncer à un pareil triomphe ? Mais vous êtes divine dans ce costume d'Aurore.

Ce mot décida la comtesse, qui ne demandait qu'à céder.

—Plus une parole, dit elle d'un ton brusque.

Et, ouvrant un coffret d'argent ciselé posé sur la table, elle en tira une bague de prix. C'était une opale entourée de diamants.

—Voilà pour ton conseil . . . et pour ton silence, ajouta-t-elle en tendant le précieux bijou à l'avidement camériste. Celle-ci baisa la main de sa maîtresse en murmurant qu'elle n'avait pas besoin de récompense. Mais le regard de tendre admiration qu'elle jeta à l'anneau put édifier Alexandra sur la sincérité de cette assurance.

—Monsieur Gayac, dit la comtesse au coiffeur français, lorsqu'elle rentra, je me suis décidée pour les émeraudes seules, sans mélange. Des papillons dans les cheveux, sur les épaules, à la ceinture . . .

—Madame la comtesse pense en avoir assez pour la garniture complète ? demanda respectueusement le coiffeur.

—Macha, allez chercher la garniture en question.

La camériste revint avec un écran doublé de velours blanc, que la comtesse ouvrit aussitôt.

C'était éblouissant, en vérité.

M. Gayac déclara qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi beau à la cour de France, où il avait longtemps professé son art, jusqu'à ce que Sa Majesté la czarine lui eût fait l'honneur inappréciable de l'appeler à Saint-Pétersbourg.

— Ces émeraudes sont sans pareilles, je puis l'affirmer, répéta-t-il à plusieurs reprises. Cependant les diamants de la comtesse auraient peut-être mieux convenu au personnage de l'Aurore.

— Je crois que vous êtes dans le vrai, dit-elle négligemment, mais je n'avais pas encore eu l'occasion de porter mes émeraudes, du moins en garniture complète. Enfin, nous verrons ce soir ; Macha, serrez tout cela. A neuf heures, n'est-ce pas, Monsieur Gayac ?

Elle fit un signe de tête gracieux au *grand artiste*. Pouvait-elle se montrer trop prévenante pour celui qui allait tenir son sort entre ses mains ? A dix heures, les portes de l'hôtel étaient grandes ouvertes, et l'orchestre nombreux sous les armes. La cour d'honneur, illuminée à *giorno*, voyait arriver la file pressée des équipages de gala. Bientôt le vestibule et les premiers salons furent remplis des costumes les plus pittoresques, les plus riches et les plus variés : gentilshommes en manteau court, en long pourpoint, la toque à plumes sur l'oreille, présentant le poing à de nobles dames étincelantes de pierreries ; imposants Magyars, splendides hidalgos, marquises Louis XV, soubrettes Watteau, personnages historiques dont les costumes avaient été copiés avec la fidélité la plus scrupuleuse. Le maître de la maison portait sur lui une fortune. Le fermoir de son escarcelle, ayant appartenu à Henri III de France, était incrusté de rubis, au milieu de ciselures d'un travail merveilleux. Les boutons de son pourpoint de velours vert, brodé d'or, étaient des perles fines d'une grosseur rare, et autour de sa toque, ombragée de plumes, on voyait une chaîne composée de pierres précieuses qui avaient été montées dans l'Inde. Mais son visage ne reflétait aucune émotion joyeuse. Pas une fois son regard ne s'arrêta sur la ravissante *Aurore*, ruisselante d'une rosée de diamants, qui quêtait son admiration par les sourires les plus expressifs. Elle était bien belle pourtant ! La grande dame altière, passionnée, coquette, vindicative, glace et flamme à la fois, — le type achevé de la grande dame russe, — s'était transformée ce jour-là, par une de ces habiles métempsycoses où elle excellait. Il semblait qu'elle eût pris à tâche de reconquérir le cœur de son mari, en composant à nouveau le personnage sous lequel elle avait su le charmer jadis. Ce regard singulier et charmant, qui faisait penser, disait-on, au regard plein de mystères de la belle Joconde, ce sourire presque inquiétant dans sa mobilité énigmatique, tout ce que la coquetterie ajoutait de ressources et d'imprévu aux lignes si pures de son visage irréprochable, tout cela s'était évanoui. La coquette avait fait place à une ingénue ravissante de candeur et de grâce. Ses yeux, purs comme des cristaux, bleus comme des turquoises, "joyaux tombés du doigt de l'ange Ithuriel," n'arrêtaient que sur le comte Woronzoff leur regard calme et doux.

C'est pour lui qu'elle souriait, qu'elle causait, qu'elle dansait avec une grâce exquise ; c'est à lui qu'elle rapportait, par l'expression tendre et soumise de sa physionomie, l'hommage des admirations qui s'élevaient de toutes parts sur son passage.

— L'Aurore, plus belle que le jour, avait murmuré non loin d'elle un domino noir qu'on disait tout bas être Son Altesse Impériale le grand-duc.

Et quand elle lui avait tendu, à ce mystérieux domino, son carnet de nacre de perle, pour y inscrire le danseur auquel elle venait d'accorder une valse, il avait écrit sans signature, en caractères presque lilliputiens, un sonnet improvisé qui commençait ainsi :

Blanche comme un beau lis, et svelte comme lui,
Elle a sous sa pâleur des souvenirs de roses . . .

Ravie d'orgueil, enthousiaste d'elle-même, car le prince était peu complimenteur de sa nature, elle chercha son mari pour lui offrir ce tribut de chevaleresque admiration ; mais le comte Woronzoff n'était plus là, perdu dans la foule sans doute,

dédaigneux des suffrages que recueillait à tout instant la reine de la fête. Décidément, cette merveilleuse beauté avait perdu le pouvoir de le charmer.

.....
Elle le rencontra enfin. Mais quel changement ! Que s'était-il donc passé ? Son visage était d'une pâleur livide, ses yeux brillaient de lueurs fauves impossibles à regarder en face. Elle frissonna au contact de la main glacée qui se posa sur son bras nu.

— Vous me faites mal, Serge, murmura-t-elle.

Cinq doigts de fer semblaient s'être incrustés autour de son poignet blanc. Il l'emmena dans une embrasure de fenêtre, et là, d'une voix concentrée et terrible, avec une expression de physionomie pleine de mépris et de menace :

— Vous êtes une misérable ! lui dit-il. Je pars ; mais, si je ne la retrouve pas vivante, c'est en vain que vous chercherez le pardon.

A ce moment, l'orchestre attaquait les premières mesures d'une valse réservée pour le cotillon. On appelait l'Aurore de toutes parts. Il était quatre heures du matin. La fête était dans son plus joyeux éclat. Alexandra devait donner le signal.

— A demain les affaires sérieuses ! pensa-t-elle.

Et elle tendit la main au grand maître de la police, un homme tout jeune encore, qui avait conquis sa haute position à force d'intrigues, et qui reparaisait pour la première fois devant la belle Alexandra depuis qu'elle l'avait éconduit comme tant d'autres, audacieux mais obscur prétendant de sa main.

— Vous me plairiez, si vous étiez riche ou puissant, lui avait-elle dit ; mais je n'ai pas le temps d'attendre.

Elle avait compris instinctivement qu'en présence de cet homme d'une pénétration singulière, d'un sens moral plus que douteux, d'une conscience peu habituée à prendre l'alarme, il était inutile de garder le masque. Il était devenu puissant. C'était maintenant Son Excellence le grand maître de la police, situation redoutable, mais enviée d'un grand nombre, à cette époque de conspirations ; de plus, il était aussi sur la route de la richesse.

— Ah ! pourquoi n'avoir pas attendu ? osa-t-il murmurer à l'oreille de la comtesse, au premier tour de valse.

Elle ne répondit pas ; mais au fond de son âme, elle pensa que celui-là aurait été un ami plus indulgent que le maître sévère qu'elle s'était donné. Avec celui-ci, il fallait affecter la sagesse, la grandeur d'âme, la sensibilité pour les souffrants, toutes choses hors du caractère et du tempérament d'Alexandra. Chez l'autre, elle aurait rencontré un complice de ses goûts, de ses travers, de ses passions et de ses vices. Oh ! qu'un masque éternel est une lourde chose à porter ! Aussi, en dépit des menaces du lendemain, quelle joie triomphante sur le front de la comtesse de Woronzoff depuis qu'elle ne sentait plus peser sur elle, le regard inquisiteur de son mari ! Le sourire de Joconde entr'ouvrait de nouveau ses lèvres roses, les éclairs provocants brillaient dans ses yeux de saphir. Elle respirait à pleins poumons l'odeur des cassolettes d'encens que les fervents brûlaient à ses pieds ; elle s'enivrait du nectar de louanges hyperboliques qu'on osait lui adresser depuis qu'elle daignait les recevoir.

Et la Folie agitait ses grelots. Le cotillon allait son train, ce cotillon pour lequel la prodigue mondaine avait fait venir de chez Giroux pour dix mille francs d'accessoires. Là encore, elle avait dit : " A demain les affaires sérieuses ! " car pour la première fois Isbilleff s'était montré rétif.

— Je n'ose pas faire droit à une traite de cette importance sans demander l'autorisation à Son Excellence, avait-il dit.

En vain la comtesse s'était-elle abaissée jusqu'aux supplications, elle n'avait rien obtenu. Isbilleff s'était renfermé dans un refus respectueux, mais inexorablement obstiné.

— Je hais cet homme ! s'écria-t-elle avec passion, lorsqu'il eut quitté son boudoir, où elle l'avait fait appeler.

Combien plus encore devait-elle haïr maintenant Dimitri, qu'elle soupçonnait d'avoir espionné Macha et d'avoir livré au comte le secret de la dépêche. C'était vrai. Au milieu du bal, Dimitri, qui avait pour habitude de rôder partout, avait

mis la main, par un hasard providentiel, sur la dépêche que l'insoucieuse Macha avait négligé d'anéantir. Il s'était empressé d'avertir son maître, et celui-ci l'avait envoyé immédiatement au chemin de fer de Moscou, pendant qu'il changeait de costume, commander un train spécial pour l'heure suivante. En dépit de toute la diligence possible, le comte Serge arriva trop tard. La morte bien-aimée était étendue dans son cercueil lorsque le neveu qu'elle avait aimé comme un fils accourut pour recevoir sa dernière bénédiction.

—Morte en vous appelant ! répéta au milieu de ces sanglots la vieille Anna Moeskine, qui remplissait auprès de la princesse Lipowski la double charge d'intendante et de dame de compagnie. Morte en demandant à Dieu de la laisser vivre assez pour vous revoir encore une fois sur cette terre !

XXX

Huit jours après ces événements, le comte Woronzoff rentrait à Saint-Pétersbourg. La comtesse Alexandra était allée au-devant de lui jusqu'à la gare. Elle redoutait une explosion terrible, et elle préférait que la première entrevue eût lieu en public plutôt que dans un tête-à-tête redoutable pour elle. Il la salua froidement, comme il aurait fait à l'égard d'une étrangère, et ne lui parla que pour s'étonner que les voitures ne fussent pas encore drapées de deuil.

—Je parlerai à Isbilleff aujourd'hui même, dit-elle timidement.

—C'est inutile, je suis là. D'ailleurs, vous allez avoir assez à faire. Nous partons après-demain pour Moldaïa.

La comtesse chercha à dissimuler son désappointement sous une apparence empressée.

—Combien de temps resterons-nous, mon cher seigneur ? demanda-t-elle.

C'était ainsi qu'elle l'appelait dans les premiers jours de leur mariage, quand elle voulait obtenir de lui une grâce qu'il ne se faisait jamais prier pour accorder.

—Faites vos apprêts comme si nous ne devons pas revenir à Saint-Pétersbourg.

Elle n'osa pas questionner davantage ; mais le cœur lui battit de joie.

Sans doute qu'il comptait aller passer avec elle à Paris le temps de ce triste deuil. Un pèlerinage à la tombe de la princesse, quelques iarnes hypocrites sur cette tombe, quelques jours de condoléances assommantes à entendre, de la part des voisins et des serfs, et puis elle en serait quitte. Au moment de leur mariage, le comte avait fait acheter dans le voisinage des Champs-Élysées un grand hôtel, dont il l'avait laissée souveraine maîtresse d'ordonner à son gré la décoration intérieure. On lui avait adressé de Paris les plans, les échantillons des étoffes, les dessins des meubles, et elle avait fait de cet hôtel une merveille d'élégance. Seulement, à son grand désespoir, jusqu'à présent, le comte avait toujours reculé l'installation projetée.

Le moment était-il donc venu ? Quelle ivresse s'emparait d'elle à cette seule pensée ! Enfin elle allait se trouver sur un théâtre digne d'elle, de sa beauté, de ses talents ! Au lieu de ce maussade hiver d'un deuil rigoureux à Saint-Pétersbourg, elle arriverait à Paris pour l'époque la plus brillante de l'année mondaine.

Elle n'irait pas au bal, — pas avant six mois au moins, — mais le comte ne l'empêcherait certes pas d'avoir chaque soir chez elle un petit cercle d'amis, priés sous la formule modeste d'une tasse de thé. Or, on sait sur quelle pente glissante se pose cette tasse de thé : causeries d'abord, puis jeu, musique, sauterie, répétitions de comédie, pour arriver à la comédie elle-même.

Ces jolis rêves tinrent la comtesse en belle humeur pendant les quarante-huit heures accordées à ses préparatifs. Durant ces deux jours, le comte ne parut guère chez lui qu'au moment des repas. Il s'y montrait froid, mais rigoureusement poli, et d'une tristesse qu'Alexandra mit sur le compte de ses regrets. Un soir cependant, comme elle s'approchait de lui avec ses grâces félines, et qu'elle lui présentait son front à baiser, il la regarda avec une expression de physionomie si méprisante, que, en dépit de son audace, elle se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme. Quoi !

le charme était-il rompu sans retour ? Né pourrait-elle réveiller dans ce cœur qui lui avait appartenu si complètement quelque étincelle de ses beaux feux d'autrefois ?

Bah ! pensa-t-elle, tout s'oublie, les morts comme le reste. La vie parisienne m'aidera dans l'œuvre que je veux entreprendre. J'ai été imprudente, j'ai trop compté sur sa tendresse, j'ai commis mille écoles dans ses derniers temps, mais il n'est pas trop tard pour réparer.

Elle fut toute gracieuse pendant la route, ne se plaignait de rien, ni du froid, qui était glacial, ni de la lenteur du voyage, la neige couvrant les rails et empêchant le convoi d'avancer avec sa vitesse ordinaire, ni de la mauvaise organisation des buffets auxquels on était obligé d'avoir recours. Elle alla même jusqu'à demander à Macha de lui chercher dans son sac de voyage un volume de poésies polonaises : *l'Aube*, de Krasinski. Non pas qu'elle se souciait le moins du monde de la poésie, et surtout de la poésie polonaise,—ce n'était pas une âme à sympathiser avec les vaincus, que celle de la comtesse Alexandra,—mais elle connaissait la compassion tendre, l'enthousiasme chevaleresque de son mari pour l'héroïque et malheureuse nation, et elle s'était promis de l'assiéger par les côtés les plus vulnérables de sa nature.

Peine perdue ! Le comte avait déplié un journal, puis un autre, et paraissait s'absorber dans sa lecture avec une affectation qui ne permettait pas à la jeune femme de tenter un essai de causerie. Les yeux sur son livre, mais bien loin du poète par la pensée, elle songeait au jour prochain où, installée de nouveau dans le chemin de fer, chaque heure la rapprocherait de Paris, l'heureux terme du voyage. Elle composait de ravissantes toilettes. Le noir sied bien aux blondes. Allons, il y avait encore moyen de tirer parti de la situation ! Elle sourit à cette dernière pensée, mais le sourire s'arrêta sur ses lèvres. Elle venait de rencontrer le regard glacé du comte, qui la fixait avec une expression intraduisible.

—Macha, dit-il d'une voix brève, préparez tout, nous voilà arrivés.

On trouva à la station deux traîneaux de la défunte, l'un pour les maîtres, l'autre pour Macha et pour le valet de chambre du comte. Dimitri devait arriver plus tard avec les autres domestiques. Quant à l'intendant, il resterait encore plusieurs semaines à Saint-Petersbourg.

Cette dernière convention avait été pour beaucoup dans l'espoir que la comtesse s'était créé du voyage parisien.

Elle ne put s'empêcher de froncer légèrement le sourcil, la belle Alexandra, en regardant le lourd équipage, qui ressemblait à un chargement de pelleteries. L'intendant n'avait rien imaginé de mieux pour faire honneur à ses nouveaux maîtres que d'encombrer le véhicule de tout ce qu'il y avait de peaux d'ours blanc ou noir dans la maison. Quant au traîneau lui-même, c'était pourtant le traîneau de cérémonie, ce qu'il y avait de mieux sous la remise. Mais il datait de cinquante ans au moins, la princesse Lipowski ne s'étant jamais souciée de la mode et du luxe. Quelle différence avec l'élégante troïka dont la caisse de palissandre était doublée d'une riche étoffe des Indes chamarrée de fleurs fantastiques ! Là, la belle comtesse, enveloppée de sa pelisse de martre zibeline, les mains soigneusement cachées dans un manchon de même sorte ensevelie à demi sous de blanches fourrures, montrait son visage rose par le froid aux admirateurs dont son attelage bien connu attirait les regards. Pendant que le limonier trotta, les deux autres galopaient, suivant la coutume : l'un, le *furieux*, grâce à l'habileté du cocher, se donnait l'air farouche, emporté, indomptable ; l'autre, le *coquet*, secouait sa crinière au vent, agitait ses grelots, dansait sur place, exécutait mille courbettes, se jetait à droite et à gauche, au gré de sa capricieuse gaieté.

Mais tel était le talent hors ligne du cocher qui réglait ces allures si différentes, qu'on n'avait jamais à craindre avec lui le plus léger accident, et qu'une harmonie parfaite ne cessait, en dépit de l'apparence, de régner entre les furieux, le coquet et le sage limonier. Lorsque Alexandra fut installée sur les coussins de cuir capitonné du modeste traîneau de famille, lorsque le tablier de cuir se replia sur elle, et que ses pieds glacés cherchèrent le secours de la vénérable chancelière à demi rongée par les mites, elle ne put s'empêcher de pousser un profond soupir. Elle se rappelait ses courses folles aux environs de Saint-Petersbourg, lorsque la troïka

passait, frétille et rapide, avec son tintement de grelots argentins, éclaboussant les piétons d'une pluie de fine neige.

— Une jeune déesse sur un char antique, avaient dit les flatteurs en la voyant animée, souriante, radieuse, emportée par son attelage en éventail.

Et son traîneau, imité des Samoyèdes, traîné par quatre rennes dociles ! Une fantaisie du premier hiver de son mariage, fantaisie qui avait fait grand bruit, mais qui avait été de courte durée, les charmants animaux étant morts les uns après les autres au bout de cinq ou six semaines d'exercice. Elle regarda autour d'elle. Partout la neige, interposant son tapis de ouate entre le pavé et le véhicule, dont le patin d'acier faisait à peine le bruit du diamant qui rayerait un carreau. Sur le siège, le cocher, coiffé d'un bonnet de velours à quatre pans bordé de fourrure, revêtu de son cafetan doublé de peau de mouton, les genoux couverts d'une vieille peau d'ours noir garnie de drap écarlate un peu passé, les mains dans de gros gants qui n'avaient qu'un doigt au pouce. A côté d'elle, le comte Serge, distrait et rêveur les yeux fixés sur l'interminable horizon de neige, d'où l'on voyait les corbeaux accourir en bandes tournoyantes.

Quelle tristesse ! Le fouet du cocher ne claquait pas ces *clac clac* joyeux des postillons bruyants ; le maître se taisait, enveloppé dans ses fourrures, et Macha elle-même, la riieuse Macha, avait déjà perdu son gai babillage de Saint-Pétersbourg et ses provocants éclats de rire.

— S'il me fallait toujours vivre ainsi, pensa la comtesse Alexandra en frissonnant, j'aimerais mieux mourir sans attendre une heure. C'est être enterrée vive que de demeurer dans un pareil pays !

XXXI.

La maison seigneuriale était fort éloignée de la station du chemin de fer, une quarantaine de verstes pour le moins.

Ce ne fut donc que vers le soir que les voyageurs pénétrèrent dans l'avenue, fermée simplement par une palissade de bois, en assez mauvais état, dont les deux battants, tout grands ouverts, attestaient que les nouveaux maîtres étaient attendus. A mesure qu'on se rapprochait de l'habitation, on distinguait, massés en petits groupes, les moujiks avec leurs femmes, revêtus de leurs habits du dimanche, s'apprêtant à saluer de leurs acclamations joyeuses l'arrivée des seigneurs. Avec la mobilité qui fait le fonds du caractère slave, ils étaient passés sans transition des larmes très sincères que leur avait arrachées la mort de leur excellente maîtresse à l'enthousiasme pour ses héritiers, enthousiasme bruyant qui se traduisait par mille exclamations confuses, par un bourdonnement semblable à celui qui doit se produire dans une ruche d'abeilles quand la reine y fait son entrée. On distinguait maintenant les moindres détails d'architecture de la maison seigneuriale. Ce mot d'architecture aurait fait sourire dédaigneusement la comtesse Woronzoff. Habitée aux nobles demeures féodales de la vieille Allemagne, aux donjons menaçants, aux forteresses du moyen âge, murailles flanquées de tours, protégées encore par des douves et des fossés, elle jeta un regard de pitié sur cette maison à un seul étage, imposante par la grandeur de ses proportions, il est vrai, mais sans style, sans caractère, sans que rien pût faire préjuger l'époque à laquelle elle avait été bâtie. Composée de bâtiments de forme irrégulière ajoutés les uns au bout des autres, l'habitation ne manquait pas d'un certain côté pittoresque ; elle pouvait même s'égayer à la belle saison, lorsque les bois dont elle était entourée se paraient de la verdure nouvelle ; mais à cette heure, sous la neige qui masquait les plates-bandes des parterres, et accusait d'une façon presque sinistre les rondins de bois noirci dont se composait la construction, la première impression était des plus défavorables.

— Quel ton ! pensa-t-elle lorsque le comte lui offrit la main pour descendre devant le perron, au cas duquel se tenait, dans ses lugubres vêtements de deuil et dans l'attitude la plus lamentable, la désolée femme de charge.

Le comte eut un sourire et un mot aimable pour les vieux domestiques de sa tante ; il eut un salut affable pour les moujiks, vêtus de leur longue robe attachée.

à la taille par une étroite ceinture, pour les femmes, dont le diadème oriental, pailleté d'or ou d'argent, couronnait les tresses brunes, blondes ou rousses. Leurs chemises de toile à larges manches, d'une blancheur éclatante, et rehaussées de broderies écarlates, leurs jupes de laine couleur bluet, coquelicot, vert émeraude, égayaient le sombre paysage en jetant quelques touches vives sur le monotone tapis de neige étendu sous leurs pas.

Le comte dit quelques mots à l'oreille d'Anna Moeskiue :

— Oh ! certes, Excellence, j'y ai pensé, répondit-elle. Ma bonne maîtresse avait établi cette coutume pour chacun de ses jours d'arrivée.

Elle essuya ses yeux en cachette, releva tout autour d'elle sa longue robe de serge noire, et avec une promptitude qu'on n'aurait guère attendue d'une personne de cet âge et de cet embonpoint, elle disparut dans les profondeurs du vestibule à peine éclairé.

— Qu'attendons nous ? demanda avec une impatience mal contenue la comtesse à son mari.

— Ces braves gens vont boire à notre santé, répondit-il. Il est nécessaire que nous soyons présents.

Au bout de quelques minutes, l'intendante reparut. Elle était suivie de plusieurs domestiques qui portaient de grandes mannes remplies de galettes, de sandwiches à la viande, de gâteaux secs de différentes sortes, de petits pots de caviar. Derrière eux, deux autres roulaient une barrique de kwass, dont l'apparition fut saluée par de nombreux hurrahs. Le plus ancien du village eut l'honneur de défoncer le tonneau, puis il offrit au pope, en tête de la députation, le premier gobelet de boisson. Celui-ci le passa au comte, qui y trempa ses lèvres et le lui rendit, pendant qu'Alexandra, à qui une jeune fille toute rouge d'émotion présentait un second gobelet, le repoussait d'un air méprisant.

— Buvez donc, murmura le comte en français à l'oreille de sa femme.

XXXII

Cinq minutes après, l'élégante comtesse, étendue dans sa chambre sur un petit divan de cuir, écoutait les doléances de Macha, laquelle déclarait qu'elle ne pourrait pas vivre plus de huit jours dans cet abominable pays de loups.

Songerais-tu donc à me quitter ? demanda la comtesse avec un certain émoi.

Macha était précisément pourvue de toutes les qualités et de tous les défauts qui pouvaient plaire à une femme telle que la comtesse Woronzoff.

— Madame sait bien que je ne l'abandonnerai que pour prendre la route du cimetière, répondit l'adroite camériste.

— Tu feras bien de ne pas t'abandonner devant moi à ces idées lugubres. J'ai besoin d'être égayée. Ainsi parle-moi plutôt de notre départ pour Paris.

Macha secoua mélancoliquement la tête.

— Nous n'en sommes pas là, hélas ! Madame, et si j'en crois mes pressentiments, si je me rappelle surtout les trois corbeaux placés comme une sentinelle sur le toit, quand nous sommes arrivés . . .

Un coup sec, frappé à la porte, arrêta subitement la discoureuse.

— Monsieur le comte ! murmura-t-elle d'un air craintif.

Et elle s'éclipa rapidement dans le cabinet voisin.

Le comte regarda sa femme d'un air d'étonnement.

— Il va être huit heures, et vous n'êtes pas encore habillée ? dit-il. J'ai retenu le pope à souper.

— Je suis fatiguée, Serge, et je désirerais m'abstenir de paraître dans la salle à manger.

— Je viens vous demander précisément le contraire. Voyez si le sacrifice serait trop grand. En ce cas, je renoncerais à l'exiger.

L'accent du comte était ironique ; Alexandra sonna. Il était dans son plan nouveau de paraître se résigner à tout. Au moment où le comte ouvrait la porte pour s'en aller, elle le rappela.

—Ne trouvez-vous pas qu'il fume un peu ici ?

—Il fume un peu partout, répondit-il. J'ai prévenu Anna Moeskine d'avoir à faire appeler dès demain les meilleurs ouvriers de la ville voisine.

—A quoi bon nous mettre dans ces embarras pour si peu de temps ?

—L'hiver est loin d'être passé ; et d'ailleurs, l'année prochaine, au retour de la mauvaise saison, vous ne serez pas fâchée de retrouver toute chose en état.

—Nous reviendrons ici l'année prochaine ? s'écria-t-elle avec un effroi sincère.

—Nous n'aurons pas à y revenir, puisque nous y serons.

Le comte appuya sur ces derniers mots d'une façon que sa femme jugea cruelle et sans réplique. Il sortit d'ailleurs au même instant, en l'avertissant de se hâter.

—Ah ! Macha, murmura la comtesse, lorsque, deux heures après cet incident, elle remonta chez elle, laissant le comte à la table d'échecs, en face du pope, tes pressentiments ne t'avaient pas trompée. Nous devons rester dans cet abominable pays !

—Je n'ai jamais auguré rien de bon de ce voyage, répondit la camériste. Cette maison a l'air d'un coupe-gorge, avec ses petites fenêtres, ses escaliers étroits, ses corridors obscurs, et, si M. le comte veut nous faire assassiner, cela ne lui sera pas difficile.

La comtesse haussa les épaules.

—Si je n'avais que cela à redouter ? dit-elle d'un air de lassitude.

Et, avant de s'endormir, elle pensa aux étranges vicissitudes de sa vie ; elle repassa les diverses phases de cette existence si féconde déjà en événements. Non, même lorsqu'elle resta orpheline, sans ressources et sans avenir, après la mort de sa mère, elle ne s'était pas sentie faible, impuissante, découragée comme à cette heure ! La dot lui manquait, il est vrai, mais elle comptait sur le pouvoir de sa jeunesse, sur la protection de l'ancienne élève de sa mère. A quoi lui avait servi tout cela ? A se donner un maître inflexible et sévère. Un jour, les écailles lui étaient tombées des yeux, à ce mari si follement épris.

—Je veux, avait-il dit ce jour-là pour la première fois.

Et, ce jour-là aussi, elle avait appris à connaître dans sa bouche la signification de ces deux mots.

Où donc était le langage de la première année ? Quoi ! ce mari passionné, ce maître indulgent, dont elle avait cru faire un esclave à jamais, il était devenu un juge impitoyable ? Elle savait qu'il ne pardonnerait jamais la tromperie dont elle avait usé à son égard. Il ne lui avait pas caché son indignation en apprenant que, pendant qu'il partait seul dans la nuit, anxieux et désolé, la crainte de lui déplaire, à défaut de la voix du cœur, n'avait pas arrêté dans son cours cette fête criminelle. Elle avait souri, elle avait dansé, elle avait prêté l'oreille aux accents de la plus joyeuse folie, pendant qu'il s'en allait le cœur déchiré, l'imagination remplie des plus désolantes images. Oh ! ce jour-là, elle fut bien réellement et pour jamais bannie de son cœur.

—Ce deuil que vous repoussiez de toutes vos forces, que vous reculiez autant qu'il était en vous, avait-il dit, vous le porterez deux ans de gré ou de force.

—Deux ans dans cette contrée sauvage ! s'écria-t-elle.

—J'ai parlé de deuil, et non pas de résidence, répondit-il avec un amer sourire. Nous ne quitterons plus la Moldaïa.

Il n'avait aimé Saint-Pétersbourg que pour y faire admirer son idole. Qu'irait-il y faire maintenant ?

—La chasse me suffira, ajouta-t-il. Les loups ne manquent pas dans nos environs, et quand je voudrai du plus gros gibier, je n'ai pas encore oublié le chemin de la région des ours.

—Mais moi, moi ! s'écria-t-elle d'un ton désespéré qui aurait excité la compassion du comte Woronzoff dans une toute autre bouche.

—Vous, vous réfléchirez à ce que vous avez perdu par votre faute ; la tendresse du mari le plus naïvement épris qui fut jamais.

En vérité, il s'agissait bien de tendresse. Ce n'était pas le cœur qu'elle regrettait, mais les fêtes brillantes, le sceptre de la beauté et de la mode, qu'elle tenait sans conteste, mais surtout ce paradis parisien, entrevu un instant et perdu à jamais. Ce soir-là, en présence de Macha qui déballait les précieux écrins de la comtesse, pour

les serrer dans un coffre de bois de cèdre ayant appartenu à la défunte, Alexandra se laissa aller à un accès de désespoir qui touchait à la folie.

La vue de ces pierreries, témoins de son bonheur éphémère, de ses succès, de sa royauté d'un jour, réveilla dans cette âme passionnée toutes ses aspirations vers la vie mondaine, qui était sa vraie vie.

—A quoi bon ? disait-elle en voyant étinceler les diamants, les rubis, les émeraudes. Qu'en ferai je dans ce désert ?

Ah ! quelle chute !

Ce diadème de saphirs, il le lui avait apporté le matin de sa fête, en lui disant que tout leur éclat n'atteignait pas à celui de ses yeux. Une autre fois, c'était un collier de perles à triple rang, fermé par une opale d'un prix inestimable. Cadeau d'anniversaire du jour où il lui avait été présenté.

Au fond de l'écrin était une pièce de vers qui chantait ses beaux yeux :

Ils semblent avoir pris ses feux au diamant ;
Ils sont de plus belle eau qu'une perle parfaite,
Et vos grands cils émus, de leur aile inquiète,
Ne voilent qu'à demi leur vif rayonnement.

Alexandra avait perdu les vers depuis longtemps, mais il ne manquait pas une perle au splendide collier, commandé six mois avant l'anniversaire aux plus riches joailliers de la France et de la Hollande. Et ces aigues-marines, que la grande duchesse avait enviées ! Elles étaient renfermées dans un bouquet de roses et de lilas blancs, qu'il lui avait apporté pour son premier bal à la cour après leur mariage. Non, cette âme prosaïque ne comprit même pas alors tout ce qu'il y avait eu d'amour vrai et profond, d'amour qu'elle aurait pu rendre éternel, si elle en avait été digne, dans ces présents d'une magnificence royale.

Elle pleura "les larmes de crocodile," comme disait Dimitri, qui suivait d'un regard attentif les progrès de la dégringolade, —c'était son expression,—qu'il avait prévue dès le premier jour.

Mais elle ne pleura plus devant lui.

Elle savait que le temps des larmes, des attaques de nerfs, des menaces de se détruire, était passé à jamais.

—Prenez garde, avait-elle dit un jour, vous me pousserez à bout, au désespoir ; alors je ne serai plus responsable de mes actes.

—Me feriez-vous l'honneur de m'empoisonner, par hasard ? demanda-t-il avec un sourire sarcastique, presque cruel, le seul qui se vît encore sur ses lèvres.

—Ce n'est pas votre vie qui serait menacée, mais la mienne, murmura-t-elle d'un air dramatique.

—Vous êtes trop lâche pour cela, dit-il à voix si basse qu'elle ne l'entendit pas.

Oui, lâche, elle l'était ! Obligée de renoncer à la lutte ouverte, elle songea à la vengeance, et son imagination surexcitée évoqua pour vengeur celui qui avait murmuré ces mots à son oreille au milieu du tumulte de la dernière fête :

—Ah ! pourquoi n'avoir pas attendu ?

XXXIII

A partir de ce jour, la colombe que le comte Serge avait aimée pour son apparence douce se transforma en vautour. D'instinct, elle aimait la lutte, le combat. Lutter par la coquetterie, par la ruse, par les mille petits artifices de la diplomatie féminine. Elle ne demandait pas en face, même à son mari, lorsqu'elle était le plus sûre de son cœur confiant ; mais elle aimait à insinuer, à faire naître des résistances pour le seul plaisir d'en triompher. Dans la solitude, il lui poussa des griffes. Contre qui s'en servir ? Impossible de s'attaquer au seigneur et maître. Sa volonté, bien signifiée, avait forcé la loi. Mais il restait l'inoffensive, la dévouée, l'humble Anna Moëskine ; Isbilleff, l'intendant ; le pope, un savant homme, pourtant, mais timide, craintif, respectueux à l'excès ; Dimitri sur tout, l'espion, le dé-

lateur, et enfin la population nombreuse des domestiques qui avaient vieilli au service de la défunte, et auxquels venaient encore s'ajouter ceux des gens qu'on avait fait venir de Saint-Petersbourg. Cette femme, obligée de se soumettre, en dépit de ses rancunes et de sa haine nouvelle, avait besoin de s'attaquer à quelque chose, d'opprimer quelqu'un.

Les domestiques devinrent donc esclaves, du jour où elle n'eut pas mieux à se mettre sous la dent : c'est encore Dimitri qui parle. Les fréquentes absences du comte, sa passion pour la chasse, qui le retenait quelquefois loin de chez lui pendant plusieurs jours de suite, laissèrent le champ libre à cet esprit étroit, mais inventif et fertile en malices. Tout le long du jour, les sonnettes et les timbres résonnaient violemment, les ordres les plus contradictoires s'entassaient les uns sur les autres, et, suivant le proverbe russe qui dit qu'un homme battu vaut mieux que deux qui ne l'ont pas été, elle maltraitait les plus faibles, s'oubliant jusqu'à frapper de sa propre main, comme les grandes dames de Rome, les femmes qui la servaient. Macha seule n'avait rien à redouter de ces emportements et de ces fureurs. Elle était passée favorite en titre, et ne se servait de sa nouvelle situation que pour accabler ses anciens camarades. Le comte finit par s'apercevoir de cet état de choses. Bien qu'il n'aimât pas à se mêler de ce qu'il appelait les détails du ménage, et que le sentiment de sa dignité ne lui permit pas de réprimander devant les inférieurs la femme qui portait son nom, il avait trop l'esprit de justice pour laisser peser un joug odieux sur de braves gens qui faisaient leur devoir. Il parla à sa femme, et n'eut pas besoin de longs discours, en vérité. Quelques mots, prononcés de cette voix basse et contrainte qu'elle avait appris à considérer comme plus terrible que les éclats de la plus violente colère, suffirent, et au delà, pour l'arrêter. La domesticité vécut désormais tranquille. Anna Moeskine poursuivit sa tâche sans encombre ; le pope n'eut plus à redouter des railleries incessantes, et Dimitri marcha la tête haute. Mais l'orage continua à gronder sourdement dans le cœur de la femme vindicative. Ce n'était qu'un point noir à l'horizon : mais, pour un ciel clairvoyant, ce point noir devait amener la tempête.

XXXIV

On préparait le repas pascal à la maison seigneuriale. C'est une grande fête chez les Russes de toute condition, et le comte avait donné à cet égard à la femme de charge les instructions les plus étendues. La domesticité, mise à l'aise par les derniers ukases d'émancipation du maître, se réjouissait avec cette joie enfantine des moujiks, qui oublient en une heure de plaisir les peines des jours précédents. Il y avait réjouissance aussi dans la moindre isbah des alentours, l'intendant ayant annoncé que le kwass, les gâteaux, le pain blanc, le poisson fumé et autres conserves seraient distribués généreusement au nom du seigneur. Le matin du grand jour, la comtesse, assise devant sa toilette, ses beaux cheveux épars sur ses épaules, discutait longuement avec Macha le genre de coiffure qu'elle allait avoir à exécuter.

— Rien que des boucles, Macha, disait la comtesse, et les plus légères possible.

Qui donc devait-elle trouver pour courtisans dans la salle à manger, où une grande table en fer à cheval était dressée depuis la veille ?

Une triste cour, en vérité, pour celle qui avait été l'idole et la reine des fêtes impériales.

Les petits propriétaires des environs, quelques fonctionnaires civils et militaires, les popes des villages voisins, les ingénieurs et directeurs de travaux d'un chemin de fer en construction. C'était bien peu pour une femme qui avait vu à ses pieds la ville et la cour. Mais il y a des coquetteries tellement insatiables qu'elles se contentent de la pâture la plus grossière. Ce n'est pas alors la satisfaction naïve de cette charmante créature qui avouait n'avoir jamais rencontré sur sa route hommage plus flatteur que l'admiration spontanée d'un petit ramoneur ; c'est la vanité, l'amour propre avide d'une âme orgueilleuse, pour qui toute louange est bonne. Le paon, qui étale superbement au soleil ses plumes irisées, se pavane aussi bien au milieu des plus intimes habitantes de la basse-cour que sur les pelouses

des demeures royales. Quand Alexandra descendit de sa chambre, située au premier étage, pour rejoindre les hôtes qui se pressaient déjà au salon, elle rencontra son mari à l'entrée du long corridor. Deux fois déjà le maître d'hôtel était monté pour demander à la comtesse si l'on pouvait servir ; mais la comtesse, qui daignait condescendre à éblouir ses hôtes, se souciait fort peu de les faire attendre, oui ou non. Elle congédia donc l'importun sans un mot d'excuse, sans une promesse de faire hâte, et prit son temps pour parachever son œuvre élégante.

Il y avait plusieurs semaines déjà qu'une source aussi puissante d'intérêt était fermée pour elle. Elle s'y plongea avec l'enivrement d'une personne altérée, fit recommencer deux ou trois fois l'échafaudage gracieux de sa légère coiffure, essaya plusieurs toilettes, et se décida enfin pour une tunique de gaze de l'Inde, argentée, qui reconvoit à demi une longue traîne de taffetas mauve frangée de lilas blanc.

— Madame la comtesse est éblouissante, le printemps en personne ! disait Macha, tout en attachant au bras de sa maîtresse un splendide bracelet d'améthystes, pareil au collier et aux épingles de la coiffure. Madame la comtesse va certainement tourner toutes les têtes.

Alexandra récompensa l'éloge par un sourire des plus aimables, en même temps que le regard qu'elle dirigea vers l'antique psyché cherchait une nouvelle et muette approbation.

Sans doute qu'elle fut servie suivant ses désirs, car un éclair triomphant passa dans ses beaux yeux, son front s'illumina d'une lueur joyeuse, et elle quitta l'appartement avec la démarche sereine et majestueuse d'une déesse qui va daigner entrer en communication avec de simples mortels.

— Bonjour, mon ami, dit-elle au comte en lui tendant la main, lorsqu'elle le rencontra à l'entrée du corridor dont nous avons déjà parlé.

Il prit la main qui lui était offerte, mais son regard n'exprima ni contentement, ni admiration.

— Alexandra, dit-il à voix basse, vous auriez dû attendre pour quitter le deuil que je le quitte moi-même. Que voulez-vous que pensent nos hôtes ? La livrée est encore en deuil, les voitures sont drapées de noir, et vous, l'héritière avec moi de la défunte regrettée par tous, vous avez arboré une toilette de cour. La fête d'aujourd'hui, aux yeux de nos invités, est une fête religieuse, et non pas une réjouissance. Êtes-vous assez peu Russe par le cœur pour ne l'avoir pas compris ?

La comtesse baissa les yeux devant ce regard tristement sévère.

— Mais, mon ami, murmura-t-elle, c'est du demi-deuil. Le lilas a toujours été considéré comme tel.

— Je ne vois pas les détails ni les nuances, reprit-il, mais l'ensemble n'indique certainement pas les regrets de votre cœur. Je n'ai rien à exiger sous ce rapport, dans le sanctuaire intime de votre âme, mais je veux au moins que les apparences soient sauvegardées. Allez donc prendre une toilette plus convenable.

— Je ne vous cache pas que ce sera fort long, dit-elle, rouge de dépit.

— Eh bien, je ferai prendre patience. Vous ne redoutiez pas tant tout à l'heure de faire attendre nos invités.

Le ton était bref, impérieux. Il fallut bien obéir ; mais Macha eut un mauvais quart d'heure à passer, et la vieille psyché, qui avait reflété si longtemps les traits paisibles, la physionomie vénérable de la digne princesse Liposwki, put s'étonner des éclairs de colère traversant les beaux yeux de sa nouvelle maîtresse. Hélas ! l'infortunée psyché avait vu son dernier jour.

Une petite glace à la main, entourée d'un cadre artistique curieusement ciselé, fut jetée avec une telle violence contre son antique miroir, qu'il vola en éclats. La petite glace trouva sa fin, elle aussi, dans cette matinée tragique, et Dimitri, superstitieux comme un vrai paysan russe, murmura, en voyant enlever les nombreux débris :

— Deux glaces cassées le jour du repas pascal ! Il y aura certainement quelque malheur par ici !

Le banquet cependant se passa sans encombre,

La vaporeuse toilette de tulle noir, constellée de jais brillant, — vrais diamants noirs faisant ressortir la blancheur de son teint, et dormant à ses yeux un éclat nouveau, — parut consoler Alexandra de son récent mécompte. Elle fut admirée,

fêtée, courtisée, adulée, et présida la cérémonie avec une grâce si exquise, que le comte regretta la sévérité de son langage, et, plus encore peut être, l'absence du cadeau pascal, qu'il avait offert deux années de suite à sa femme. A la pâque dernière, elle avait trouvé sous sa serviette, en se mettant à table, une montre microscopique, chef-d'œuvre de bijouterie et d'horlogerie, dont le cadran était revêtu, en guise de verre, d'une plaque de cristal de roche. C'était une merveille où les diamants avaient la moindre part.

—Rien cette année, pensa-t-elle en étendant sur ses genoux la serviette de toile satinée, où le riche dessin d'une chasse à courre étalait en relief ses détails lilliputiens, merveille de tissage.

—Rien ! pensait au même instant le comte Woronzoïf, avec un regret venu du cœur. Pauvre Alexandra ! Je réparerai cela au premier jour.

Sur cette bonne résolution, il se montra aimable pour tout le monde, souriant, presque gai. Aussi la conversation devint-elle fort animée dans les hauteurs de la table. Aux bas bouts régnait un respectueux silence. C'était là que siégeaient les gens de la haute domesticité : l'intendant Isbileff, la femme de charge Anna Moeskiné, le régisseur du domaine, tous ceux enfin qu'un salaire quelconque attachait au seigneur, sans que pourtant ils vécussent d'ordinaire avec les domestiques.

"Vraiment, Madame la comtesse," disait un ex-officier des gardes placé à la gauche d'Alexandra, et qui ne cessait de porter des toasts passionnés à sa belle voisine, moitié par galanterie, moitié par la haute estime dans laquelle il tenait la cave de la défunte, "Je n'ai pas bu de champagne comparable à celui ci depuis que Son Altesse Impériale le grand-duc, — que Dieu et les saints nous conservent, — donna un banquet à notre régiment dont il était le colonel, lors de la naissance de son fils aîné."

Alexandra sourit. Cela ne l'intéressait guère, mais elle s'était promis d'être charmante, et rien n'était plus facile pour la sirène que de tenir ce genre de promesse.

"Le vin de Champagne a toujours été en honneur en Russie depuis 1814, la grande année de nos triomphes. L'empereur Alexandre, — dont Dieu ait l'âme, — ayant eu l'occasion, dans son passage triomphal à travers la Champagne, de goûter les produits de la maison Cliquot, à la table même de cette illustre fabricante de vins ne voulut plus boire désormais que le vin fourni par son hôtesse de Reims. La cour suivit cet exemple. Malheureusement," ajouta avec un soupir l'enthousiaste buveur, "le champagne Cliquot n'est pas à la portée de toutes les bourses.

—Je crois, "dit Alexandra," qu'en Allemagne on est moins fanatique qu'en Russie de ce vin, auquel je me hâte, toute Allemande que je suis, de rendre justice. Peut-être bien, "ajouta-t-elle avec un fin sourire," mes compatriotes n'auraient ils qu'à gagner à la fréquentation du plus vif, du plus pétillant, du plus spirituel de tous les vins.

—Ils ont leurs vins du Rhin, Madame, leur johannisberg, et tant d'autres. On raconte cependant que l'empereur Wenceslas, le plus ivrogne des empereurs, puisque ses ministres le trouvaient sous la table, usait fort des vins de Champagne, qui n'étaient pas mousseux alors, vous le savez ?"

Alexandra protesta par un signe qu'elle n'avait aucune idée arrêtée à cet égard.

"Et devineriez-vous, Madame, combien la Russie a consommé l'année dernière de ces bouteilles coiffées d'or ou d'argent ?

—Je n'en-ai pas la moindre idée.

—Mais à peu près ?

—Voyons, "dit-elle en réprimant un bâillement," cent mille peut-être ?

—Ah ! Madame, vous êtes loin de compte, "s'écria l'ex-officier avec un bruyant éclat de rire." Cent mille ! Ayez donc la bonté de dire vingt fois plus : deux millions trois cent cinquante mille trois cent trois bouteilles, Madame, pas une de plus, pas une de moins ! Ah ? quel pays que la France, Madame la comtesse ! Après la Russie, qui sait consommer si largement, est-il rien de plus beau qu'un sol qui produit de pareilles merveilles dans de si vastes proportions ? Croiriez-vous que dans les bons endroits, du côté d'Ay par exemple, l'hectare de vigne se vend jusqu'à vingt-cinq et trente mille francs ?

—Je croirai tout ce que vous voudrez, mais à condition que vous me laisserez respirer, insupportable bavard, pensa Alexandra.

Heureusement que la joie du digne officier ne put pas être troublée par une découverte aussi pénible. Dans les beaux yeux qui se tournaient vers lui d'un air de profond intérêt, il lisait clairement :

—Comme tout cela est agréable à entendre ! Vraiment, les habitants de ce district n'ont rien à envier à Saint-Petersbourg, la cité impériale, pour la grâce de l'esprit, le charme des manières !

Ah ! c'était une grande comédienne que la comtesse Woronzoff, si habile, que, ce soir-là, elle faillit une fois encore jeter un bandeau sur les yeux de son mari. Après le dîner, pendant que le samovar, sous la direction d'Anna Moeskine, faisait entendre, dans un coin du salon, sa petite chanson, on se mit à parler théâtre.

—Ne vous laissez-vous pas entraîner jusqu'à Moscou, Madame, pour la grande fête qui va avoir lieu ? lui demanda un digne propriétaire du voisinage.

—Quelle fête ? dit Alexandra, dont les yeux brillèrent à ce moment comme ils ne l'avaient pas encore fait.

—Une fête artistique et musicale, sans précédent dans l'histoire du théâtre russe, et fort rare, à ce que je crois, même chez ceux de nos voisins, plus ou moins éloignés, qui nous ont précédés de beaucoup dans l'art lyrique et dramatique.

—Mais enfin ?

—Petrow, le grand chanteur, fêtera sa cinquantième année de service comme artiste de l'Opéra russe. On donnera la pièce de Glinka : *La Vie pour le Tsar*, et vous savez combien Petrow a été sympathique et populaire dans le personnage historique de Foussanine.

—Ce sera superbe, en effet, dit l'officier en retraite, qui suivait pas à pas la maîtresse de la maison. — C'était un digne homme. Il avait fort longue la mémoire de l'estomac, et sa reconnaissance pour la bonne chère qu'on venait de lui offrir se traduisait par un empressement qui allait jusqu'à l'importunité. — Mais si je me dérange au point de faire une tournée artistique, j'irai jusqu'à Saint-Petersbourg, pour faire connaissance avec le théâtre Paulowski.

—Ah ! le nouveau théâtre ! dit d'un air assez dédaigneux le fils du plus riche propriétaire du district. Est-ce qu'on y va ?

—Je le crois bien. Le grand-duc et la grande-duchesse y étaient le jour de l'inauguration, et leur exemple a mis en branle toute la haute société de Saint-Petersbourg. Vous savez qu'on y joue des pièces françaises ?

—En vérité, j'adore les pièces françaises. Pour tout dire, je n'aime même que celles-là.

—Et Shakespeare, jeune homme ?

—Pouah ! fit celui-ci en avançant dédaigneusement la lèvre inférieure jusqu'à sa moustache naissante.

—Vous préférez Molière en sa qualité de Français ?

—Oh ! mon Dieu, non ! Mais j'aime le Vaudeville français, le Gymnase, le Palais-Royal. Tel que vous me voyez, j'ai été à Paris l'année dernière, et je ne manquais pas une seule des représentations de Mme Céline Chaumont.

Pendant cette longue conversation, la comtesse s'était laissée retomber languissant sur un divan qui se trouvait derrière elle.

—Mon Dieu ! disait-elle au fond du cœur, quels causeurs insipides ! Quelles prétentions non justifiées d'hommes du monde ! S'il me faut vivre plusieurs mois encore au milieu de cette société de province, j'y verrai se flétrir ma jeunesse et ma beauté.

Le comte Woronzoff, à ce même moment, regardait attentivement sa femme.

—Qu'y a-t-il dans ces yeux-là, se demandait-il, Où est la vérité ? Où commence le rôle ? Si je m'étais trompé, si je pouvais découvrir qu'elle est vraie, sincère, réellement capable de repentir, comme je lui pardonnerais !

Mais ainsi que dans les yeux de Joconde, cette énigme éternelle, son regard se perdait avec les inquiétudes et les hésitations de la pensée.

Il s'approcha d'elle :

—Vous êtes peut-être fatiguée, Alexandra ?

—Non, mon ami, répondit-elle avec un doux sourire.

— Ennuyée peut-être ? murmura-t-il

— Moi ! Oh ! pas le moins du monde. Je suis loin, il est vrai, de la question théâtrale qui s'agit à deux pas . . .

— Voyez donc comme je calomniais votre pauvre pensée. J'imaginai qu'elle errait comme une âme en peine dans les environs du théâtre Paulowski.

— Serge, dit-elle d'un ton mélancolique, pas plus que mon corps, mon esprit n'a quitté ce salon. Je cherchais à me représenter votre bonne tante lorsqu'elle tenait la place que j'occupe aujourd'hui, et je me demandais si la chère âme, qui lit peut-être dans les cœurs, des régions célestes où elle habite, pourrait jamais me pardonner mon étourderie coupable.

— Persévérez dans ces sentiments, Alexandra, murmura le comte Serge, et, si elle ne vous pardonne pas, elle, un autre vous pardonnera . . . peut-être.

Et cependant, bien au fond de son âme, le comte Serge doutait du repentir de sa femme.

— Est-ce vrai ? murmurait une voix qu'il cherchait vainement à étouffer.

Maintenant qu'il tournait le dos et qu'elle se savait non observée, les yeux de la comtesse, ces saphirs transparents, étaient devenus d'acier ; il y passait des lueurs froides et terribles, qu'une colère sourde y allumait.

— Le pardon ! pensait-elle. J'aurai mieux que cela : la vengeance !

XXXV

Pendant les jours qui suivirent, le comte se tint fidèlement parole. Il resta chez lui davantage, proposa à Alexandra quelques promenades en traîneau, de la musique, des lectures ; il essaya de la conversation au coin du feu, à côté du samovar qui bouillait doucement. Mais cette vie d'intérieur ne pouvait aller à une pareille femme. En dépit de ses efforts hypocrites, le cadre lui seyait mal. Elle ne pouvait s'intéresser à une œuvre littéraire, à un point d'histoire, à une critique d'art. Bien pis encore, jamais il ne surprit en elle ces élans d'indignation généreuse contre le mal, d'enthousiasme pour le bien, qui mouillent la paupière et attendrissent la voix. Ah ! si elle l'avait su ! si elle avait compris que la sensibilité vraie, l'émotion involontaire, l'embelliraient plus à ses yeux que tous les artifices de la toilette, si elle avait pu deviner qu'il payerait chaque larme perlant à ses longs cils comme un diamant sans prix, comme elle aurait pleuré, cette femme qui savait jouer tous les rôles ! Mais hors du tourbillon mondain où elle s'agitait avec un charme vainqueur Alexandra n'était plus bonne à rien, et le comte Serge, en dépit de son bon vouloir renaissant, de ses efforts quotidiens, fut obligé de s'avouer la frivolité, la nullité, le peu de valeur de la brillante créature à laquelle il avait rendu un culte si fervent. Il n'avait pas pu l'élever jusqu'à lui, il se refusa à descendre jusqu'à elle. Il recommença donc à s'éloigner, à repartir pour ses longues chasses, la laissant aux chiffons et aux vulgarités élégantes qui remplissaient sa vie. Que faire pendant les longues soirées, les journées plus interminables encore ? La neige couvrait toujours la terre, et ce linceuil attristait les yeux d'Alexandra comme l'image d'un deuil qui ne devait jamais finir.

Mlle de Bergstein, tout Allemande qu'elle était, ne pouvait passer pour une nature poétique.

Ses regards se fixaient avec une désolation inexprimable sur le sombre rideau de sapins qui fermait l'horizon. C'était par là qu'elle était venue, il y avait plus d'un mois déjà. Un mois qu'elle avait laissé derrière elle le plaisir, le mouvement, la vie !

Un mois qu'elle n'avait pour spectacle que ce paysage sinistre, ces arbres noirs semblables à des fantômes, ces misérables chaumières ensevelies à demi sous la neige avec leurs sauvages habitants. Oh ! comme il avait bien choisi sa vengeance, ce maître impitoyable ! Avoir condamné sa jeunesse à un semblable isolement pour une faute si légère. Au mot de vengeance, un flot pourpre était monté à ses joues pâles. Elle aussi peut-être, un jour, goûterait à ce plaisir des dieux.

XXXVI

Enfin l'hiver était en fuite ; les feuilles vertes sortaient des bourgeons ; les oiseaux, encouragés par le vent tiède du printemps, se mettaient à chanter.

Un jour, la comtesse Woronzoff quitta pour la première fois, à pied, l'enceinte des jardins. Elle était accompagnée de Macha dont elle écoutait d'une oreille distraite les récits animés. Sa main droite retenait les plis flottants de sa longue jupe de cachemire noir, tandis que la gauche balançait au-dessus de sa tête une ombrelle à frange soyeuse, bien inutile sous ce pâle soleil.

— Oh ! Madame, disait Macha, je vous assure que c'est très divertissant de les voir au milieu de leur campement. Un grand chariot, gardé par deux chiens de Crimée qui n'ont pas l'air commode, contient leur mobilier et leurs provisions. Il faut croire qu'ils ne font pas de mauvaises affaires par ici, car je les ai trouvés hier soir srouant d'un canard farci de hachis aigre, de lait caillé et de kwass à discrétion.

— Ces gens-là doivent être couverts de vermine.

— C'est bien possible ; mais, sous leur peau brune, on ne voit pas la saleté, et il y en a parmi eux qui ont vraiment de belles figures. Des yeux à faire le tour de la tête ! Je n'imaginerais rien de pareil à un camp de bohémiens. Une vieille femme, qui doit bien avoir cent ans, surveillait la marmite, autour de laquelle se démenaient, comme des petits diabolins, des enfants, filles ou garçons, vêtus d'oripeaux dont Madame n'a pas l'idée. Sur l'herbe, les hommes et les femmes étaient conchés dans toutes sortes d'attitudes, mais ils ne dormaient pas, car deux ou trois d'entre eux raclaient des airs à porter le diable en terre sur leur bandoura. C'était parait-il, pour amuser leur reine.

— La reine des bohémiens ? L'as-tu vue ?

— Pas ce soir-là, mais le lendemain. Oh ! quelle belle créature ! Et disant si bien à chacun ce qui doit lui arriver ! Je donnerais beaucoup pour que Madame la comtesse consentit à lui demander sa bonne aventure.

Alexandra haussa les épaules.

— Es-tu folle ? Penses-tu que j'irais mettre les pieds dans ce bouge infect ?

— Mais, Madame, il n'est pas besoin d'entrer dans le chariot. On ne vous le permettrait pas, d'abord, car ces gens-là ne reconnaissent pas d'autre autorité que celle de leur reine. Mais dans la clairière, en plein soleil, en se tenant un peu à distance, il n'y a rien de malpropre.

— Pourquoi à distance ?

— Parce que, trop près d'eux, Madame aurait la fumée du tabac, l'odeur de leur vin et de leurs viandes, — le repas dure tout le long du jour, — et puis les débris d'os, les bouteilles cassées à leurs pieds, la vaisselle ébréchée. . .

— Un joli tableau, dit la comtesse en riant. Je m'étonne, Macha, que toi, qui refuses de dîner avec les gens par trop rustiques de ce pays, tu aies été te commettre au milieu d'une pareille engeance.

— Je voulais ma bonne aventure, et pour cela rien n'était capable de m'effrayer.

— Eh bien, que t'a-t-elle prédit, raconte-moi ? Que tu épouserais un prince, pour le moins ?

— Madame la comtesse se moque, dit Macha d'un air piqué, mais pourtant c'est elle qui serait étonnée toute la première, si je lui disais ce que la bohémienne sait sur son compte.

Un sourire d'incrédulité vint provoquer Macha à pousser plus loin sa déclaration.

— Vous servez, m'a-t-elle dit, la plus belle maîtresse de l'univers. C'est un soleil qui serait digne d'éclairer le monde.

— Ah ? vraiment ? murmura la comtesse.

Sa physionomie s'anima jusqu'à l'expression du plus vif intérêt, mais en même temps son sourire orgueilleux semblait dire :

— Il n'est pas besoin d'être une sorcière bien habile pour faire cette découverte. Ne suffit-il pas de m'avoir entrevue une fois ?

“ Et où donc cette créature a-t-elle pu me voir ? ” demanda-t-elle.

“ La reine Colombe, comme on l'appelle, n'a jamais eu le bonheur d'approcher Madame la comtesse. C'est la première fois qu'elle vient en ce pays, et elle y a amené ses sujets,—c'est ainsi qu'elle appelle sa troupe de déguenillés,—uniquement pour avoir l'occasion d'entretenir Madame.

— En vérité ? dit la comtesse, qui sourit avec dédain, “ que souhaite-t-elle de moi ? ”

— Ah ! Madame, ” et Macha baissa la voix, “ elle m'a révélé des choses si étranges, si surprenantes ! Je n'aurais pas voulu que personne autre que moi l'entendit.

— Quoi donc ?

— Elle m'a dit que l'éclipse de ce brillant soleil, — c'est Madame la comtesse, — ne serait pas de longue durée ; qu'elle, la reine des bohémiens, tenait entre ses mains la clef qui ouvre toutes les prisons. Elle a parlé d'un vautour à larges ailes qui plane au-dessus de la colombe captive. .

— Quel galimatias ! Ma pauvre fille, ce sont là des phrases apprises par cœur. Ces tziganes les disent à la première venue. Toute femme est une colombe, et le vautour, qui représente le malheur, est toujours prêt à planer sur chacun de nous.

— Enfin, ” reprit Macha, qui regarda du coin de l'œil l'effet qu'elle allait produire sur sa maîtresse, “ elle m'a dit : “ Répète-lui ces mots sans en changer un seul : “ Ah ! pourquoi n'avez-vous pas attendu ! ”

L'effet était produit, il fut saisissant.

La comtesse devint rouge, puis elle pâlit et jeta un regard effrayé autour d'elle.

“ Parle plus bas, Macha, ou plutôt tais-toi. J'en sais assez. Il faut me conduire auprès de cette femme.

— Elle viendra, Madame la comtesse.

— Je ne veux pas attendre une heure, une minute, ” dit brusquement la jeune femme, “ Partons. Tu sais le chemin ? ”

— C'est loin d'ici, trop loin pour Madame, à trois ou quatre verstes au moins.

— Eh bien, fais demander ma voiture. ”

Macha secoua la tête.

“ La route n'est pas bonne aux voitures. Ce ne sont qu'ornières, montées et descentes tout le long du chemin. Quant à aller à pied, Madame la comtesse laisserait des lambeaux de sa toilette à tous les buissons. et ses fines chaussures ne résisteraient pas aux cailloux qui roulent sous les pas dans ces mauvais sentiers.

— Que faire alors ?

— Attendre à demain, Madame. Il faut songer aussi que ce Dimitri a cent yeux autour de la tête quand il s'agit d'espionner.

— Encore un qui me le payera cher ! ” murmura la comtesse. “ Eh bien, Macha, arrange tout. Je me fie à ton intelligence et à ton dévouement. ”

Comme elle revenait sur ses pas, suivie de sa camériste, la comtesse craignit sans doute de s'être trop livrée, même à cette fidèle entre les fidèles, et elle dit d'un ton de voix qu'elle s'efforçait de rendre indifférent :

“ En vérité, il faut que la solitude, l'absence de tout plaisir, m'ait rendue bien avide de distractions pour que j'accueille aussi facilement les sottises de cette tireuse de cartes.

— Elle ne se sert pas de cartes, ” dit Macha, qui se sentait piquée pour sa protégée, “ Elle lit dans les astres et dans les lignes de la main. Madame la comtesse la jugera, du reste. Voici mon plan : pour échapper à la surveillance de ce damné Dimitri, qui ne cesse de nous espionner. .

Alexandra fronça le sourcil en entendant cette association par trop familière de nous ; mais l'audacieuse camériste feignit de ne pas s'apercevoir du mécontentement de sa maîtresse, et elle continua :

“ La reine Colombe enverra devant elle quelques femmes, comme pour vendre à l'office des marchandises à bas prix, dont elle s'est pourvue à la foire de Nijni-Novgorod. Il y a, paraît-il de très belles étoffes d'Orient, dont on peut faire des coiffures et des fichus de cou. A la faveur du tumulte, de l'empressement où seront tous les gens de la maison, Madame la comtesse causera avec Colombe sans éveiller les soupçons. Je préviendrai aussi la tzigane de se munir de saintes images pour Dimitri.

— J'avais entendu dire que ces bohémiens ne croyait ni à Dieu ni à diable, " dit Alexandra.

" Oh ! Madame, pour leur commerce, ils vendraient le grand saint Basile en personne."

La jeune femme s'était arrêtée tout à coup : du bout de son ombrelle elle traçait sur le sable de l'allée des dessins fantastiques, des mots effacés aussitôt.

" Comment peux-tu être assurée du bon vouloir de cette femme, de sa sincérité ? Pourquoi enfin chercherait elle à m'être agréable, à moi plus qu'à toute autre ? " demanda-t-elle tout à coup.

L'astucieuse Macha rougit. Elle ne voulait pas être devinée aussitôt. Il fallait piquer de plus en plus la curiosité de sa maîtresse, présenter le secret d'une façon irritante pour avoir meilleur prix de la complicité.

" Je n'en sais pas plus long, pour l'instant, que ce que j'ai dit à Madame la comtesse. Mais ces gens là font tout pour gagner de l'argent, et l'espoir de pénétrer dans une maison comme celle-ci ne peut manquer de les attirer comme le miel fait pour les mouches.

— C'est bien, en voilà assez ! Je serai seulement curieuse de voir si cette reine Colombe est aussi belle que tu la dépeins.

Les choses en restèrent là. Mais le lendemain matin, tout en coiffant sa maîtresse, Macha jugea l'occasion favorable pour reprendre la conversation. Placée debout derrière la comtesse assise à sa toilette, la dominant de toute la hauteur de son buste, elle pouvait suivre dans la glace, sur la physionomie qui s'y reflétait, l'effet produit par ses communications. Lentement, une à une, elle laissait tomber ses paroles en feignant d'apporter à sa tâche une attention absorbante.

" Quelques-uns de ces tziganes sont venus rôder par ici hier au soir, " dit-elle.

Elle s'interrompit pour refaire une boucle manquée.

Nouvel arrêt motivé par un nœud introuvable.

" Non pas que quelqu'un de ces gens sache lire ou écrire, bien entendu.

Cette fois, Macha laissa tomber une demi-douzaine de grandes épingles, et elle n'en finissait pas de les ramasser.

" Mais ils ont l'habitude de tout comprendre à demi-mot.

" Je demande pardon à Madame d'être si maladroite ce matin. Je ne sais vraiment ce que j'ai, mais les ol ts ne tiennent pas dans mes mains.

L'astucieuse créature,—elle avait tous les pires défauts de la race slave,—voyait bien que la colère de sa maîtresse montait sourdement. L'arc des fins sourcils se tendait presque horizontalement, les yeux devenaient sombres, la bouche se contractait par de petits mouvements presque imperceptibles. Mais tout cela faisait bien le compte de la soubrette.

Plus il y aurait de curiosité en éveil, d'intérêt surexité, plus le secret se payerait cher.

" Enfin, la façon dont je m'y suis prise n'a rien qui puisse intéresser Madame. Je lui dirai seulement que cette reine des bohémiens sera ici entre midi et deux heures."

La comtesse fit un signe de tête d'une indifférence parfaite ; mais avant midi elle était installée déjà, à l'ombre de son parasol, sur un pliant qu'elle avait fait porter au bout de la terrasse. De là l'on découvrait non seulement l'avenue par laquelle arrivaient voitures, cavaliers et piétons, mais encore les prairies, les champs de blé et d'orge, parsemés de petits bouquets d'arbres, par lesquels pouvaient aussi bien arriver les tziganes, gens qui ne fréquentent pas habituellement la grand'route, comme on sait.

La comtesse tenait un livre sur ses genoux, mais il l'intéressait probablement fort peu, car ses regards ne quittaient pas un instant l'horizon.

Suivaient-ils le cours de la petite rivière qui circulait paisiblement ses eaux d'un bleu d'azur entre une double rangée de saules et de roseaux ?

Cherchaient-ils la coupole rustique de l'église, où le comte Woronzoff tenait à se montrer assidûment à chaque fête pour donner le bon exemple à ses humbles vasseaux ?

Ou plutôt enviaient-ils le vol de l'alouette, qui s'élançait du champ de blé voisin pour aller porter sa joyeuse chanson au plus haut du ciel moscovite ?

Non, la belle comtesse ne songeait à rien de tout cela, la nature tenait fort peu de place dans ses rêves. Pour le moment, toute son attention était absorbée par deux petits points noirs qui venaient d'émerger d'un bois de sapins formant le domaine du côté du nord. Les points noirs grossissaient, grossissaient toujours. C'étaient maintenant deux silhouettes parfaitement visibles, d'inégale grandeur et d'inégale largeur. L'une, la plus petite, distança bientôt l'autre, et, comme si elle devinait qu'elle attendue, prit une allure rapide, qui n'enlevait rien pourtant à la grâce de la démarche. Au bout de quelques instants, la comtesse était fixée.

C'était bien réellement la reine Colombe qui s'avavançait vers elle.

Elle devait avoir vingt ans. Sa taille était svelte, dégagée, bien prise. Ses cheveux noirs comme l'aile du corbeau, retombaient en deux nattes épaisses le long de ses épaules, après avoir formé un diadème naturel autour de son front intelligent.

Ses pieds, chaussés de petites bottes en cuir ouvragé, sortaient d'une jupe de cachemire rouge brodée de paillettes d'or et d'argent. Ils frappaient la terre avec cadence, et leur marche rythmée servaient d'accompagnement à une sorte de chanson, ou plutôt de mélodie sauvage, dont les paroles arrivaient distinctes à l'oreille de la comtesse.

En finissant les derniers mots, elle rejeta derrière elle, par un mouvement gracieux, sa bandoura incrustée d'argent, fit signe à son compagnon de l'attendre à distance, et marcha droit vers la comtesse, qui, assise sur son pliant, s'efforçait de donner à sa physionomie une expression d'indifférence! La reine Colombe se tenait droite et hautaine devant la grande dame, qu'elle dominait de sa haute taille.

Sa main droite jouait avec le manche d'un poignard doré passé à sa ceinture. La gauche s'appuyait sur une longue baguette de bois dur terminée par un croissant d'argent.

Ses yeux, d'un bleu sombre, d'une mobilité étrange, se fixaient de temps à autre sur Alexandra, qu'ils semblaient vouloir transpercer.

A coup sûr, de ces deux femmes si différentes de condition et de fortune, la plus embarrassée des deux n'était pas la fille de bohème.

Alexandra ne tarda pas à reprendre son aplomb.

"Qui êtes-vous?" demanda-t-elle de sa voix la plus impérieuse.

"L'humble étoile, errant dans la nuit, oublie son nom, et jusqu'au sentiment de son existence, lorsqu'elle se voit absorbée par les rayons de l'astre souverain."

Si les paroles étaient humbles, le ton était plein d'arrogance.

Evidemment, cette femme remplissait à contre-cœur un rôle qu'on lui avait imposé.

"Que souhaitez-vous?" reprit la comtesse, espérant être plus heureuse dans une seconde question. "Que puis-je saire pour vous?"

Un orgueilleux sourire se joua sur les lèvres de corail de la belle fille.

"Je ne demande rien," murmura-t-elle, "mon sort est fixé. Mais celui qui m'envoie m'a commandé de vous avertir que l'heure est venue."

—Quelle heure? Qui est celui qui vous envoie?

—Donnez-moi d'abord votre main, J'ai appris à y lire les secrets de la vie et de la mort.

—Pas avant que vous vous soyez expliquée plus clairement, jeune femme," répondit la comtesse, en repoussant d'un geste plein de hauteur la petite main brune qui venait au-devant de la sienne.

Cette main toute brûlée qu'elle était par le hâle, offrait un dessin si parfait et si délicat dans ses formes mignonnes, que la main de la comtesse elle-même aurait eu peine à soutenir la comparaison.

Un vive rougeur monta aux joues brunes de la tzigane, qui garda le silence.

—Votre maître, sans doute vous a commandé de venir à moi?" dit Alexandra d'un ton radouci.

—Colombe n'a pas de maître, répondit la bohémienne en relevant la tête par un mouvement d'orgueil. "Elle est reine au milieu de son peuple."

—Et cependant tout à l'heure vous avez parlé mystérieusement d'un être invisible qui vous avait ordonné de venir me trouver.

—Un ami n'est pas un maître, répondit froidement la reine Colombe. "Un désir n'est pas un ordre. Et cependant le désir de l'ami est plus qu'un ordre pour celle à laquelle il a rendu une mère."

—Étrange créature ! murmura la comtesse ; “ elle prétend me servir, et cependant ses yeux sombres dardent sur moi de farouches éclairs.”

—Alexandra de Bergstein ne se souvient-elle plus du 12 septembre et de Todor Waritzine ? demanda la bohémienne avec une étrange solennité.

Alexandra poussa un faible cri, et mit sa main devant ses yeux comme pour fuir une vision redoutable.

—Taisez-vous, malheureuse ! murmura-t-elle. “ Comment osez-vous me parler ainsi ? ”

La bohémienne haussa doucement les épaules, puis elle reprit d'une voix lente et en scandant chacune de ses syllabes :

—Va la trouver, m'a-t-il dit.

—Sur cette seule parole, je me suis mise en route, marchant de jour et de nuit, dormant sous la froide rosée, traversant le grand fleuve aux eaux sombres, comme si j'étais poursuivie par les ennemis de ma race. Tous ils ont voulu me suivre, car tous ils donneraient leur vie pour la reine Colombe. Enfin, après avoir fait nos quatre cents verstes, dédaigneux de la longueur de la route, des embûches du chemin, et ne songeant qu'au but à atteindre, nous sommes venus jusqu'ici, errant autour de ta demeure trop bien gardée, et moi traînant toujours ma tribu tout entière, pour le servir en te servant.

Alexandra était suspendue aux lèvres de la belle tzigane. Tel était l'effet produit par ses étranges paroles, que la fière comtesse ne songeait pas à s'indigner d'un tutoiement si choquant dans sa familiarité.

—Parle, reprit elle d'une voix haletante, “ parle encore, je t'écoute. Et cette fois, je te demande : Que peux-tu faire pour moi ? ”

—Tenez, murmura la tzigane, en désignant du bout de sa baguette un petit papillon qui formait une aile en retour sur le corps de logis principal, “ regardez sur ce mur éclatant de blancheur cette sombre ligne, étroite encore, mais inflexible, rigide, et gagnant du terrain à chaque minute. Dans quelques heures, il ne restera plus de place au soleil vaincu par l'ombre. C'est l'image de ta destinée, Alexandra de Bergstein. Veux-tu que cette sombre ligne anéantisse peu à peu ta jeunesse et ta beauté ? Veux-tu achever de vivre dans cette austère retraite où te retient la volonté d'un maître impitoyable ? Le veux-tu ? ”

La comtesse releva la tête et respira fortement, comme pour faire mieux entrer dans ses poumons cet air de liberté promise.

—Il me l'a dit, reprit Colombe, “ une seule parole de toi, et tout changera. Celui que je sers est bien puissant, presque aussi puissant que le tzar, notre maître à tous. Il peut, comme le rayon du soleil, briser la froide glace qui tient la source captive. Il peut, d'un seul trait de son arc victorieux, blesser à mort le vautour, ce cruel ravisseur de l'innocente colombe. Il peut, astre brillant, chasser la nuit et l'ombre, l'ombre où tu es plogée, comtesse Alexandra.”

Alexandra jeta les yeux autour d'elle. Personne sur la terrasse ni dans les jardins. Macha avait eu soin d'occuper les domestiques à l'office, avec l'étalage des étoffes orientales et des images enluminées.

—Que faire ? murmura-t-elle.

—Croire en lui et en moi, son humble instrument. La comtesse sourit ironiquement.

—Si la foi suffisait !... dit elle.

Et elle regarda bien en face son étrange compagne.

—Ecoute, dit celle-ci, “ est-tu bien décidée à secouer un joug odieux ? ”

—Oui, quoi qu'il en puisse résulter.

—Eh bien, ton salut est dans cette parole.

Elle se pencha alors à l'oreille d'Alexandra, et lui dit quelques mots qui firent tressaillir la comtesse.

—C'est une entreprise difficile, dangereuse peut-être, murmura-t-elle.

—Pour lui, oui, mais pas pour toi. Demain, à cette même heure, je viendrai chercher ce que tu dois nous fournir. Il te sera facile de te le procurer, puisqu'il est absent pour huit jours encore.

—Comment sais-tu... ?

—Colombe sait tout, répondit fièrement la tzigane ; “ ses sujets, quand il s'agit de la servir, ont cent yeux et cent oreilles.”

XXXVII.

Moins d'une semaine après cette conversation, la police faisait une descente, à Saint-Petersbourg, à l'hôtel Woronzoff. On y trouva, paraît-il, des papiers si compromettants pour le comte Serge, des preuves si palpables de la part qu'il avait prise à la dernière insurrection de Pologne, dont la répression venait d'avoir lieu, qu'ordre fut donné de l'arrêter aussitôt.

C'était un grand seigneur, mais la Sibérie est un gouffre qui engloutit indistinctement les boyards et les serfs. Quand on est accusé d'avoir donné la main à ce peuple combattant pour sa liberté, quand cette accusation est prouvée, la condamnation n'est pas loin. Le comte Woronzoff, saisi subitement au milieu de la nuit, comme il revenait dans sa terre de la Moldavia, fut mis au secret de la façon la plus rigoureuse et dans l'impossibilité de communiquer avec qui que ce soit.

—J'ai un ennemi, se dit-il, "un ennemi puissant, terrible, acharné à ma perte ; mais comment le reconnaître ?"

Le tzar était gravement malade à cette époque.

Le procès s'instruisit donc sans qu'il en entendit parler, et ce ne fut qu'à sa convalescence que la liste du premier convoi partant pour la Sibérie tomba sous ses yeux.

L'affaire avait été menée, du reste, avec la plus grande discrétion. Les amis du comte Serge le croyaient enseveli dans son domaine de la province, et n'avaient pas à s'inquiéter par conséquent de sa disparition.

Quant à la comtesse, elle venait d'être atteinte au même moment d'une fièvre nerveuse, qui avait dérangé, paraît-il, l'équilibre de ses facultés.

C'est du moins ce qu'assuraient aux domestiques Macha, qui ne quittait pas sa maîtresse, et un médecin venu de Moscou.

Elle ne recevait donc personne, ne lisait pas les journaux, et était trop malade elle-même pour s'apercevoir de l'absence prolongée de son mari. Dimitri seul ne s'était pas payé des bavardages de Macha ; son aplomb infernal ne lui en avait pas imposé.

Un beau matin, sans en rien dire à personne, sans avertir ni le régisseur, ni l'intendant Isbilleff, ni la femme de charge Anne Moeskiue, il avait mis dans sa ceinture tout ce qu'il possédait de roubles, avait pris un petit paquet au bout de son bâton de voyage, et était parti dans la direction de la station de chemin de fer la plus voisine.

—Je retrouverai mon maître, s'était-il dit, "Dieu et les saints me conduiront."

Quant à s'inquiéter de ce que l'on pourrait dire là-bas en s'apercevant de son absence, il ne s'en tourmentait guère.

—Si je retrouve mon maître, tout ira assez bien, se disait-il : "si je ne dois plus le revoir, que m'importe le reste ?"

Le tzar avait été stupéfait en voyant le nom du comte Woronzoff sur la liste des condamnés soumise à sa signature.

Il avait fait chercher en hâte le grand maître de la police, et n'avait pas voulu s'en tenir aux affirmations de ce puissant personnage.

—Je veux voir Woronzoff, l'interroger moi-même....

—Je redoute pour Sa Majesté la fatigue de cet interrogatoire, avait dit le haut fonctionnaire, qui était devenu d'une pâleur livide.

Mais le regard qui accompagna la nouvelle injonction de Sa Majesté Impériale ne lui laissait pas de possibilité à la résistance ouverte.

Le grand maître s'inclina. Seulement, au lieu d'obéir, il donna des instructions secrètes pour que le comte fût transporté jusqu'aux frontières par les voies rapides ; là seulement devait commencer pour lui ce pénible voyage à pied auquel sont soumis parfois les condamnés à la déportation en Sibérie. Le grand maître de la police ne manquait pas de créatures empressées à accomplir ses volontés, instruments aveugles et serviles qu'il brisait lorsqu'il n'en avait plus besoin. Tout s'accomplit donc suivant son plan infernal, et, comme si la Providence voulait laisser à l'iniquité le

temps de triompher, le tsar fut pris subitement d'un violent accès qui amena une rechute et retarda d'autant la convalescence. Plusieurs jours se passèrent ainsi : le comte de Woronzoff était bien loin déjà, cheminant péniblement au milieu de ses compagnons de misère, lorsque, à la porte d'une misérable hutte où on les avait fait arrêter pour avoir un peu d'eau et de lait caillé, si c'était possible, ils furent croisés par une téléga qui s'en allait à la maison de poste au petit pas de ses chevaux éreintés. Un voyageur de distinction occupait avec ses bagages la téléga tout entière. Ce voyageur se pencha vivement, poussa un cri, ordonna au cocher d'arrêter, et en un clin d'œil se trouva sur la route.

—Serge ! s'écria-t-il, "Serge Woronzoff ! est-il bien possible que ce soit vous ?"

Il se nomma au conducteur du convoi :

—Prince Ivan Kalitsine, aide de camp de Son Altesse Impériale le grand-duc revenant d'une mission à Tobolsk.

—Il faut surseoir au départ, dit-il avec autorité, "je le prends sur moi. Il y a là-dessous quelque fatale méprise. Je retourne à Saint-Pétersbourg, je parlerai à Son Altesse ; je verrai le tsar, s'il est nécessaire. Laissez votre prisonnier à la maison de poste, avec quatre hommes de votre escorte, qui répondront de lui et ne le quitteront ni jour ni nuit."

Pendant ce temps, le grand maître de la police avait cru endormir l'affaire. Dès que le tsar avait été en état de recevoir, il s'était présenté devant Sa Majesté, et avait échafaudé les uns par-dessus les autres des mensonges si habiles, si vraisemblables, que la vérité ne devait probablement jamais se faire jour.

La Sibérie est bien loin, et ceux qui y sont ensevelis n'ont guère la ressource de communiquer avec les vivants, surtout lorsque, comme le comte Woronzoff, ils ont été recommandés d'une façon spéciale au gouverneur général, et par lui à tous ses agents.

"Homme dangereux, à surveiller de près, et à isoler autant que possible."

Telle était la note donnée sur le nouveau prisonnier.

Son persécuteur se croyait donc de ce côté à l'abri de toute inquiétude. Quant à la version présentée au tsar, elle était fort ingénieuse.

Le comte Woronzoff, grâce à son immense fortune, aux promesses qu'il avait faites, était parvenu à s'échapper.

Les recherches, les plus minutieuses n'avaient pu encore faire découvrir le lieu de sa retraite.

Quels furent donc l'étonnement, la stupéfaction, la terreur du grand maître, lorsqu'un jour, le prince Ivan Kalitsine, — à peine de retour à Saint-Pétersbourg, — vint lui demander de la part du maître tout-puissant, le dossier complet du procès Woronzoff, avec les pièces à l'appui ! Il fallut obéir, la rage dans le cœur, mais avec un reste d'espoir cependant. Le coupable était loin. Qui donc, si ce n'est lui, le seul intéressé, parviendrait à démêler cette trame si bien ourdie, en montrant la fausseté de quelques-unes de ces pièces ?

Non, le coupable n'était pas loin.

A cette heure même, une voiture soigneusement fermée, le déroband à tous les regards, venait de l'amener au palais, où le prince Kalitsine, qui avait plaidé sa cause avec la plus chaleureuse affection, l'attendait pour l'introduire auprès du tsar.

"Comte Woronzoff," lui dit Sa Majesté Impériale, avec un air de sévérité que tempérerait une sorte de bienveillance dans le ton adouci de sa voix, "je vous crois très capable d'avoir fait des vœux pour mes sujets rebelles de la Pologne, mais je vous ai en trop grande estime pour vous juger capable d'une trahison ou d'un mensonge. Je ne veux savoir la vérité que de vous, dites-la-moi toute entière"

Le comte Serge était entré pâle, exténué de fatigue, dans le cabinet du souverain.

Les émotions de toutes sortes qu'il avait éprouvées, jointes aux nuits sans sommeil, à la marche forcée, à l'inquiétude de l'avenir, à la sourde colère qui le dévorait, avaient changé ses traits, sa physionomie, toute sa personne, au point de le vieillir de dix ans.

Pour quiconque aurait jugé sur les apparences, c'était bien là l'attitude d'un coupable.

Le prince Kalitsine ne s'y trompa pas cependant. Il attendait avec impatience les premières paroles qui sortiraient de la bouche de l'accusé, certain que ces paroles renfermeraient sa justification.

Aux derniers mots du tsar, le comte Woronzoff s'était redressé, ses joues pâles étaient devenues subitement colorées, et la flamme qu'on remarquait d'habitude dans ses regards y avait reparu de nouveau.

"Je remercie Sa Majesté de la confiance qu'elle veut bien mettre en moi, dit-il." J'aspère n'en avoir jamais été indigne. Mais si c'est être coupable que d'assister le cœur déchiré aux luttes suprêmes, aux derniers efforts d'un malheureux pays agonisant, s'il doit m'être imputé à crime la sympathie que j'ai toujours ressentie pour l'infortunée Pologne, alors, Sire, je n'ai qu'à reprendre la route de l'exil, car je suis ce coupable."

Le tsar avait froncé les sourcils. Il resta silencieux un instant.

Pendant ces courtes minutes, on aurait pu entendre les palpitations de cœur du prince Kalitsine ; celui de son ami ne battait pas plus fort qu'à l'ordinaire.

"Comte Woronzoff," dit enfin le maître, "nous laissons à Dieu le soin de sonder les reins et les cœurs ; nous n'avons donc pas le droit de demander à nos sujets compte de leurs sentiments intimes. Répondez sur vos actes seulement. Est-ce bien à vous que cette lettre a été adressée, et quelle réponse y avez-vous faite ?"

La lettre venait du fond de la Russie. Ecrite avec des larmes par un vénérable prêtre catholique romain, que le comte Woronzoff avait connu jadis comme un vieil ami de sa mère, elle racontait le dénuement affreux où il se trouvait, à l'âge de soixante-dix ans, lui et beaucoup de ses compagnons d'infortune :

"Après les événements de 1857," disait-elle, "nous avons été envoyés aux travaux forcés en Sibérie, pour douze et vingt ans. En 1867, on nous a transportés dans le gouvernement de Wologda, où, sans les moindres moyens d'existence, nous sommes disséminés dans les villages.

"Nous venons d'adresser une pétition au gouvernement ; mais, avant que le secours nous arrive, nous pouvons tous mourir de faim.

"Après avoir franchi neuf mille verstes de distance, notre position est encore plus affreuse qu'aux travaux forcés, où nous avions au moins un gîte et du pain.

"Le froid, qui descend l'hiver jusqu'à quarante degrés, nous tuera, si la faim nous épargne, et si la miséricorde de Dieu ne nous envoie pas une planche de salut."

"Assez comte Woronzoff," dit le tsar d'un ton impérieux. "Qu'avez-vous répondu à cette lettre ?

—J'ai chargé un agent sûr de faire parvenir à ce pauvre prêtre et à ses compagnons tout ce qui leur serait nécessaire.

—C'est bien, je me charge du reste. Que ce soit un acte de justice ou un acte de miséricorde, je vous remercie de l'exemple que vous m'avez donné. Mais la justice, je la veux pour tous. Qu'est-ce que ces lettres, signées de votre nom, et annonçant aux chefs des insurgés polonais des envois d'armes et d'argent ?"

Le comte parcourut d'un regard rapide les papiers qui lui étaient présentés par le prince Kalitsine.

"L'écriture est bien la mienne," dit-il après un court examen, "et cependant je n'ai pas écrit ces lettres-là.

—Comment pouvez-vous les expliquer alors ?

—Elles ont été fabriquées par le plus habile faussaire," répondit le comte sans se départir de son sang-froid. "J'affirme à Sa Majesté que, si j'ai pu souvent, très souvent, venir en aide à des infortunés qui me semblaient dignes d'intérêt, sans distinction d'opinions et de nationalités, j'aurais préféré mourir plutôt que de trahir mon souverain en prêtant une aide matérielle ou morale à l'insurrection.

—Je vous crois, comte Woronzoff. Les auteurs de cette infâme et calomnieuse dénonciation seront recherchés et sévèrement punis. Et maintenant encore un mot, ces vers sont-ils de vous ?"

Malgré la gravité de la situation, le comte serge ne put s'empêcher de sourire.

"Hélas ! Sire," répondit-il, "j'avoue en rougissant que ces mauvais vers d'écolier sont bien de moi. Mais j'avais dix-huit ans, j'étais épris follement de Mickiewitz et de tous les héros de cette époque...."

Le czar secoua la tête.

"Ce ne sont pas des vers d'écolier," dit-il. "Il y avait bien là l'étoffe d'un vrai poète. La pièce intitulée *Finis Poloniae* m'a ému, je l'avoue. Mais, dites-moi, les aviez-vous répandus autour de vous en ce temps-là ?

—Non, Sire, personne au monde, pas même mes amis les plus intimes, n'en a eu connaissance. Jamais une seule copie n'en a été faite. Ce sont les originaux qui se trouvent entre les mains de Votre Majesté."

Après avoir dit ces mots, le comte Serge devint d'une pâleur mortelle.

"Personne!" avait-il dit.

Un fer rouge lui traversant le cœur ne l'aurait pas fait souffrir plus cruellement que la pensée qui se présenta à son esprit.

Il se rappella que, dans les premiers temps de son mariage, la comtesse Alexandra, avec la liberté d'une enfant gâtée, avait bouleversé un jour les tiroirs de son bureau, et lui avait arraché, en se jouant, les vers qu'il ne voulait pas lui montrer.

"Ah!" s'était elle écriée avec un accent de regret jaloux qui avait ravi le cœur de son mari, "j'en veux à cette Pologne que vous semblez tant aimer. Quels beaux vers! Vous ne m'en avez jamais adressé, monsieur le comte."

Et il l'avait laissée emporter sa proie, trop heureux de voir s'éveiller en elle ce qui lui semblait les petites exigences d'une tendresse inquiète.

"Comte Woronzoff," avait dit le czar en terminant son interrogatoire, "je n'ai jamais douté de votre innocence. Pour la proclamer bien haut, pour que personne n'ait le droit de soupçonner que je vous ai fait grâce, je vous nomme mon ambassadeur auprès de l'empereur d'Autriche.

—Sire," avait répondu le comte Serge, qui paraissait en proie à la plus cruelle des émotions," dans quelque temps j'espère être en état de remercier Votre Majesté de ses bontés augustes autrement que par un refus. Aujourd'hui je la supplie de me laisser le loisir de démêler la trame odieuse dans laquelle des ennemis que je soupçonne ont voulu m'envelopper. J'ose même la supplier encore de me permettre d'être seul à me faire justice.

—Qu'il en soit fait comme vous le voulez, Woronzoff. Le jour où vous reviendrez sur cette décision, votre souverain en sera personnellement heureux.

XXXVIII.

Quelques jours après ces événements, le grand maître de la police, que le comte Woronzoff avait su être l'habile meneur du complot dirigé contre lui, offrait sa démission au tsar, en prétextant le mauvais état de sa santé.

"Choisissez," avait dit le comte d'un air implacable à son lâche ennemi: "ou vous quitterez la Russie et le poste que vous avez déshonoré, ou bien, après vous avoir souffleté devant toute la cour, je vous tue comme un chien."

Fodor Waritzine savait ce dont étaient capables les Woronzoff. Il ne douta pas que le comte ne tint sa promesse, et il préféra s'exécuter et se condamner à un exil qui n'était pas trop désagréable, puisqu'il avait le monde entier devant lui, à l'exception de la France toutefois, que se réservait l'offensé.

Quant à la comtesse Alexandra, quel fut l'étonnement de toute la haute société de Saint-Petersbourg lorsqu'on apprit qu'elle venait de se retirer dans un couvent grec, le jour même où son mari partait pour la France!

"Quelque querelle de ménage," pensa-t-on. "Mais la réconciliation se fera un jour ou l'autre. C'est une créature si séduisante, et le comte en était si passionnément épris!"

Sans doute que la coupable épouse pensait ainsi au fond de son âme, car elle se résigna à obéir à la volonté inflexible de son mari. Elle versa des larmes abondantes, elle fit mille protestations de repentir et de soumission.

Deux ans de retraite, d'ennui, d'un joug odieux; mais après, la vie sera longue et belle encore. Voilà se qu'elle se disait. Mais le repentir, hélas! cette seconde innocence que chacun peut reconquérir avec l'aide de Dieu, ne descend que dans les cœurs vrais, dans les âmes sincères. Ainsi que l'a dit un moraliste chrétien: "Le remords est le châtement du crime, le repentir en est l'expiation. L'un appartient à une conscience tourmentée et coupable encore, l'autre à une âme transformée."

On juge d'après ces principes si la comtesse Woronzoff devait se repentir et pouvait être heureuse.

EPILOGUE.

Pas plus que le repentir dans le cœur d'Alexandra, le pardon ne vint à germer dans l'âme de son mari.

Trois années s'étaient écoulées depuis les tragiques événements qui avaient séparé à jamais ces deux êtres si peu faits pour s'entendre, et chez le comte Woronzoff la blessure saignait comme au premier jour.

Il avait pourtant fait tout ce qu'il fallait pour oublier. Sa nature énergique s'était révoltée contre la vivacité du souvenir et l'amertume des regrets.

Mais en vain.

Quand un homme de cette trempe a donné son cœur tout entier, il ne peut le reprendre sans un violent déchirement, et l'effort dont il s'est rendu capable laisse au dedans de lui des traces profondes et durables.

Après avoir parcouru l'Asie Mineure et l'Égypte, traînant après lui, comme un mort vivant, le fantôme de ses illusions évanouies, il était venu se réfugier à Paris, la ville universelle, la *Weltstadt*, comme l'appellent si bien les Allemands.

Si quelque chose était capable de lui apporter l'oubli, c'était ce gouffre qui absorbe, ce tourbillon qui entraîne, cette atmosphère qui enivre.

Et cependant, durant deux années, nous l'avons vu solitaire, aigri et mécontent, vivre isolé au milieu de cette foule brillante qui l'appelait, de ce monde d'élite où il aurait tenu un rang si élevé. Au jour où nous sommes, il est encore assis d'un air découragé sur le petit canapé qui lui sert de retraite, et il écoute avec indifférence les explications que lui donne Mlle de Pontmore à propos d'un congé de trois jours dont elle a besoin pour la semaine qui commence.

"C'est bien," dit-il, prenez plus, s'il vous faut, Mademoiselle ; je désire avant toutes choses, que vous ne soyez gênée en rien."

Certes ces paroles sont courtoises, et Bérangère devrait s'en contenter.

Pourquoi donc une ombre de tristesse est-elle répandue sur ses traits comme elle regagne rapidement sa demeure ?

C'est que les rapports du jeune secrétaire avec son maître, si longtemps soumis aux règles étroites d'une froide politesse, commençaient à changer.

Bérangère avait rencontré parfois un sourire paternel sur ces lèvres où le sourire était si rare. Dans ces yeux qu'elle avait vu briller d'indignation ou de colère, avec un éclat fulgurant, presque terrible, elle avait surpris une expression bienveillante, encourageante, lorsqu'ils se fixaient souvent sur elle. Aussi son attention, dédaigneuse à l'origine, des petits détails, des nuances, des faits insignifiants, s'était-elle concentrée d'une façon qui l'étonnait, la surprenait elle-même, sur sa vie quotidienne de quelques heures à l'hôtel Woronzoff. Enfin elle était libre pour trois jours.

Trois jours qu'elle allait consacrer à la plus douce, à la plus sainte des tâches.

On était au lundi. Le jeudi suivant, Stanie, préparée de longue date, allait voir arriver dans sa chambre de malade, auprès de son lit d'infirme, le Dieu qui aime les petits enfants, qui s'empresse d'accourir auprès de ceux qui réclament son secours.

Oh ! s'il allait lui dire comme au paralytique de l'Évangile :

"Levez-vous, prenez votre lit et marchez !"

Mais non, la pieuse enfant ne demandait pas à Dieu un miracle ; elle n'en avait pas besoin, d'ailleurs, pour affermir sa foi déjà robuste. Bérangère, en lui enseignant la sainte doctrine, que la pauvre petite ne pouvait pas, comme tant d'autres, aller chercher à l'église, lui avait mis souvent devant les yeux cette belle maxime :

"Dieu ne nous doit que ce qu'il nous donne, et il nous donne souvent ce qu'il ne nous doit pas."

Elle lui avait dit encore "qu'il faut aimer de Dieu ses dons et ses refus, aimer ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas."

Et l'enfant docile, nourrie de cette moelle généreuse qui fait les âmes vaillantes, s'était résignée à son sort. Elle ne songeait même pas à se trouver malheureuse, parce que sa grande sœur, qui représentait pour elle toute science et toute sagesse,

lui avait appris "qu'il n'y a d'heureux ici-bas que les bons, les sages et les saints," et Stanie était décidée à être bonne, sage et sainte.

On était à la veille du grand jour.

Bérangère, levée dès l'aube, se disposait à partir pour le quai aux fleurs, accompagnée du père Sapin.

Elle allait chercher là de quoi orner le petit autel déjà à moitié préparé pour la cérémonie du lendemain.

Tout à coup, Mme Sapin passa sa figure effarée dans l'entre-bâillement de la porte :

"Mademoiselle Bérangère," dit-elle, "il y a à la porte de la cour une charrette à bras traînée par un commissionnaire qui demande si c'est bien ici que demeure Mlle Stanie de Pontmore. Avant de lui laisser rien déballer, je suis venue voir si vous attendiez quelque chose."

Bérangère n'attendait rien ; mais Stanie, qui conservait ses habitudes enfantines, en dépit de la gravité qu'elle voulait s'imposer, frappa joyeusement dans ses mains.

"Ma sœur," s'écria-t-elle, "je parierais, que ce sont encore des fleurs de mon ami inconnu ?"

C'est ainsi qu'elle désignait l'être mystérieux qui à diverses reprises, pendant le cours du dernier hiver, lui avait fait de si généreux envois de fleurs rares.

Cette fois, il y avait bien des fleurs encore, toutes les plus belles et les plus parfumées que juillet voit fleurir ; mais, en outre, que de merveilles devant lesquelles l'enfant resta muette dans une extase d'admiration !

D'abord un autel portatif en marbre blanc, avec son tabernacle, ses anges adoreurs, sa nappe de dentelles précieuses, sa garniture de chandeliers d'argent.

Puis un petit orgue-harmonium, sur lequel la grande sœur, qui n'avait pas de piano depuis leur arrivée à Paris, pourrait chanter à la jeune communiante les cantiques qu'elle aimait tant.

Puis un beau livre d'ivoire avec ses fermoirs d'argent, un chapelet de lapis-lazuli monté en or, un bénitier d'albâtre, un reliquaire de vermeil, à l'intérieur duquel étaient peintes les plus fines miniatures.

"Oh ! mon Dieu !" disait Stanie, "il a pensé à tout. Qu'il est donc bon ! Comme je vais prier pour lui demain ! Il se cache de moi," ajoutait-elle en souriant, "mais Dieu, qui sait tout, saura bien le découvrir."

—Oui, prie pour lui, cher ange, "murmurait Bérangère les yeux humides, en caressant le front pur de l'innocente enfant, "prie pour que Dieu vienne à lui, qu'il l'éclaire, et lui donne cette paix que le monde ne connaît pas."

Ce furent trois jours de bénédiction que les jours passés par Bérangère dans ce petit cénacle, dans l'action de grâces des faveurs célestes répandues sur la petite Stanie.

Elle y oublia les choses de la terre ; elle s'y sentit exempte d'agitation, de trouble et de souci ; enfin elle goûta dans toute sa suavité, dans son incomparable douceur, la promesse que Dieu a faite de se rendre, dès ici-bas, visible pour les cœurs purs.

Ce fut avec un soupir de regret que, le quatrième jour au matin, elle quitta les sommets du Thabor pour reprendre ses occupations quotidiennes, les devoirs vulgaires qui remplissaient sa vie.

Mais non, pour Bérangère, l'accomplissement d'un devoir ne pouvait être une vulgarité. La vraie poésie n'est-elle pas là ? Et faire bien tout ce qu'on fait, le faire au temps voulu, de la manière voulue, n'est-ce pas le comble de l'art ?

Quand elle arriva à l'hôtel Woronzoff, il lui sembla que l'opulente demeure avait pris un air hospitalier et de bon accueil qu'elle ne lui avait jamais vu.

Dimitri semblait la guetter à l'entrée de la marquise, aussi immobile que les cariatides de bronze vert qui soutenaient leur lanterne de cristal de chaque côté du perron.

Mais ces petits yeux verts pétillaient d'une sorte d'impatience. Il semblait avoir quelque importante communication à adresser à la jeune fille.

Elle le regarda d'un air interrogateur.

"M. le comte attend Mademoiselle," se borna-t-il à dire en se frottant les mains.

"Suis-je donc en retard ?" demanda Bérangère toute inquiète.

"Non, non, du moins Son Excellence n'en a rien dit. C'est moi qui imagine qu'il attend Mademoiselle."

La jeune fille entra dans le sanctuaire du travail avec une certaine émotion. Il lui semblait que ces quatre jours d'absence devaient avoir tout changé autour d'elle, et puis quel fardeau que cette reconnaissance qu'il fallait garder soigneusement au fond de son cœur !

Le bienfait,—elle ne doutait pas qu'il n'en fût l'auteur,—avait été si délicat, si affectueux pour la petite malade, et il lui était interdit de dire merci !

.....
La vaste pièce était déserte ; mais, pour la première fois, Bérangère la trouva ornée de fleurs.

Sur la table où elle écrivait, dans une admirable potiche de Macao, était posé un bouquet de roses blanches et de jasmin qui semblait si bien à l'adresse de Bérangère, que, lorsque le comte Woronzoff entra, elle ne put s'empêcher de rougir, et détourna les yeux avec un léger embarras.

Il était vêtu de noir, et sa pâleur naturelle s'augmentait de ce sévère costume de deuil. Mais, bien que sa physionomie portât la trace d'une émotion récente, il y avait sur son front une sérénité, une lumière qu'elle n'y avait pas encore vues.

“ Mettons-nous au travail sans retard, n'est-ce pas ? ” dit-il d'un ton de voix très doux, presque bas. “ Nous avons à réparer les quatre derniers jours, et puis le temps se fait court devant moi. ”

Elle aurait voulu l'interroger, au moins du regard après la fin de cette phrase, mais elle ne l'osa pas.

“ Il est probable, ” reprit-il, “ que je vais quitter Paris très prochainement. ”

La main de Bérangère trembla pendant qu'elle approchait sa plume de l'encrier, et elle chercha vainement à l'affermir en l'appuyant sur la table.

“ Je souhaiterais alors terminer ce travail que j'ai commencé avec vous, avant de retourner définitivement à Saint-Petersbourg. ”

Définitivement ? Pourquoi donc ce seul mot jeta-t-il comme un sombre voile devant les yeux de la jeune fille ? Pourquoi sa gorge se serra-t-elle, et ses yeux devinrent-ils humides ?

Ah ? elle comprenait maintenant ! Le bel autel de marbre blanc et tout ce qui accompagnait ce cadeau princier, c'était un présent d'adieu, un remerciement délicat de ses faibles services.

Elle ne voulait pas relever ses paupières, sous lesquelles roulaient les larmes ; elle feuilletait avec une ardeur surprenante un dictionnaire allemand posé devant elle. Mais cette ardeur le trompait-elle, lui, lui qui la contemplant avec un recueillement attendri, lui dont l'austère visage exprimait depuis un instant la joie la plus profonde ? En ce moment la portière de lourde tapisserie se souleva doucement ; on vit apparaître Dimitri, vêtu de deuil comme son maître, et derrière lui, toute constellée de jais, tout enveloppée des plus vaporeuses gazes noires, la princesse Schersky. C'était une habile comédienne que cette charmante Olga. Elle entra du pas rapide, tragique, expressif, qu'ont les grandes actrices sortant de la coulisse, et apparaissant sur la scène dans les moments les plus dramatiques. Puis elle s'arrêta, posa un instant la main gauche sur son cœur, tandis que la droite se tendait avec une tendre compassion vers le comte Woronzoff.

— Ah ! Serge, s'écria-t-elle, quelle nouvelle foudroyante ! Je l'ai apprise à Trouville, et j'ai tout quitté pour accourir vers vous. Pauvre, pauvre Alexandra ! Comme vous devez être malheureux de ne pas lui avoir pardonné avant la dernière heure !

— Il y a longtemps que je demande à Dieu de lui envoyer le repentir et le pardon, murmura-t-il ; mais pour moi l'oubli n'était pas possible.

Un grand silence se fit. On aurait entendu battre le cœur de Bérangère. Qu'était-ce donc que cette Alexandra ? Une sœur indigne, peut-être.

Elle se leva. Elle ne devait pas rester entre le comte et sa cousine comme un tiers importun et gênant.

— Ne vous dérangez pas, Mademoiselle, dit le maître, qui suivait chacun de ses mouvements. Ma cousine n'a pas l'habitude de me faire de longues visites.

Était-ce un regret qu'il exprimait, ou bien une de ces ironies qui se rencontraient jadis à chaque instant dans sa conversation ?

Il est vrai de dire qu'elles se faisaient de plus en plus rares.

—J'étais venu vous offrir mes consolations, Serge, reprit la princesse Olga. Je pensais que votre cœur n'avait pu endurer sans un profond déchirement cette séparation sans remède.

Ses beaux yeux étaient pleins de larmes, et plus brillants que jamais : mais n'était-ce pas là une démonstration superflue ?

Le comte avait l'œil sec, et, s'il était ému, cette émotion ne semblait pas de nature par trop douloureuse à supporter.

—Je vous remercie, Olga, dit-il en lui serrant la main. Je suis fâché que vous ayez abrégé un voyage qui vous plaisait.

—Oh ! ne parlez pas ainsi. Devant les devoirs du cœur, le plaisir se tait. Et n'est-ce pas un devoir pour moi de chercher à vous être agréable et utile, si je le pouvais ? Je suis votre parente la plus proche maintenant.

Oui, votre mère était la sœur de mon père.

—Cousins germains, presque frères. J'ai en vérité pour vous les sentiments d'une sœur. Votre mariage nous avait un peu séparés, mais maintenant tout nuage doit se dissiper entre nous. Ah ! n'allez pas croire au moins que j'en voulais à la pauvre Alexandra. Je lui pardonnais bien le peu de sympathie qu'elle me témoignait en toute circonstance. Il n'y avait qu'un seul point où je me sentais dépourvue d'indulgence : c'était en ce qui vous concernait. Comment n'avait-elle pas pu vous rendre heureux, vous qui lui aviez tout donné !

Tout cela était dit avec un abandon si affectueux, une grâce si irrésistible, une simplicité si enfantine, que Bérangère s'étonnait de voir le comte Woronzoff rester froid et plein de réserve.

—Il n'y a d'inappréciable que le don de soi-même, murmura-t-il. Celui-là, je l'avais repris depuis longtemps. Nous étions quittes.

Bérangère trouva le mot dur. Elle comprenait maintenant. La comtesse Alexandra, dont le nom avait été prononcé plusieurs fois devant elle, dont elle avait admiré la fière beauté dans la chambre de Dimitri, c'était la comtesse Woronzoff, la femme de Serge, celle dont il portait le deuil depuis deux jours. Mais, en s'en allant le long des Champs-Élysées, remplis de promeneurs, ce ne fut pas à elle que pensa Bérangère. Elle avait la tête et le cœur si pleins de la triste image du départ, que sa curiosité ne songea même pas à prendre l'éveil. Que lui importaient après tout, les causes de dissentiment et de séparation entre la comtesse Woronzoff et son mari ? Lui aussi allait redevenir un étranger pour elle.

—O mon cher travail ! dit-elle, ô pain quotidien de mon enfant malade, comment vousemplacer ? Voilà pour moi le grand intérêt. Toute main qui m'apportera cette manne du ciel doit être également bénie par Bérangère !

En rentrant chez elle, la jeune fille trouva Stanie en larmes. Minos, accroupi au pied du petit lit de repos, sur un large coussin que lui avait fait sa petite maîtresse, la regardait avec de bons yeux compatissants ; il semblait comprendre la désolation de l'enfant. Les chinchillas s'étaient blottis tous deux sur ses genoux, mais ils attendaient en vain les caresses qu'on ne leur marchandait pas d'habitude.

—O ma sœur, s'écria Stanie, Tibère est venu !

—Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda Bérangère d'une voix étouffée.

Il lui semblait qu'à partir de cette heure elle pouvait, elle devait attendre la ruine complète de leur modeste bonheur.

—Nous ne verrons plus son bon maître, il est venu pour nous le dire, continua la petite fille qui éclatait en sanglots.

—Mort ? s'écria Bérangère, dont le visage se couvrit d'une pâleur mortelle.

—Oh ! non, ma sœur, le bon Dieu est trop bon pour nous enlever cet ami. Mais de longtemps, de bien longtemps, il ne pourra sortir. En descendant de voiture, il a fait un faux pas et s'est cassé la jambe.

Bérangère respira fortement, comme pour soulager son pauvre cœur et exhaler en un soupir les inquiétudes qui l'assiégeaient depuis sa rentrée dans la maison.

—Dieu soit loué, murmura-t-elle, il n'y a pas de danger pour la vie. L'épreuve ne sera que pour nous, mon enfant. Nous la supporterons avec courage.

—Et mes ailes ? demanda la petite fille en commençant à sourire au milieu de ses larmes, mes ailes que j'attends toujours, qui me les promettra désormais ?

—J'irai le voir, je lui écrirai pour lui rendre compte de tes journées comme tu

le faisais toi-même, et je te rapporterai en son nom quelques bonnes paroles qui te feront prendre patience. Sais-tu quand ce fâcheux accident est arrivé ?

— Hier au soir seulement. Voyez, ma sœur, comme il est bon d'avoir pensé à moi dès ce matin ! Car j'attendais sa visite, et il sait qu'après votre retour de chaque jour, sa venue est mon plus grand bonheur.

Le lendemain, Bérangère se mit en route bien plus tôt qu'elle n'avait coutume de le faire. Mais elle voulait entendre la messe sur son chemin, pour demander à Dieu de ne pas sentir si vive une peine dont elle s'accusait comme d'une faute. Elle voulait aussi passer chez le docteur, essayer de le voir, comme il l'y avait engagée par son message de la veille, ou tout au moins prendre de ses nouvelles. Elle sonna timidement. Tibère vint lui ouvrir, et son visage rayonna en reconnaissant la visiteuse.

— Il n'a pas passé une mauvaise nuit, s'empressa-t-il de dire, même avant d'être questionné, et il m'a bien recommandé de faire entrer Mademoiselle dès qu'elle se présenterait. La jambe n'est pas cassée, comme nous le craignons d'abord, elle n'est que démise, et M. le docteur, étendu sur son canapé, devant sa table de travail, sa barbe faite, n'a pas même l'air d'un malade ce matin.

Bérangère sourit en entendant ces heureuses nouvelles, mais le sourire s'effaça bientôt pour faire place à l'embarras et à la contrainte.

Au bout de l'antichambre apparaissait une femme en négligé du matin, qui appelait Tibère d'une voix impérieuse.

— Que faites-vous à perdre votre temps en causeries à la porte, quand rien n'est encore fait dans la maison ! Et quelle est cette personne ?

Mme Roland avait reconnu Bérangère du premier coup d'œil ; mais il lui plaisait d'infliger à la jeune fille cette petite humiliation, en retour des accès de dépit que celle-ci lui avait souvent occasionnés.

— C'est Mlle de Pontmore, répondit Tibère avec un air respectueux, qui s'adressait pour le moins autant à la visiteuse qu'à la femme du docteur.

— Mademoiselle... ? fut-il répété d'un ton aigre, comme si le nom n'avait pas été entendu.

— De Pontmore, dit Tibère, non sans impatience.

— Le docteur ne reçoit personne, Mademoiselle, déclara d'un ton bref Mme Roland, qui s'avança jusqu'au milieu de l'antichambre.

Bérangère balbutia quelques excuses, mais elle n'eut pas la peine d'aller jusqu'au bout, car on l'aïda à refermer la porte sur elle avec une brusquerie déconcertante.

Par malheur, sa robe s'était trouvée prise dans cette rapide manœuvre, et, tout en la dégageant, elle eut le loisir d'entendre Mme Roland qui enjoignait au domestique de ne plus jamais laisser entrer — cette aventurière.

— Tout me manque aujourd'hui ! pensa la jeune fille.

Et elle se dirigea vers l'église la plus voisine, pour y trouver celui qui ne manque jamais.

.....

Une heure après, Bérangère était absorbée dans son travail, enfermant dans son cœur le chagrin qui l'avait atteinte.

Son visage était calme, sa physionomie paisible, jamais son regard n'avait eu une clarté plus sereine, une transparence plus lumineuse ; mais ses paupières un peu rougies, le cercle bleuâtre qui entourait ses yeux, indiquaient qu'elle avait dû pleurer beaucoup pendant une nuit d'insomnie. Le comte Woronzoff paraissait plus grave que la veille ; il s'occupait peu du travail de son secrétaire, ouvrit plusieurs fois la bouche comme s'il allait parler, et tressaillait au moindre bruit.

— Il l'attend, sans doute, pensa Bérangère. Oh ! si je pouvais m'en aller ! Je sens si bien que ma présence lui est odieuse !

Comme la veille, presqu'à la même heure, la portière se souleva. C'était encore elle, fraîche et rose, dans son élégant costume de deuil qui lui seyait à ravir. Elle avait ses entrées maintenant ! N'était-elle pas destinée à remplacer la comtesse Alexandra, à devenir reine et maîtresse dans cette splendide demeure, préparée jadis pour la défunte ?

Comme la veille, Bérangère fit mine de s'en aller. Elle essuya sa plume, rangea ses papiers, se leva sans prononcer une parole....

—Restez, Mademoiselle de Pontmore, dit le comte de la voix adoucie qu'il avait depuis quelques jours. J'ai besoin de vous.

Bérangère se rassit, étala de nouveau ses papiers devant elle, pour se donner une contenance ; mais sa main tremblait, et si le maître avait pu lire dans son cœur, il y aurait vu combien son travail salarié lui semblait pénible ce jour-là.

Etre payée par lui, recevoir ses ordres pour gagner quelque argent, lui paraissait à cette heure la plus humiliante, la plus douloureuse des obligations.

—Qu'ai-je donc appris à l'ambassade hier soir ? demandait la princesse Olga d'une voix dolente, vous retournez en Russie ?

Oui, dès que j'aurai terminé ici quelques affaires indispensables.

—Venez donc plutôt passer une quinzaine à Trouville. Je vous assure que le deuil n'y fait rien, et qu'on peut très bien s'y isoler.

S'isoler à Trouville, choisir comme lieu de retraite cette plage bruyante où la foule se presse, où le plaisir règne en maître, l'idée parut si originale au comte Woronzoïff, qu'il ne put s'empêcher de sourire.

—Vous vous méprenez, Serge, murmura la princesse en tournant languissamment vers lui ses beaux yeux où les larmes savaient toujours venir à propos. Vous croyez que je regrette ma saison de bains, et que, partagée entre l'attrait qui m'appelle et le sentiment qui me retient ici, je veux vous entraîner pour en arriver à tout concilier. Non, non, ajouta-t-elle de plus en plus bas, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Je ne suis pas au fond du cœur cette femme frivole que vous croyez. Je me suis donnée au monde, hélas ! parce que je n'avais rien de mieux auprès de moi.

Il paraît que cette longue tirade laissa le comte assez froid, car il releva la tête, et, comme s'il n'avait pas entendu ce que la jolie bouche d'Olga venait de débiter si gracieusement, il lui demanda à brûle-pourpoint :

—Connaissez-vous un joaillier bien sûr à qui je pourrais confier des diamants à remonter ?

Les larmes se séchèrent subitement dans les yeux humides ; le rose des joues devint pourpre.

Non, non, cette question n'était pas aussi étrange, aussi déconcertante qu'elle pouvait le paraître tout d'abord.

Si le comte Serge pensait à faire remonter ses diamants, c'est qu'il ne voulait pas les offrir dans leur forme actuelle, et tels qu'ils avaient servi à la défunte à l'heureuse femme qui prendrait la place de la comtesse Alexandra.

—Les diamants de cette pauvre cousine ! dit-elle d'un ton de compassion. “ Vous allez les faire revenir en Russie ?

—Ils sont là, répondit le comte en frappant sur un coffre-fort à demi dissimulé dans la boiserie de chêne.

—Tous ! s'écria-t-elle en joignant les mains avec un mouvement passionné. “ Oh ! montrez-les moi, Serge, montrez-les-moi !

—Vous les verrez quand ils seront remontés, dit-il avec un malicieux sourire.

Olga baissa les yeux modestement.

—Et les topazes brûlées ? demanda-t-elle, “ vous les avez aussi ? C'était à mon avis ce que vous aviez donné de plus splendide à la pauvre Alexandra.

Le comte Serge restait silencieux, les yeux attachés dans le vide, semblait-il. Mais Olga suivit anxieusement la direction de son regard, et elle vit qu'il se perdait dans la contemplation du jeune secrétaire.

Là aussi, dans ses yeux veloutés, d'une douceur infinie, brillaient des topazes cent fois plus belles, cent fois plus transparentes, cent fois plus lumineuses que les pierres du coffre-fort.

Olga sentit une douleur aiguë lui traverser le cœur. L'aiguillon de la jalousie se faisait sentir pour la première fois, douloureux, poignant, à cette âme frivole.

Elle se rappela qu'elle avait eu d'instinct dès le premier jour cette silencieuse jeune fille, à laquelle elle découvrait en ce moment des grâces nouvelles

—Qu'importe au comte Serge, à cet être bizarre qui ne pense et ne vit comme personne, que je sois deux fois princesse et presque aussi riche que lui ? S'il le veut une fois, mon rêve est à jamais perdu. Mais comment faire pour l'empêcher de vouloir ?

—Ainsi donc, dit-elle à haute voix, en cachant sous la physionomie la plus aimable le trouble de ses pensées, vous retournerez à Saint-Pétersbourg ?

—Le tzar me fait l'honneur de m'y rappeler, répondit le comte Woronzoff.

—Ah ! c'est l'ambassadeur qui vous a prévenu de cet auguste désir ?

—Mieux que cela, une lettre autographe de Sa Majesté Impériale.

Les yeux d'Olga étincelèrent. Quel appât pour sa nature ambitieuse !

—Je suis charmée d'apprendre que vous allez enfin rentrer dans la vie du monde, renoncer à ces travaux austères...

—Je n'ai pas dit cela. Tout dépend de circonstances que je ne suis pas le maître de diriger seul.

—En tous cas, répondit Olga avec un méchant sourire qu'elle ne parvint pas à dissimuler, "si le grand seigneur redevenu Russe reste le savant que j'ai connu à Paris, il y aura changement de secrétaire ?"

—Vous vous trompez, répondit le comte avec une froideur affectée, "je compte emmener mademoiselle. J'ai horreur de rien déranger à mes habitudes, et ce que je trouve bien et bon, je m'arrange pour le garder."

Oh ! comme le cœur de Bérangère se mit à battre ! comme la plume, cette fois encore, trembla dans sa main ! Mais arrière espoirs insensés ! Y aurait-il place pour le jeune secrétaire dans la maison où trônerait la nouvelle comtesse Woronzoff, cette femme qui venait de lui lancer un regard si haineux, si chargé de mépris ?

.....
Après le départ de la princesse, que le comte Serge avait reconduite comme de coutume jusqu'à sa voiture, Bérangère saisit son courage à deux mains, et, relevant la tête, émue, hésitante, elle s'adressa à ce maître qui disposait d'elle sans même lui demander son consentement.

—Monsieur le comte, dit-elle,—on aurait pu compter dans les vibrations de sa voix chaque palpitation de son cœur,—"je dois vous prévenir qu'il m'est impossible de quitter la France, et que par conséquent je dois renoncer aux fonctions que j'occupais auprès de vous.

—Ah ! vraiment ! répondit-il d'un ton à demi joyeux. "Je n'avais pas prévu que vous redoutiez l'exil en Russie. Peut-être la santé de votre jeune sœur ne s'arrangerait-elle pas du climat de Saint-Pétersbourg. Mais alors," et il sembla réfléchir, "nous pourrions l'établir en Crimée.

Le cœur de Bérangère se gonfla d'attendrissement et de reconnaissance. Il parlait de Stanie.

Quelles riantes visions ! Stanie dans une opulente demeure, au milieu d'un beau parc, retrouvant la santé chez le comte Woronzoff ! Elle-même assurée d'un travail qui lui plaisait davantage chaque jour, n'ayant plus à redouter ce triste moment des adieux, cette heure d'une séparation qu'elle pressentait éternelle !

Et pourtant il lui fallait dire non ! Dût son cœur se déchirer, se briser à jamais, elle ne devait pas accepter ces offres séduisantes.

—Monsieur le comte, dit-elle d'une voix qui s'affermissait par l'effort de la volonté, "je ne puis me séparer de ma sœur."

—Je l'entends bien ainsi, Mademoiselle. Je n'ai nulle intention de placer la sœur aînée à Saint-Pétersbourg et la sœur cadette au midi de la Russie. Au bout du compte, que m'importe à moi une résidence ou une autre ? Choisissez. Où vous mettez votre doigt sur la carte, c'est là que je plauserai ma tente."

Rêvait-elle ? Se raillait-il de sa candeur, cet homme impénétrable ?

Elle n'osa pas le regarder, et cependant il fallait répondre.

—De cette façon même, c'est encore impossible, murmura-t-elle en joignant les mains comme pour demander à Dieu de la délivrer de cette angoisse.

—Bérangère !

Il ne dit d'abord que ce seul mot, mais elle avait compris.

Elle leva les yeux vers lui, et cette fois il put y lire, comme dans un pur miroir, la tendresse soumise, le dévouement passionné, l'affection si longtemps contenue de ce cœur qu'il souhaitait tout à lui.

—O ma douce étoile, murmura-t-il en la contemplant dans l'ombre transparente que projetait la légère mousseline des rideaux, "enfin vous êtes venue ! Vous êtes montée du fond du sombre horizon, chassant devant vous la nuit peuplée de fantômes où se plongeait mon âme en deuil. La tempête grondait à toute heure, les nuages,

sans cesse renaissants, menaçaient d'éteindre votre douce clarté, mais la main de Dieu vous guidait. Comme autrefois l'astre radieux venu d'Orient, vous vous êtes arrêtée sur mon toit : Dieu vous avait dit : " C'est là ! l'homme à sauver dans cette demeure."

Deux mois après, le docteur Roland, parfaitement remis de son accident, habillé de noir de la tête aux pieds, à l'exception de la cravate blanche et du ruban multicolore qui brillait à sa boutonnière, présentait à sa femme un billet de faire part ainsi conçu :

" Monsieur le comte Serge Woronzoff a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mademoiselle Bérangère de Pontmore, et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée dans l'église Saint-Paul, le mardi 25 septembre, à midi très précis."

Mme Roland rongit jusqu'aux oreilles après avoir lu et relu cette lettre.

— Mais ce n'est pas pour aujourd'hui, dit-elle, " nous ne sommes encore qu'au 23 !"

— Oui, ma chère : mais le mariage civil, à la mairie et à l'ambassade ! Je suis témoin de la belle fiancée devant M. le maire et devant Son Excellence l'ambassadeur. Après-demain, c'est moi qui lui servirai de père, et qui la conduirai à l'autel. Viendrez-vous, quand ce ne serait que par curiosité !

Mme Roland, au lieu de répondre, quitta le fauteuil où elle était assise et vint embrasser timidement son mari.

— Ah ! ah ! dit le docteur en retenant sa femme captive par la main, " voilà un baiser qui me fait tout à fait l'effet d'un acte de contrition."

— Contrition parfaite, mon ami.

— Et ce cas, j'accorde le pardon sans exiger un aveu plus complet.

Et la petite sœur, votre malade ? demanda Mme Roland avec un reste d'embarras.

— J'achève de lui fabriquer ses ailes, et j'ai besoin pour cela, avec votre permission, bien entendu, de la garder quelque temps auprès de moi. Avant l'hiver je la conduirai à Saint-Petersbourg, où le comte et la comtesse Woronzoff s'installeront à leur retour d'Italie. Ils vont voyager quelques semaines, ce qui serait trop fatigant pour l'enfant.

— Je m'en charge bien volontiers jusque là, s'écria Mme Roland avec un élan enthousiaste qui surprit et charma son mari.

— J'accepte sans façon, ma chère, mais à la condition que, à votre tour, vous accepterez l'invitation de la comtesse Woronzoff, qui vous prie, vous supplie même, de m'accompagner à Saint-Petersbourg. Allons, à tout à l'heure.

Mme Roland se mit à la fenêtre pour voir l'embarquement du docteur. A côté du cocher se tenait Tibère, rayonnant de joie, au point qu'il en avait oublié son ami Sparadrap.

Derrière la voiture, dans la tenue la plus correcte, Polydore Sapin, revêtu de la livrée de rechange de Tibère, achevait d'attacher à sa boutonnière un énorme bouquet blanc.

— Ah ! mon Dieu ! docteur, s'écria Mme Roland, " qu'est-ce que cela signifie ? Je ne vous connaissais pas ce valet de pied."

— Soyez tranquille, ma chère, ce n'est que pour aujourd'hui. Je vous expliquerai cela à mon retour. Mais le brave garçon a été à la peine, il était bien juste qu'il fût à l'honneur."

FIN

Pour paraître dans le mois d'août 1894 :

Les Fiancailles de Lorette

Par PH. SAINT-HILAIRE

OUVRAGES A PRIX REDUITS

EN VENTE AU

MAGASIN DE LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

25, RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

DES MEILLEURS ECRIVAINS DE NOS JOURS :

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format.

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	valant \$1.50	p. 35c
"Maudite," par Emile Richebourg.....	2.50	p. 25c
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	1.50	p. 50c
"La Mayeux," par X. de Montepin.....	3.00	p. 40c
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dram	1.75	p. 22c
"Le Drame de Bicêtre," ou Amour et Haine.....	2.50	p. 25c
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....		50
par poste 60c.....		
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholette," par l'abbé Proulx.....		35
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....		70
"François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Marmette, 1 fort vol. in-12.....		50
"Le Pèlerin de Ste-Anne," par P. Lemay.....		50
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas, auteur de "Gustave".....		50
"Le Manoir de Villeraï," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12....		30
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....		30
"Le Chemin des Larmes,".....		30c. par poste
"La Forêt de Bondy," magnifique volume illustré.....		25
"Paul et Virginie," par Barnadin de Saint-Pierre.....		25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....		25
"Echappé de la Potence," mémoires de Félix Poutré, prisonnier d'état en 1838		25
"Fernando," histoire d'un jeune Espagnol, par Schmid.....		10
"Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage.....	50c., par poste	55
"Gabrielle," par Emile Richebourg.....		25
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....		15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....		15
"Un mariage pour l'autre monde," par M. Maryan.....		15
"Prima Vera," par M. Maryan.....		10
"Les Diables Rouges," par Chs. des Lys.....		10
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....		50
"Charge d'Ame," par Jeanne Mairet, auteur d'une Folie, un beau vol. de 168 p.		15
"Mille et une Nuits,".....		50
"Secrétaire Universel,".....		25
"Mademoiselle Marsan," par Mary Floran.....		15
"Ma Belle-Mère,".....		15
"La Femme de mon Fils," par Danielle d'Arthez.....		15
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de femme," "Blessée au cœur,"		
"La féé printemps," etc.....		35c., par poste

CHANSONNIERS

"Répertoire La. Vérande," chansonnier comique noté contenant toutes les chansons comiques les plus en vogue.....		25
"Le Plaisir au Salon," jolies mélodies, romances, etc.....		35
"Succès du Salon," romances nouvelles à grand succès, avec musique.....		35
"Album du Chanteur," les plus jolies romances modernes avec musique.....		35
"20 Chansons populaires du Canada," par Octave Fortier.....		1.00
"La Muse Populaire," Recueil de romances, chansonnettes et chansons comiques avec musique. 1 fort volume.....		50
"La Gaudriole," Recueil de chansons comiques et de chansonnettes et suivies de monologues en vers et en prose. 1-volume, avec musique.....		40
"Le Secrétaire Canadien," lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....		25
"La seule et vraie Clef des Songes".....		6
"La Clef des Songes".....		12
"La seule et vraie Clef des Songes".....		70
"La Double Clef des Songes".....		30

Tous ces ouvrages seront expédiés *franco* sur réception du prix en timbres-poste ou en argent. Adressez :

LEPROHON & LEPROHON,
EDITEURS

25, Rue St-Gabriel, Montreal, Can.

N.B — Nous prenons l'argent et les timbres américains.

Nouvelle Société de Publications Françaises

LEPROHON & LEPROHON,

— ÉDITEURS DE —

“ La Bonne Littérature Française ”

25 RUE ST. GABRIEL, MONTREAL, Canada.

Plus de 100,000 volumes repandus sur tout le globe depuis l'apparition de
LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE en Janvier 1894.

10 CENTS
le Volume

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

10 CENTS
le Volume

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET EN UN VOLUME

Cette publication a pour but de rendre accessibles à tout le monde sous une forme populaire, les œuvres les plus justement réputées de nos grands écrivains contemporains qui sont, à raison de leur prix élevé, le privilège d'une certaine classe de lecteurs. LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE formera la collection la meilleure marché, la plus complète et la plus précieuse des principaux ouvrages des romanciers les plus éminents.

Chaque volume se compose de 100 à 125 pages, grand format, renfermant la matière d'un ouvrage de 350 à 400 pages de format ordinaire et contient une œuvre entière et complète, dont la lecture sera en même temps saine et attrayante.

IL PARAIT UN VOLUME PAR MOIS.

ABONNEMENT \$1.25 PAR ANNEE

VOLUMES PARUS

1er—"Follement Aimée ou le Torpilleur 23," par Pierre Maël.
2ème—"Les Mystères de Montréal," par Auguste Forcier.
3ème—"Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccane.
4ème—"La Roche qui Pleure," par Chs. Valois.
5ème—"Les Remords d'un Faussaire," par M. Du Campfranc.
6ème—"Rêves Dorés," par M. Maryan.

7ème—"Le Drame de l'Hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.
8ème—"Les Fiançailles de Lorette," par Ph. St. Hilaire.
9ème—"Le Sacrifice d'un Fils," par Ernest Daudet.
10ème—"Le Coureur de Dot," par M. Du Campfranc.
11ème—"Souffrance et Bonheur," par Pierre Maël.
12ème—"Sous presse, pour paraître en décembre 1894 "Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre," par Elisa Gay.

BOX pour 25 Cents.

BOX pour 25 Cents.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

L. LEPROHON & LEPROHON, - - EDITEURS

25 RUE SAINT-GABRIEL, - MONTREAL, CANADA.

Découpez ce bon et adressez-le avec \$1.00 aux éditeurs, et vous recevrez les 12 Volumes mentionnés plus haut de La Bonne Littérature Française ou un an d'abonnement, donnant également 12 Volumes à paraître.

N. B.—Nous prenons l'argent et les timbres américains.

Volumes à 15 Cents.

- La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnière.
Un Crime Mystérieux, par Léon Bachet.
Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet.
Bérangère, par Edouard Delpit.
Une Rencontre, par Louis Fréchette, trad.
Le Million du Père Raclot, par Emile Richebourg.
Mademoiselle de la Seiglière, par Jules Sandeau.
L'Ombra, par A. Gennevraige.
Le Secret de l'abbé Césaire, par Léon de Tinseau.
La Peau du Lion, par Chs. de Bernard.
Le Roman du Médecin de Campagne, par M. Maryan.
L'Assassin, par J. Lerminas.
Disparu, par Albert Delpit.
Aurette, par Henry Greville.
Vaillante, par Jacques Vincent.
Monsieur Barnes de New-York, par Mme Savary, trad.
Procès Mercier, par T. Tarte.
Les Batailles de la Vie ou le Dr. Rameau, par Geo. Ohnet.

Volumes à 10 Cents.

- Le Jeune Henri, par Chanoine Schmid.
Agnès ou la Petite Joueuse de Luth, par Chanoine Schmid.
Itha, ou la Vertu Persécutée, " " "
Geneviève, " " "
Eustache, " " "
Marie, ou la Corbeille de Fleurs, " " "

▲ **Vient de Paraître** ▲
AMOUR ET HAINE ★

— OU —
LE DRAME DE BICETRE

Magnifique Volume de \$2.50 pour 25 cts.

Cet ouvrage vient de paraître en France et le *Petit Journal* quotidien qui a la renommée de publier les plus beaux feuilletons, s'est empressé d'en donner la primeur à ses lecteurs.

La Presse le publie actuellement sous le titre de AMOUR ET HAINE.

L'Événement de Québec le publie sous son vrai titre : LE DRAME DE BICÉTRE.

Le Messenger de Lewiston Etats-Unis, le publie sous le titre de UN DRAME DANS UN ASILE.

L'empressement avec lequel ces journaux publient cet ouvrage est la preuve la plus évidente que c'est un chef-d'œuvre de littérature sous tous les rapports et nous avons lieu de croire que tous s'empresseront de s'en procurer une copie, serait-ce que pour la conserver et en orner leur bibliothèque.

Il est si rare qu'un livre de cette importance soit en vente à un prix aussi minime que ceux qui désirent se faire une collection de bons livres profiteront immédiatement de cette occasion vu que le tirage est très restreint.

Nous en avons parcouru toutes les pages avec attention et sommes bien convaincus que tous ceux qui le liront en seront charmés comme nous l'avons été nous mêmes.

Nous ne voulons publier que des romans intéressants et pouvant plaire à la masse des lecteurs. Si *Le Drame de Bicêtre* n'était pas un chef-d'œuvre, ou si nous croyions que quelques personnes n'en seraient pas satisfaites nous ne l'aurions certainement pas publié, dans la crainte de nuire à la réputation que nous avons acquise de ne publier et de ne vendre que des livres intéressants.

Qu'on se hâte d'acheter *Amour et Haine* ou *Le Drame de Bicêtre* à **25 cts.** pendant les quelques jours qu'il sera en vente dans les dépôts de journaux.

EDITEURS :

LEPROHON & LEPROHON
NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES,
25—RUE ST-GABRIEL—25
MONTREAL, Can.

Le Cataclysme de la Rivière Sainte - Anne
BROCHURE D'ACTUALITÉ

Racontant dans les moindres détails le dernier grand phénomène géologique qui s'est produit dans la province de Québec.

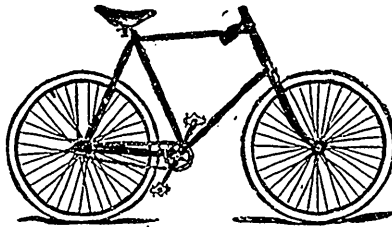
Cette brochure est ornée de cinq grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr Laffamme au gouvernement.

Ouvrage indispensable aux collectionneurs. **PRIX : 10 cents seulement ;** réduction libérale au cent. S'adresser à **Leclerc & Roy**, éditeurs, bureau de l'*Électeur*, à Québec.

GENDRON MANF'G CO, LTD.

△ Manufacturers of △

High Grade
SAFETY
BYCYCLES,
BABY
CARRIAGES,



BOY'S
VELOCIPEDES,
GIRL'S
TRICYCLES,
Etc., Etc., Etc.

1908-1910 Notre-Dame St

BALMORAL HOTEL BUILDING.

P. S. - On fait sur les lieux toute espèce de réparations aux bicycles. Les vieilles machines émaillées de nouveau et passées au four par des ouvriers habiles de manière à paraître neuves.

H. Valiquette.

AU BON MARCHÉ

H. Valiquette.

MAISON

Valiquette & Valiquette

IMPORTATEURS DE

Nouveautés, Tapis et Prelarts

1883-1885 Rue Notre-Dame,

TELEPHONE BELL
1725

—>>>— MONTREAL.

ANCIENNE PLACE I. A. BEAUVAIS

Dupuis, Lanoix & Cie

MARCHANDS-TAILLEURS

2048 et 2050 rue Notre-Dame

TELEPHONE BELL 2162.

Près du carré Chaboillez.

Hardes Faites,

Merceries,

CHAPEAUX,

FOURRURES.



FONDÉ EN 1826.

PAR
AUGUSTE NORBERT MORIN
ET LUDGER DUVERNAY.

LA MINERVE

LE SEUL JOURNAL QUOTIDIEN DU MATIN.

EUSÈBE SÉNÉCAL,
IMPRIMEUR.

JOSEPH TASSÉ,
DIRECTEUR.

Imprimé et Publié à Montréal, au Numéro

1610 RUE NOTRE-DAME,

Coin de la rue St-Gabriel

—:0:—

Edition quotidienne, livrée à domicile.....	\$6.00
Edition quotidienne, par la poste.....	\$5.00
Hoteliers et Maîtres de Poste.....	\$3.00
Edition hebdomadaire de 8 pages.....	\$1.00

Les abonnements sont payables d'avance.

—:0:—

Annonces, 10 cents la ligne, 1ère insertion.
5 Cents la ligne les insertions subséquentes.
Toutes réclames seront payées 20 cts. la ligne.
Naissances, mariages et décès, 25 cts pour trois lignes.
Taux spéciaux pour contrats réguliers et contrats à la ligne.

—:0:—

*Toutes impressions de livres, brochures, circulaires, cartes, exécutées
dans les derniers goûts et à des prix modérés.*

—:0:—

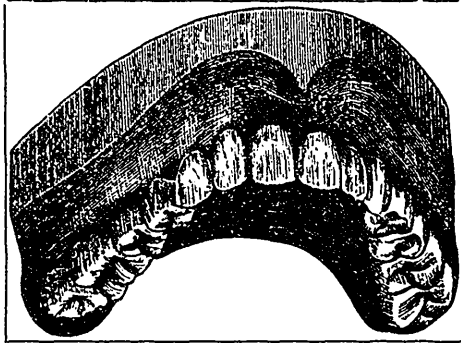
Toutes communications doivent être adressées à

LA MINERVE,

Montréal.

Telephone No. 324.

A. S. Brosseau, L.D.S



Chirurgien - Dentiste

7 RUE ST-LAURENT

Extraction des dents sans douleur. Dents posées sans palais. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

ETABLIE EN 1842



CONFISERIE



Alexander

Gateaux
et Pâtisserie . . .

de tout genre, frais tous les jours. *Candis et bonbons fins de ma propre fabrication, chocolats, fruits cristallisés à la Française, Etc.*

— SPÉCIALITÉ DE —

TABLEAUX DE NOCES

soupers fins et **DEJEUNERS DE NOCES** fournis comme à l'ordinaire.

20 AOUT 1976

Salon de lunch et de dîner

— — — Ouvertes de 7 h. a. m. à 7 p. m.

CHARLES ALEXANDER,

219 Rue St-Jacques

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC